



Le
Folklore
Brabançon

N° 176

8
Archives

Le
Folklore
Brabançon

DECEMBRE 1967

N° 176

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folklorique de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN, 4 — Tél. 13.07.50.

BRUXELLES

SOMMAIRE

*Géographie littéraire du Brabant -
Entre Senne et Soignes (suite et fin)*
par Joseph Delmelle 293

*Les sièges du principe vital dans les
croyances des peuples*
par M. Gouweloos 345

*De la palette du peintre à la rame du
galérien (2e suite et fin)*
par R. Van den Haute 366

Bibliographie 393

DECEMBRE

1967

N° 176

PRIX : 35 F.

La couverture :

Détail d'un tableau de Brueghel

Le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et des Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant publie également une revue en néerlandais

Le numéro 176 du

« BRABANTSE FOLKLORE »

contient des articles

de A. Paessens

« Quinten Metsijs »

et de C. Callebaut

« Ommegangen in Oost-Brabant »

Géographie littéraire du Brabant

Entre Senne et Soignes

par Joseph DELMELLE
(suite et fin)

Quelques années après la disparition de Servais, Henri Conscience, alors conservateur du Musée Wiertz, devait séjourner à Hal. A ce sujet, nous trouvons, chez différents auteurs, d'intéressantes précisions. Albert Dasnoy (23) écrit : « Sa maison qui... était devenue un cénacle d'écrivains, il la quitte pour aller s'enfermer dans une chaumière près de Hal ». Si nous en croyons Charles d'Ydevalle (24), l'écrivain « y maria sa fille ». Un article d'Albert Vanderleenen, publié en 1934 (25), nous en apprend davantage. « C'est là, lisons-nous, qu'Henri Conscience allait faire vivre les héros d'une de ses œuvres. Et, avec lui, d'autres souvenirs nous viennent à l'esprit, dominés par « Lamme Gisj » (c'est là l'enseigne de l'auberge halloise, proche de la Chaussée de Ninove, à la sortie de l'agglomération, où le romancier séjourna fréquemment de 1874 à 1880). Nous n'avons plus connu la Thérèse de « Lamme Gisj » telle que Georges Eckhout l'a peinte ; une jeune et belle fermière, fille brune aux formes de bacchante, rose et ambrée, descendue d'une toile de Jordans. C'est elle qui paraît avoir servi de modèle à la noble Cilia, la belle fille du récit qui se passe dans cet Ardenne brabançonne où a été imaginé le petit chemin de l'« affaire embrouillée » devenu le sentier Conscience. Cilia, c'était la fille autour de qui tout tournait et évoluait, qui allait et venait dans ce récit populaire, armé de fidèle amour et de sauvage passion, et où le juste fluissait cependant par triompher. Assez confusément nous nous souvenons aussi d'une autre Thérèse, à l'époque où nous allions,

(23) Dans *Les beaux jours du Romantisme belge*, Ed. Jorlic, Bruxelles, 1948.

(24) Il y a 150 ans, à Anvers, naissait Henri Conscience, dans *Le Soir* des dimanche 9 et lundi 10 décembre 1902.

(25) *Hal*, dans la revue du Touring Club de Belgique, 40^e année, n° 21, 1^{er} novembre 1934, page 329.

enfant, à « Lamme Gisj » : c'était une active petite femme toujours occupée au service de ses clients. En ce temps, « Lamme Gisj » était un endroit de repos champêtre pour les habitants de Hal, comme avant elle il avait été un lieu de réunion pour les notables à l'époque d'Henri Conscience. Plus tard, « Lamme Gisj » tomba en ruines et aurait fini par disparaître complètement si le souvenir de l'écrivain populaire n'était demeuré dans le cœur des habitants de Hal. L'immeuble a été restauré et est encore actuellement tel que Conscience l'a décrit : une plaque commémorative, œuvre du sculpteur Canneel, a été placée sur la façade ». Albert Vanderleenen poursuivait : « La prairie de « Lamme Gisj » est un lieu de réjouissance. La vue est unique sur Hal et sur la contrée si jolie qui entoure la petite cité. Rien d'étonnant dès lors que Henri Conscience, vers la fin de sa vie, se soit fixé à Hal lorsque Gentiel Anthennis, son gendre, y devint juge de paix. Il aimait contempler la nature charmante de cette contrée vallonnée qu'est le Brabant méridional. Il occupait une toute petite chambre blanche à la chaux, meublée d'un lit de bois, d'une table, d'une chaise et renfermant ce qui lui était nécessaire pour écrire. Cette chambre a été rétablie dans le bâtiment restauré. On projeta d'y organiser le musée Henri Conscience, mais la réalisation de ce projet est demeurée en suspens. » Ajoutons que c'est dans la petite auberge trapue, restaurée en 1932, que le romancier flamand écrivit le roman — traduit en français sous le titre *Une Affaire embrouillée* — auquel Albert Vanderleenen faisait allusion. Toute la région halloise, d'Essenheek à Tourneppe, voire Beersel, y est décrite.

Avant de recenser quelques uns des principaux écrivains hallois du XIXe siècle et du nôtre, on nous permettra d'évoquer deux autres figures ayant joué un certain rôle sur le plan littéraire. Il s'agit, tout d'abord, du personnage presque légendaire de Misia et, ensuite, du peintre Louis Thévenet.

Misia, troisième enfant du sculpteur Cyprien Godebsky et d'Eugénie-Léopoldine-Sophie Servais, fille aînée d'Adrien François Servais, n'a pas vu le jour à Hal ou, comme d'anciens ont cru, à Huizingen ou Lembeek. Née en avril 1872 à Saint-Petersbourg, elle passa une partie de son enfance et de sa jeunesse à Hal et à Lembeek avant d'émigrer à Paris où, femme d'une grande beauté, d'une sensibilité très fine et d'une vive intelligence, elle devait jouer un rôle dont on ne peut mésestimer l'importance. En mai 1893, elle épousa Thadée Natanson, directeur de la *Revue Blanche* et auteur d'un ouvrage sur son ami Toulouse-Lautrec. On sait que la *Revue Blanche* accueillit les novateurs des années 1890-

1900 dont Pierre Louys — qui lui donna en 1895 ses *Hibernales* —, Guillaume Apollinaire — qui y fit paraître quelques uns de ses contes de *L'Hérésiarque et Cie* — et, parmi d'autres, Victor Ségalen, Félix Fénéon et Henri Herz. Dès lors, Misia-Godebsky-Servais se mit à fréquenter et à rassembler autour d'elle, à Paris, poètes, musiciens (elle avait été l'élève de Gabriel Fauré), peintres et chorégraphes tels que Mallarmé, Renoir, Toulouse-Lautrec, Serge de Diaghilew, Debussy, Bonnard, Vuillard, Stravinsky. Cette « reine de Paris », mariée avec Alfred Edwards, directeur du grand quotidien *Le Matin*, puis avec le peintre catalan José-Maria Sert, demeura durant toute son existence une des principales animatrices de la vie culturelle et mondaine de la capitale française. Devenue presque aveugle, elle devait mourir à Paris le 15 octobre 1950. Son corps fut inhumé à Valvins. Elle revit dans *Mon Paris et mes Parisiens* d'André de Fouquières et dans le *Journal d'un attaché d'Ambassade* de Paul Morand. Jean Cocteau, écrivant *Thomas l'Imposteur*, l'aurait prise comme modèle pour sa *Madame de Bormes*. Ajoutons que, en 1952, Gallimard a fait paraître, sous le titre *Misia*, des « mémoires » signées Misia Sert mais qu'on a de bonnes raisons de croire apocryphes. Quoi qu'il en soit, c'est là un livre extrêmement attachant, aussi précieux qu'émouvant. C'est un éblouissant défilé d'artistes de toutes disciplines que Misia, qui possédait un sens critique très subtil et une rare délicatesse, a été la première à aimer et à faire aimer.

Quant au peintre Louis Thévenet, il vécut à Hal pendant une quinzaine d'années, entre les deux guerres, et ouvrit souvent son atelier à ses amis dont Hippolyte Fierens-Gevaert, Georges Ramaeckers et René Lyr qui devait lui consacrer un petit livre intitulé *Mon Ami, Louis Thévenet*. Mais, de passage à Drogenbos, nous aurons l'occasion de reparler de ce remarquable artiste dont les toiles perpétuent le visage ancien de la petite ville murale. « Une rue pittoresque, une rue qui serpente, écrivait Arthur De Rudder (9), part de la Grand'Place, où s'élève l'église, et va se perdre dans les quartiers solitaires : des boutiques archaïques bordent cette rue, charmants magasins de petites citelles, aux commerces multiples, où l'on étale encore les marchandises sur sur le pas des portes : parfois, par de larges baies entr'ouvertes, l'œil aperçoit le moulin à eau qui chante comme une vieille femme au rouet ».

Au cours du XIXe siècle, Hal a donné naissance à quelques écrivains dont le professeur De Block, déjà cité, et le cardinal Nérinckx. D'autres ont vu le jour à la fin du siècle et, par leur activité, appar-

tiennent au nôtre. Nous en parlerons bientôt mais, au préalable, voudrions rappeler le souvenir de Léopold Everaert qui, né à Bruges en 1838, devait être nommé instituteur à Hal vers 1860. Durant les quinze années qu'il demeura dans la petite ville — où, en 1872, il devint instituteur en chef — Léopold Everaert, abandonnant la littérature dramatique à laquelle il avait donné plusieurs comédies, s'intéressa surtout au passé local et régional. En collaboration avec Jan Boucherij, il composa un essai historique sur Hal et, aussi, sur Lembeek et Tourneeppe. Par la suite, l'histoire locale allait solliciter d'assez nombreux chercheurs : Joseph Housiau, M. J. Vanden Weghe, Cyprien Verhavert, Frans Martens, J. Possoz. Certaines d'entre eux devaient fonder le *Cercle historique et archéologique de Hal* qui, pendant l'entre-deux-guerres, a publié de gros recueils d'intéressants *Mémoires*.

Parmi les écrivains hallois nés à la fin du siècle dernier, citons Emile Possoz, Albert Guislain, José-Marie Miette et Jan-Filip Boon. Les trois premiers sont de langue française.

Ayant vu le jour le 8 mai 1885, Emile Possoz a fait carrière au Congo où il a été magistrat de 1926 à 1945. Il a publié de nombreuses études, notamment sur la philosophie des peuplades de l'Afrique centrale, ainsi que quantité d'articles, dispersés aux pages des journaux et des revues, sur des questions coloniales telles que les épreuves superstitieuses dans la région équatoriale, le droit coutumier, la morale indigène, etc. En outre, l'Afrique lui a inspiré des poèmes, surtout des sonnets, dont plusieurs ont été imprimés aux pages de la *Revue nationale* et, si nous croyons celle-ci (26), devaient être réunis en recueil sous le titre : *Poèmes barbares et chrétiens*.

Né en 1890, Albert Guislain a quitté Hal de fort bonne heure, quelques mois seulement après y avoir vu le jour. On sait que, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, il est l'auteur d'ouvrages pleins d'esprit, de finesse et de style sur Bruxelles : *Découverte de Bruxelles*, *Bruxelles Atmosphère 10-32*, *Le Palais de Justice ou les Confidences de Mammoth*, etc. Bien que n'ayant guère vécu dans la petite ville de sa naissance, Albert Guislain lui est demeuré très attaché. Il nous en a fourni maintes fois la preuve, publiant notamment dans *Le Soir* — auquel il donne, depuis de longues années, un article hebdomadaire particulièrement apprécié —, en octobre 1966 et en janvier 1967, de ferventes évocations à la faveur desquelles il a ressuscité

(26) 21^e année, n° 205, septembre 1950, page 271.

le violoniste Servais, son gendre Godebsky, sa petite-fille Misia ainsi que l'atmosphère provinciale et cosmopolite à la fois, de la « belle époque ».

José-Marie Miette, lui non plus, n'est pas demeuré fidèle à sa ville natale. C'est d'ailleurs par hasard qu'il a vu le jour à Hal le 28 mars 1896. Hennuyer d'origine, cet ancien lieutenant-colonel aviateur — qui vit actuellement en Corse — a dédié ses loisirs à la littérature. On lui doit une douzaine de revues, des opérettes — dont une inspirée par le célèbre goûter matrimonial d'Ecaussinnes —, des comédies et, aussi, de très nombreuses chansons. En outre, il a collaboré à diverses revues dont *La Renaissance d'Occident* du regretté Maurice Gauchez.

Le quatrième écrivain cité : Jan-Filip Boon, né à Hal le 6 janvier 1898, décédé le 31 décembre 1960, a participé activement au renouveau de la culture flamande. On ne peut songer, ici, à rappeler les principaux moments de sa carrière — il fut, notamment, administrateur-directeur général de l'Institut national belge de Radio-diffusion — ni passer en revue son abondante bibliographie comportant des récits de voyages, des poèmes, des pièces de théâtre, des pamphlets sociologiques et un *Katechismus van de Vlaamse Beweging*.

C'est également au domaine flamand qu'appartiennent les écrivains hallois se rattachant, dès leur naissance, à notre XX^e siècle : Jozef Boon, Pieter-Jozef Algoet, Lode Teunen et, parmi — sans doute — plusieurs autres, Oswald Valcmar.

Ayant vu le jour en 1900, le chanoine Jozef Boon s'est consacré en ordre principal au théâtre religieux et au chœur parlé. On se souvient qu'il a signé le texte de *Het Heiligbloedspel* mis en scène, à Bruges, par Anton Van de Velde.

Né en 1903, décédé en 1960, Pieter-Jozef Algoet nous a laissé plusieurs recueils de poèmes : *Gedichten*, *Victis Honor*.

Lode Teunen, qui est venu au monde en 1919, est l'auteur de différents ouvrages — dont un *Dialog met een dode Blauwvoet* — et de pièces de théâtre.

Quant à Oswald Valcmar, né en 1920, qui se nomme en réalité Lucien Voleke, il a fait paraître plusieurs romans dont *Het Hart gaat zijn Wegen* et *De Marini kaart*.

Aucun des écrivains dont il vient d'être question n'est demeuré ancré à Hal mais, n'ayant pu retenir ses enfants, la petite ville a séduit un certain nombre d'étrangers. Nous avons rappelé les séjours hallois d'Henri Conscience. Il faudrait parler aussi, ici, de l'installation, à Hal, de l'essayiste malinois Constant-Emiel Vervoort, de Fernand Toussaint-Van Boelaere — qui était natif d'Anderlecht —, de Johan De Maagt — qui, ayant vu le jour à Beert, est mort à Hal en 1938 —, du Lembeekois Jan Van Bellinghen et d'autres dont Mgr Edmond Leclef qui fit de nombreux séjours à Hal, avant de devenir le secrétaire particulier — et le biographe — du cardinal Van Roey, où il participa même à certaines parties de jeu de halle ; et le compositeur Remi Ghesquière, organiste de la basilique, ami de Guido Gezelle et qui, poète lui-même, écrivit des chansons mises ensuite en musique. Ce sont les impératifs de l'existence ou la proximité de Bruxelles qui ont incité ces écrivains à se fixer, temporairement ou définitivement, dans la cité mariale. A part l'un ou l'autre, ces écrivains ne se sont guère intéressés à la petite ville et n'ont pas été inspirés par ses gens, son décor et les divers éléments constitutifs de sa personnalité. On ne peut que s'en étonner.

On n'ignore pas — et nous l'avons d'ailleurs rappelé en commençant — qu'il existe, dans le même secteur du Brabant méridional, un autre lieu célèbre de dévotion mariale : Alsenberg.

Avant de chercher à situer cette localité dans la géographie littéraire de notre province mitoyenne, nous voudrions rendre visite à trois villages se trouvant entre Hal et Alsenberg. Il s'agit de Buizingen, Huizingen et Tourneppe ou — en flamand — Dworp.

Buizingen constituait partiellement, jadis, une propriété du chapitre de Soignes. Son château formait, quant à lui, un fief relevant directement des ducs de Brabant. On sait qu'il y échut, en 1607, à Louise Boisot, mariée à Léonard de Tassis, maître général des postes de l'Empire et des Pays-Bas. Différents auteurs se sont intéressés au passé du village. Il faut citer, parmi eux, Alphonse Wauters, dont l'*Histoire des Environs de Bruxelles* demeure une source précieuse de renseignements, et, aussi, Sander Pierron qui, dans sa volumineuse *Histoire de la Forêt de Soignes*, parle de Buizingen comme de maintes autres localités englobées, jadis, dans la grande sylvie brabantonne. Car, il y a bien longtemps, la forêt de Soignes s'étendait jusqu'aux rives de la Senna. Comme le bois de la

Houssière, sous Braine-le-Comte, le Halderbos, ou bois de Hal, constitue un vestige de l'ancienne forêt.

Ceci dit, et après avoir rappelé que le poète hallois Pieter-Jozef Algoet demeura longtemps à Buizingen, au numéro 6 de la Groenstraat, abordons Huizingen où existe, comme nul ne l'ignore, un magnifique domaine, acquis et aménagé par la province de Brabant, dont quantité d'écrivains ont vanté les séductions et dont Jean de Savignac (27) a évoqué le glorieux passé. Constitué au XVI^e siècle par Pierre Boisot, dont les deux fils se signalèrent par leur opposition aux mesures répressives de Philippe II, le domaine appartient, en dernier lieu, à Albert Vancamp. C'est en 1938 que le gouvernement provincial du Brabant l'acheta.

Arrosé par le Termelebeek — qui attira fréquemment Arthur Cosyn — et par plusieurs autres petits cours d'eau, Huizingen a donné naissance à deux écrivains au moins : Barthélemy Aernoudts, dit Arnoldi, théologien, philosophe et polémiste, mort à Wurtzbourg en 1582 ; et Philippe Wouters, qui a vu le jour en 1924 et demeure actuellement à Gand, journaliste et romancier de *Denen geuren te Montano*.

Il n'y a guère davantage à signaler en ce qui concerne Tourneppe. Le passé du village a retenu l'attention de Léopold Everaert et Jan Boucherij et de quelques autres auteurs, tels Alphonse Wauters et Arthur Cosyn déjà cités. Signalons que le château de Tourneppe — disparu depuis longtemps — fut reconstruit par Jacques-Landelin Le Roy tel qu'il figure sur la gravure du *Théâtre profane du Duché de Brabant* publié, à la fin du XVII^e siècle, par son cousin, le baron Jacques Le Roy. Et rappelons aussi que Tourneppe, dont il est question dans le roman d'Henri Conscience : *Een verwarde Zaak*, posséda jadis, au bord du Termelebeek, une douzaine de moulins à papier.

Il existe, non loin de Tourneppe, mais sur le territoire de Rhode-Saint-Genèse — village auquel nous rendrons visite par la suite —, un site remarquable : Sept-Fontaines, où subsistent les vestiges d'un ancien établissement monastique. « Le prieuré de Sevenborn, sur le territoire de Rhode-Saint-Genèse, écrivait Marcel Vanhamme (28), occupait un site ravissant. Il l'est resté. Tout ce vert forestier mouillé d'eau, où dort le

(27) *Glossaire historique du Domaine de Huizingen*, dans *Brabant tourism*, octobre 1964, n° 10.

(28) *Les Environs de Bruxelles. Promenade dans le Passé*, éd. Office de Publication, Bruxelles, 1950.

temps, pénètre le promeneur d'une sensation de quiétude infinie ». D'autres écrivains ont vanté la beauté de cette « vallée poétique et solitaire, disait Arthur Cosyn (29), dans laquelle de grandes pièces d'eau étalent leur nappe miroitante, au pied de hauts remparts de cerclure ». Certains ont séjourné en ce lieu. Tel fut le cas de José Lamote, qui se consacra principalement à la littérature touristique. Robert Goffin y conduisit, voici une trentaine d'années, le Français Blaise Cendrars : « Je l'installai au bord d'un étang à Sept-Fontaines, s'est souvenu notre compatriote (30), mais au bout de quelques heures il était obsédé par cette pesante solitude flamande ! Il revint à Bruxelles ». Quantité de peintres, dont Henri Roidot, les deux Wytzman et René Stevens, sont venus planter leur chevalet au bord des étangs. Et le poète Prosper Roidot, frère d'Henri, a plus d'une fois évoqué ce coin charmant de notre Brabant :

*Voici les Sept-Fontaines, et leurs gouffres d'eau douce,
et les sapins grimpeurs et les coteaux qui poussent,
dorés, ronds et velus, comme des champignons,
et courant vers les toits les agiles moissons. . . (31).*

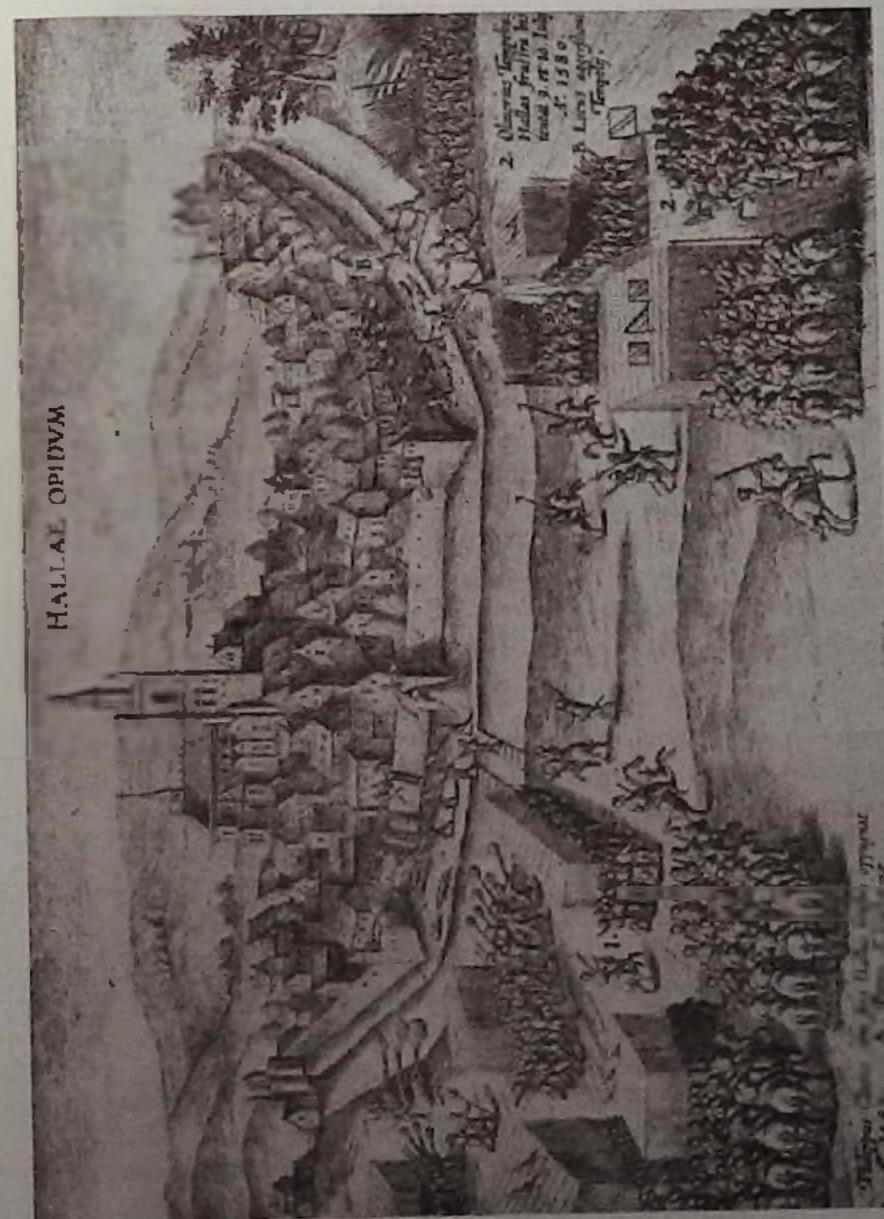
Sept Fontaines, ou Zeven Borren en flamand, posséda jadis une retraite monastique dont les grandes heures ont été évoquées par le chanoine Wiaert. C'est au XIV^e siècle qu'un pieux anachorète nommé Hendrik, Hendrix ou Henri, s'installa dans la vallée. Quelques années plus tard, Gilles Breedijck, ou Gielis van Bredeyck, chapelain de Saint-Pierre d'Anderlecht, se retira en ce lieu avec sept de ses compagnons. Aux premières constructions en bois succédèrent des bâtiments en pierre. Jusqu'à sa suppression en 1784, par un édit de Joseph II, la fondation de Gilles Breedijck connut maintes épreuves. C'est ainsi que, au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, la bibliothèque — qui comportait des ouvrages rarissimes — fut incendiée par les Gueux. Une gravure de la *Chronographia Sacra Brabantiae* de Sanderus nous permet de nous rendre compte de l'importance acquise par le prieuré au commencement du XVII^e siècle.

Quelques personnages dignes d'attention vécurent à Sept-Fontaines. Gilles Breedijck, le foulateur, était un érudit ayant fréquenté, pendant

(29) Dans *Au Sud de Bruxelles*, dans le bulletin officiel du Touring Club de Belgique, XXIX^e année, n^o 10, 15 août 1923.

(30) Robert Goffin : *Entrer en Poésie*, Ed. France 48, Paris et A l'Enseigne du Chat qui Pêche, Bruxelles, 1948, page 181.

(31) Voir *Les Poèmes d'Automne*, Ed. Robert Saut, Bruxelles, sans date.



HALL. — Gravure extraite de l'ouvrage de Juste Lipse. La scène représente la garnison l'attaque de la ville en 1490 par Philippe de Clève ; à droite Olivier du Teil fait le siège de la ville en 1590.

deux ans, la faculté de philosophie de l'université de Paris. Plus tard, au XV^e siècle, c'est dans la maison canonique de la Bienheureuse Marie ou des Augustins aux Sept-Fontaines que se retira, venant de l'abbaye de Croenendael, Henri Van den Bogaerde, appelé plus souvent Pomerio ou Pomerius, dont nous reparlerons lorsque, dans notre prochain chapitre, nous évoquerons la présence monastique dans la vieille forêt de Soignes. Pomerius, auquel on doit un ouvrage sur les origines de Croenendael, plusieurs traités mystiques et une vie de l'Admirable, devait terminer son existence à Sept-Fontaines le 2 juin 1469. Autre illustration du prieuré, Henri Roelants, élu prieur en 1557, était un « *homme très versé dans les lettres grecques et hébraïques* » (32). C'est alors qu'il dirigeait la communauté monastique que la riche bibliothèque fut détruite par les Gueux. Le prieuré, plus d'une fois attaqué par les révoltés, fut abandonné par les religieux qui trouvèrent asile au château de Beersel. C'est là que mourut Henri Roelants. Ajoutons que la bibliothèque fut reconstruite à l'initiative du prieur Henri de Bruyne, au XVII^e siècle. Comment le promeneur de Sept-Fontaines n'évoquerait-il pas ces figures du passé qui, a fait remarquer Jean Piérard (32), « *sont toujours présentes, semble-t-il, dans ce vallon sans doute moins tranquille qu'autrefois mais où les châtaigniers plantés par les moines se sont admirablement développés* » ?

* *

Alseberg — dont le nom, selon Marcel Vanhamme (28), signifie « *Montagne d'absinthes* » — est, d'abord et surtout, une église. L'histoire de la localité est intimement liée à celle de ce sanctuaire possédant une statue de la Vierge de même provenance que celle de Hal.

Ne reposant sur aucun fondement historique (28), une légende, racontée par l'auteur anonyme du recueil des *Pèlerinages célèbres aux Sanctuaires de Notre-Dame* (8), explique, à la fois, l'origine de l'effigie miraculeuse et le choix de l'emplacement sur lequel l'église est bâtie.

Ege Tilman, dont nous reparlerons car il a souvent évoqué la région qui arrose la Senne, a rappelé cette légende dans un de ses articles (33) : « *Quelle est belle cette église ! Quel joyau !* s'exclamait-il. *Et sa légende que ma vieille grand'Tante racontait jadis avec quelque variante au thè-*

(32) Jean Piérard : *Sept-Fontaines*, dans *Brabant tourisme*, décembre 1964.

(33) *Nous irons à Alseberg*..., dans le bulletin d'information de la Fédération touristique de la Province de Brabant, n° 18, septembre 1950.

*me original ! Cette vénérable parente, née en 1831, n'avait jamais connu, en fait de tourisme, que des voyages d'affaires, des visites aux parents de province et les pèlerinages. Alseberg, la Vierge, l'Etoile de la Mer, était l'un de ses préférés. Elle avait connu l'église avant sa restauration et sans sa flèche. Bonne conteuse, elle me charmait en m'apprenant qu'au « *matin d'un jour de juin, la princesse Elisabeth toute de velours vêtue, belle-mère du duc Henri II de Brabant, avait vu le plan de l'église dessiné en coquelicots au milieu d'un champ de lin aux fleurs bleues* ». *Cela devait être ravissant... Ce sont des choses qu'un enfant n'oublie pas* ».*

Selon la légende authentique, Sainte Elisabeth de Hongrie aurait reçu, en 1227, de la Vierge, l'ordre de construire un sanctuaire marial en Brabant. Ne connaissant pas le pays, elle se serait adressée à la duchesse Marie, épouse de Henri II, qui, à son tour, aurait été favorisée d'une vision céleste et aurait appris, de la sorte, que l'église devait être bâtie sur la colline d'Alseberg. La même nuit, un ange serait apparu à trois sœurs, propriétaires d'un champ de lin alors en pleine floraison, et leur aurait demandé la cession immédiate du terrain pour l'édification de l'église. Ayant consenti à céder leur champ à condition de pouvoir procéder auparavant à la récolte, les trois sœurs découvrirent, au petit jour, le lin parfaitement mûr. De plus, le plan de la future église se trouvait indiqué par un cordon de soie rouge.

Les données plus ou moins certaines et la légende enchevêtrèrent leurs apports, tant et si bien qu'il est malaisé de préciser l'origine et le développement de la localité. On croit que l'église a été construite entre 1225 et 1242 sur l'emplacement d'une chapelle édifiée en 1134, ou, d'après Miræus, en 1155. A l'église romane du XIII^e siècle se serait substituée peu à peu, à partir de 1345, l'église gothique actuelle. Au cours des temps, de nombreux personnages célèbres vinrent s'agenouiller devant l'autel de la Vierge. Le chœur du sanctuaire aurait été voûté en 1470 grâce à la générosité de Charles le Téméraire.

Une vieille chanson brabançonne commençant de la sorte : « *Nant Alseberg zullen wij gaan...* » ainsi que les témoignages de maints auteurs prouvent l'importance acquise par Alseberg en tant que centre de pèlerinage marial. On sait, par ailleurs, que de nombreuses confréries furent érigées dans de nombreuses paroisses du Brabant, du Hainaut et des Flandres, en l'honneur de Notre-Dame d'Alseberg (et,

d'autre part, de Notre-Dame de Hal). On assure même (34) qu'une chambre de rhétorique, *De kornbloem* (« La fleur de blé »), créée à Ypres en 1315, se plaça sous le patronage de la Vierge d'Alseberg.

Parmi les auteurs dont les témoignages intéressent Alseberg, son pèlerinage, son église et les trésors détenus par celle-ci, il convient de citer, notamment, le moine Gillemans, de l'abbaye somienne du Rouge-Cloître, qui vivait au XVe siècle ; l'inévitable Sanderus ainsi que Lucas van Laethem, qui fut curé d'Alseberg de 1639 à 1657 et qui nous a laissé un ouvrage de première importance contenant d'innombrables renseignements sur l'histoire de l'église ; le hollandiste Victor De Buck, né à Audenarde en 1817 et décédé en 1876, qui — lui aussi — a étudié l'histoire du sanctuaire ; l'abbé Jean Bols, dont nous préciserons plus loin les activités, et, outre les grands classiques de la connaissance du Brabant : Arthur Wanters, Arthur Cosyn, etc., Constant Theys. Natif d'Alseberg, ce dernier a fait paraître il y a quelques années, en 1960, sous les auspices du « Geschied- en Oudheidkundig genootschap van Vlaams Brabant », une monumentale *Geschiedenis van Alseberg*.

A ces auteurs, il y a lieu d'ajouter Charles De Coster qui, dans *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs* (35), a décrit l'animation d'un jour de pèlerinage à Alseberg. Nous lisons :

- « Se trouvant, le lendemain, sur une chaussée au milieu d'une grande
- « foule de gens, Ulenspiegel les vit, et sut bientôt que c'était le jour
- « du pèlerinage d'Alseberg.
- « Il vit de pauvres vieillards cheminant pieds nus, à reculons, pour un
- « florin et pour l'expiation des péchés de quelques grandes dames. Sur
- « le bord de la chaussée, au son des rebecs, violes et cornemuses, plus
- « d'un pèlerin menait noise de friture et ripailles de brunbier. Et la
- « fumée des ragoûts fumait vers le ciel comme un suave encens
- « de nourriture.
- « Mais il était d'autres pèlerins, vilains, besoigneux et claque-dents,
- « qui, payés par l'église, marchaient à reculons pour six sols.
- « Un petit bouhomme tout chauve, les yeux écarquillés, l'air farouche,

(34) Voir *L'Eglise duale d'Alseberg et sa Vierge miraculeuse*, brochure anonyme, Imprimerie De Baeyer, Brasschaat, 1934. En fait, il s'agit d'une version française remaniée et adaptée de la monographie de l'abbé Jean Bols citée plus loin dans le texte.

(35) Ed. de La Toison d'Or, Bruxelles, 1942. Voir chapitre XXXVI, page 52 et suivantes.

- « sautillaient à reculons derrière eux en récitant ses paternôtres.
- « Ulenspiegel, voulant savoir pourquoi il singeait ainsi les écrevisses
- « se plaça devant lui, et souriant, sauta du même pas. Les rebecs, fifres,
- « violes et cornemuses, les geignements et marmonnements de pèlerins
- « faisaient la musique de la danse.
- « — Jan van den Duivel, disait Ulenspiegel, est-ce pour tomber plus
- « sûrement que tu cours de cette manière ?
- « L'Homme ne répondit point et continua de marmonner ses paternô-
- « tres...
- « Et Ulenspiegel dansait, et l'homme, qui entraînait en fâcherie, courait
- « à reculons colériquement et marmonnait ses paternôtres avec une se-
- « crée fureur.
- « — Peut-être, disait Ulenspiegel, n'entends-tu pas le haut flamand,
- « je vais te parler dans le bas : si tu n'es goulu, tu es ivrogne ; si tu
- « n'es ivrogne, buveur d'eau, tu es méchant constipé quelque part ; si
- « tu n'es constipé, tu es foirard ; si tu n'es paillard, tu es chapon ; s'il
- « y a de la température, ce n'est pas elle qui emplit la tonne de ton
- « ventre, et si, sur les mille millions d'hommes qui peuplent la terre,
- « il n'y avait qu'un cocu, ce serait toi.



HAL. — La statue du violoniste Servais

- « A ce propos, Ulenspiegel tomba sur son séant, les jambes en l'air, car
 « l'homme lui avait baillé un tel coup de poing sous le nez, qu'il en vit
 « plus de cent chandelles. Puis tombant subtilement sur lui, malgré le
 « poids de sa bedaine, il le frappa partout, et les coups plurent comme
 « grêle sur le maigre corps d'Ulenspiegel. Et le bâton de celui-ci tomba
 « par terre.
 « — Apprends par cette leçon, lui dit l'homme, à ne point tarabuster
 « les honnêtes gens allant en pèlerinage. Car, sache-le bien, je vais
 « ainsi à Alseberg, selon la coutume, prier madame sainte Marie de
 « faire avorter un enfant que ma femme conçut lorsque j'étais en voyage.
 « Pour obtenir un si grand bienfait, il faut marcher et danser à reculons
 « depuis le vingtième pas après sa demeure jusqu'au bas des degrés de
 « l'église, sans parler. Las! il me faudra recommencer maintenant.
 « Ulenspiegel, ayant ramassé son bâton, dit :
 « — Je vais l'y aider, carrien, qui veut faire servir Notre-Dame à tuer
 « les enfants au ventre de leurs mères.
 « Et il se mit à battre le méchant cocu si cruellement qu'il le laissa pour
 « mort sur le chemin.
 « Cependant montaient toujours vers le ciel les geignements des pèle-
 « rins, les sons des fifres, violes, rebecs et cornemuses, et, comme un
 « pur encens, la fumée des fritures... »

A part cette page aussi irrévérencieuse que hautement colorée, Al-
 seberg ne semble pas avoir inspiré de nombreux textes vraiment litté-
 raires. Rayon poésie, nous nous souvenons toutefois d'une évocation
 signée René Dmil et de quelques vers, faisant écho à Péguy, de G.
 Groiny :

C'est la pierre parfaite au sommet de la côte,
 Qui unit le ciel bleu avec le vert des champs;
 Dans ses murs elle abrite un vaste cœur changeant
 Du grondement de l'orgue aux notes les plus hautes... (36)

Nous avons cité, plus haut, le nom de l'abbé Jean Bols qui, curé
 d'Alseberg de 1857 à 1907, s'efforça de rendre, au pèlerinage, une vie
 nouvelle. Né à Werchter en 1842, ayant terminé ses jours à Aarsehol
 en 1921, Jean Bols — qui fit partie de l'Académie royale flamande, et
 dont une rue d'Alseberg porte le nom — a publié une précieuse petite
 monographie sur *De kerk van Alseberg en haar mirakuleus beeld van*

(36) Première strophe du sonnet : *Domus Domini (Alseberg)*, publié dans la
revue Italo-tourisme, 1964, n° 10, page 23.



HAL. — Tombeau du Dauphin de France en la Basilique Saint-Martin

O.L.Vrouc. On lui doit, par ailleurs, la découverte, à Alsemberg, d'une station néolithique dont il a fait paraître la description sous le titre *Eene neolithische standplaats te Alsemberg, ontdekt in 1901*. En outre, l'abbé Bols, qui devait aussi se consacrer à la restauration de la vieille église, s'est signalé par une précieuse contribution au folklore musical, annotant fidèlement un grand nombre d'anciennes chansons flamandes. Son recueil : *Honderd oude vlaamse liederen*, publié en 1897, contient des chansons entendues, entre autres lieux, à Tourneppe, Rode Saint-Genèse et, bien entendu, Alsemberg. Ernest Closson a reproduit quelques unes d'entre elles dans son anthologie des *Chansons populaires des Provinces belges* (37).

Signalons, pour compléter ces notes consacrées à Alsemberg, que le poète Félix Frenay — qui, alors qu'il vivait à Quenast, avait publié, en 1877, un recueil intitulé : *Aux Champs et à l'Atelier* — devait terminer son existence dans la localité le 17 août 1898 et que le romancier Anicet Lenoir, domicilié à Rode Saint-Genèse, a occupé pendant un certain temps la vice-présidence de la commission locale de tourisme. Sans doute sont-ils quelques uns : écrivains et poètes, à être actuellement domiciliés dans le vieux village que domine la haute flèche, encerclée d'une couronne, de la belle église dédiée à Notre-Dame.

Alsemberg était, à l'origine, un hameau de Rode Saint-Genèse ou, en flamand, Sint-Genesius-Rode. Ainsi que nous l'avons signalé, c'est sur le territoire de ce dernier village qu'est actuellement situé le site de Sept-Fontaines. On ne peut l'oublier : en effet, le prieuré augustin de Sept-Fontaines a été, pendant des siècles, le seul foyer de vie intellectuelle de cette région de caractère surtout forestier.

Voici un peu plus d'un siècle, Rode Saint-Genèse était encore une des communes parmi les « plus pauvres de la province, n'étant habitée en majeure partie que par des marchands de balais et des bûcherons » (38). L'immense domaine boisé de Soignes débordait alors ses limites actuelles et s'étendait sur près de 10 000 hectares. Depuis, de nombreux déboisements ont été opérés et l'incessant accroissement démographi-

(37) Ed. Schott frères, Bruxelles, sans date.

(38) Extrait d'une lettre adressée en français par le bourgmestre J.B. Van Keerberghen, en 1830, peu après la révolution, au Gouverneur de la province de Brabant. Voir, à ce sujet, la revue *Brabant*, 6^e année, n° 10, octobre 1954, page 16, faisant écho à un article de Louis Quiévreux publié dans le journal *La Lanterne*.

que bruxellois a suscité l'implantation, à Rode Saint-Genèse comme dans plusieurs autres communes proches de la capitale, de nombreux citadins. Tant et si bien que le village se trouve englobé, aujourd'hui, dans la banlieue verte qui, de Waterloo à Wemmel et de Tervuren à Leeuw Saint-Pierre, ceinture la tentaculaire agglomération bruxelloise.

Le passé de la localité ne manque pas d'intérêt et a été étudié, avec application, par Constant Theys déjà cité à propos d'Alsemberg. Dans sa volumineuse *Geschiedenis van Sint-Genesius-Rode*, préfacée par Jan Lindemans, membre de l'Académie royale flamande, Constant Theys nous fournit quantité de renseignements toponymiques, topographiques, historiques, démographiques, économiques et autres (39). Après avoir fait partie de l'allen de Leeuw Saint-Pierre, le village devint le siège d'un bailliage comprenant notamment Tourneppe et Alsemberg. C'est alors, au XIV^e siècle, que fut fondé le prieuré de Sept-Fontaines dont nous avons rappelé brièvement l'importance et le rayonnement spirituel.

Si l'on fait exception de ce foyer de vie intellectuelle que fut le prieuré augustin, il n'y a pas beaucoup à dire en ce qui concerne le Rode Saint-Genèse d'autrefois sur le plan littéraire. Le chartreux brabançon Jan Van Rode, qui vivait au XIV^e siècle et auquel on doit un manuel de morale d'un style assez vif, était-il originaire de ce village ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que, né à Mulderen — près de Londerzeel — en 1816, Joseph Daelemans devint curé de Rode où il demeura jusqu'à la fin de son existence et où il s'éteignit en 1880. Il mit ses loisirs à profit en rédigeant, notamment, plusieurs monographies dont une sur *Uccle, Maria's dorp, hewezen uit echte oorkonden*, publiée en 1858, et une autre intitulée *De Pelgrim van Hal*, éditée en 1866.

La période contemporaine est singulièrement plus riche, suite au mouvement d'implantation auquel nous avons fait allusion précédemment. Ici, il y a lieu de citer une dizaine de noms dont, en tout premier lieu, celui de Louis Hannaert parce qu'il s'agit là d'un écrivain natif du lieu. Ayant vu le jour à Rode en 1897, Louis Hannaert — qui est médecin — est l'auteur d'une série d'*Essais et Documents* qui invitent le lecteur à la méditation. Outre une pièce de théâtre en un acte : *Fugue*, Louis Hannaert a également signé des nouvelles et récits : *A la Dérive*.

(39) Cet ouvrage, qui compte plus de 500 pages et comporte 108 illustrations, a été publié en 1960 par l'Administration communale de Rode Saint-Genèse. Imprimerie H. De Smedt, Bruxelles.

Eclaircies et, plus récemment, *Mémoires d'une Femme*. On ne trouve malheureusement, dans ses écrits, aucune allusion à Rode et à ses paysages.

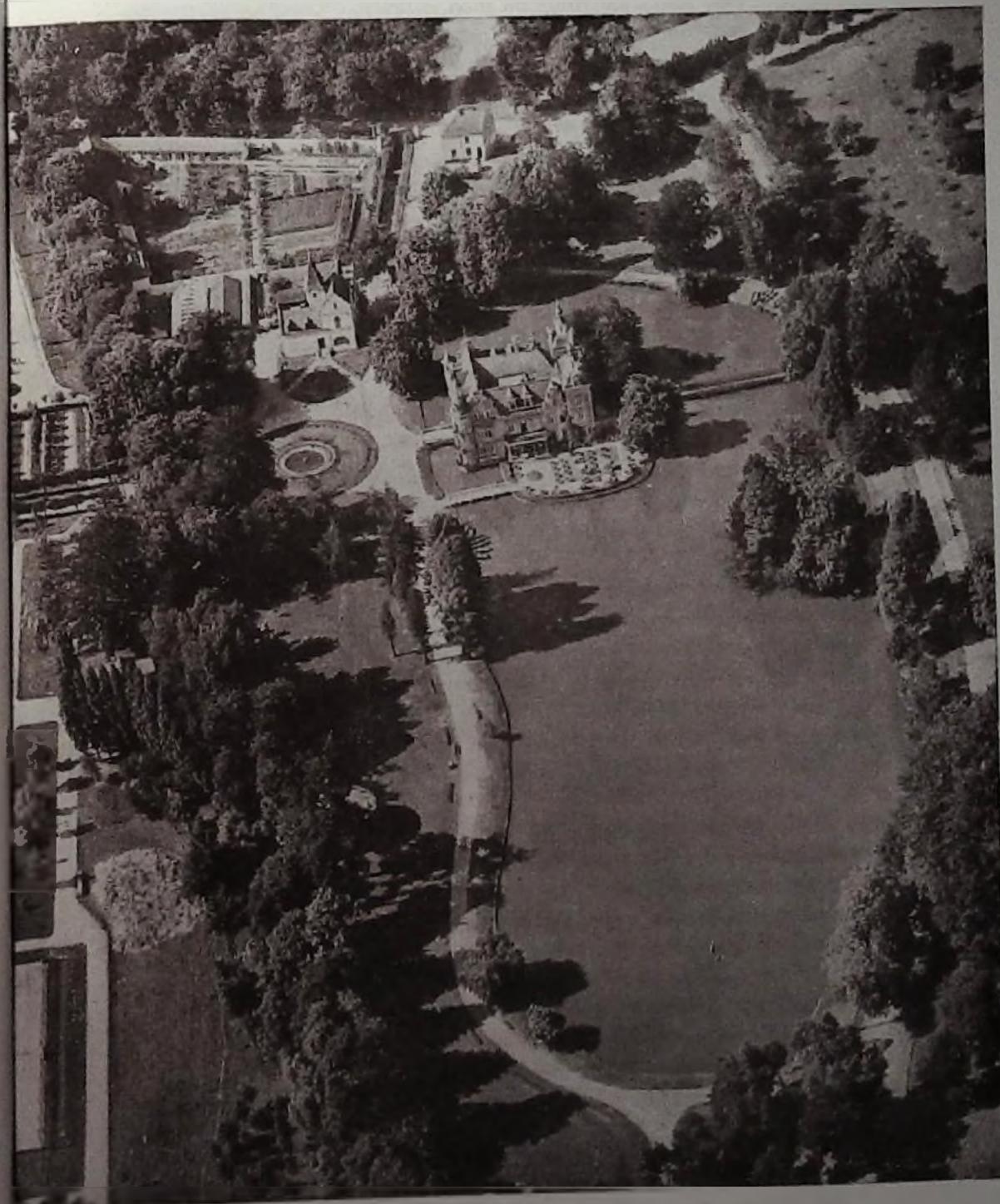
On ne trouve pas davantage de références à Rode dans les œuvres de nombreux implantés. Parmi ceux-ci, il y eut Arthur Wanters qui, né à Waremme en 1890, devait vivre les dernières années de sa vie à Rode, dans une belle demeure de la Driesbosstraat, où il devait mourir inopinément en octobre 1960. Arthur Wanters, dont le corps a été inhumé dans le cimetière du village, avait représenté la Belgique à Varsovie et à Moscou, avait dirigé le journal *Le Peuple* et faisait partie de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer. Sociologue, grand connaisseur des pays de l'est, il a publié divers ouvrages exprimant ses préoccupations quant aux grands problèmes internationaux se posant au monde contemporain.

Rode Saint-Genèse, où la Malibrun — qui a sa statue dans le parc du château — vint quelquefois se reposer, a accueilli d'autres écrivains : Anicet Lenoir, domicilié précédemment à Uccle, auteur de plusieurs ouvrages de haute verve dont *Hercule ou la profitable sagesse du baron Puffart de la Calomelle*, *Billy ou les Mémoires d'une Chienne* et *Le Mariage d'Evariste Lambert*, le poète, romancier et auteur dramatique Charles Bertin, neveu de Charles Plisnier, natif du Hainaut, Christiane Delpierre et, outre José Lamotte cité lors de notre halte à Sept-Fontaines, le poète Albert Bontridder. Ce dernier, né à Anderlecht, architecte de profession, a fait partie du groupe expérimental *Tijd en Mens*. On lui doit plusieurs recueils : *Gedichten*, *Dood Hout* et *Bagatelle-Hangende Vis*, qui lui a valu le prix de littérature flamande de la province de Brabant en 1960, ainsi qu'un ouvrage écrit en français : *Poésie se brise*.

Ce n'est pas tout. Il nous faut parler encore, ici, de deux poètes disparus : Prosper Roidot et Raymond Limbosch qui, eux, ont éprouvé le pouvoir inspirant des lieux.

Né à Saint-Gilles en 1878, Prosper Roidot — dont il sera encore question plus loin — a vécu, enfant, dans une claire maison de Rode Saint-Genèse entourée d'un grand jardin (40). Il devait demeurer à Rode jusqu'au lendemain de la mort de son père, survenue en 1885. Plus d'une fois, dans ses poèmes, Prosper Roidot s'est souvenu des années vécues là-bas :

(40) Voir nos études : *Prosper Roidot ou la Poésie du Cœur et des Yeux*, tiré à part des *Cahiers Jean Tousseul* (Ath), 10^e année, n° 1, janvier-février-mars 1964 et *Prosper Roidot. Chantre du Brabant*, dans *Brabant tourisme*, n° 8, septembre 1964.



Vue aérienne du domaine de Hulzingen

Plus loin c'est Rode où mon enfance
regardait fuir les trains crachant le plomb et l'or
et ce bond rouge et noir dans les champs monotones
semblait des catastrophes, des bravoures et la mort
car le cœur des enfants est toujours en automne... (41).

Et il a évoqué le site de Sept-Fontaines — nous l'avons noté —
ainsi que le paysage de Rode, avec :

au-dessus des étangs et des marais de Rhodes
la roue et le moulin et l'éclat des fontaines,

et, de temps à autre, le passage d'un faisan dans le ciel forestier (42).

Né à Bruxelles en 1884, Raymond Limbosch vécut pendant un
demi-siècle à Rode Saint-Gendese. « Tout près de la forêt de Soignes,
écrivait Armand Lejeune (43), se trouve une simple maison à pignon
entourée d'un beau jardin. On y garde fidèlement le souvenir de Ray-
mond Limbosch, qui y vécut de 1903 à 1953. C'est là qu'il mourut ».

Les différents auteurs qui se sont intéressés à Raymond Limbosch
n'ont pas manqué de parler de la jolie maison de l'avenue Lequime où
le poète aimait recevoir ses amis et où il conçut et écrivit presque tou-
tes ses œuvres sous le regard de sa compagne Céline Dangotte, native
de Gand, lauréate — en 1948 — du prix littéraire de *La Flandre libérale*
pour un roman, intitulé *Mamline*, qui conte, en une suite de tableaux
délicats, l'enfance d'une petite fille.

Différents auteurs, donc, ont parlé de Raymond Limbosch à Rode
Saint-Gendese. « La figure désincarnée de Raymond Limbosch, durant
ces dernières années, faisait remarquer Edmée Meylan-Lebeau (43), a
dominé spirituellement cette maisonnée, où sourires et problèmes, joies
et peines de la vie étaient acceptés avec simplicité. Frileux, dans sa robe
de chambre, coiffé d'une calotte sombre, il circulait à l'écart dans la
maison dont il ne sortait plus, séparé des bien portants par sa santé dé-
labrée. Mais on ne se trompait pas : si affaibli qu'il fût, c'est lui qui
inspirait et qui guidait. Il suffisait de recevoir son accueil, de lui donner
la main qu'il prenait dans les deux siennes et de voir son sourire d'une

(41) Voir *Le Jeu des Dix-huit ans*, chez l'auteur, Bruxelles, 1909.

(42) Dans *Brux de Jones*, Ed. du Carrosse, Bruxelles, 1961.

(43) Voir *La Revue nationale*, 36^e année, n° 365, juin 1964. Numéro spécial
consacré au poète Raymond Limbosch.

incomparable bonté, que pouvait teinter une fine ironie, pour savoir que
cette silhouette monacale était et resterait, malgré l'âge et l'épreuve ter-
rible de la maladie, celle d'un maître, façonné par une rigoureuse dis-
cipline à la vie de l'esprit. Elle émanait de lui avec une souveraine au-
torité... ».

« Bien avant que le Pignon Rouge ne soit devenu un refuge pour
tant d'êtres en difficulté, continuait Edmée Meylan-Lebeau, il fut tou-
jours largement ouvert aux amis. Des gens venus des horizons les plus
divers y furent reçus avec un intérêt profond pour tout ce qui est hu-
main. L'ascendant de Raymond Limbosch sur son entourage a été consi-
dérable durant la période d'entre deux guerres. Depuis de longues an-
nées, il écrivait. Passionné des problèmes de la forme poétique, il se
consacrait notamment à l'étude du vers oral. Ses œuvres reflètent l'évo-
lution d'une pensée qui, au début de sa carrière, débordait de lyrisme et
qui aboutit à l'extrême dépoillement de « *L'Eau vive* » ».

Georges Van Wetter, quant à lui, a évoqué (43) les « heures d'or,
où le poète parcourait, pensif, son cher, son inoubliable jardin ».
Sans doute est-ce là qu'il trouva l'inspiration de ses *Faunesques*, de son
Fois d'Officiers, de *L'Eau vive* et de *La Rose et l'Araignée!* May Sarton,
elle aussi, a parlé du poète et de l'homme. « Je l'ai senti si proche dans
ce jardin qui est la poésie même, disait-elle (43), recoyant sa silhouette
de sage chinois, dans le vieux peignoir à ramages, cigarette aux lèvres,
qui se promène et qui pense... ». De son côté, J. Vanderborgh, égrenant
des souvenirs (43), écrivait : « Parfois, par les beaux jours d'été, oncle
Raymond, pensif, se promenait seul dans le jardin ou y prolongeait, avec
quelqu'un, un dialogue commencé dans le secret du bureau. Nous con-
tinuions nos jeux sous les arbres, guettant le sourire détaché du poète
que nous sentions confusément nous dépasser et qui nous imprégnait
peu à peu d'une « Certitude inquiète... ». Et Pierre Gilbert, revivant
également un temps à jamais disparu, notait (44) : « Ses amis se faisaient
une fête des conversations où, devant son beau jardin, il cherchait tou-
jours à saisir au nœud les problèmes, d'une façon telle qu'il n'y avait
plus moyen après cela d'être simpliste... Son dialogue de « *Pygmalion* »
 transpose jusqu'à la grandeur, en un style d'une juste plasticité, certai-
nes de ces conversations assombries par la guerre et l'occupation sans
en être dominées... Ces réunions heureuses, ces rencontres enrichissan-
tes, sont tombées au passé. L'accueil de l'ami, l'entraînement du maître,

(44) Mort du poète Raymond Limbosch, dans la revue *Le Thorse* du 1^{er} sep-
tembre 1953.

sont perdus. Dans l'œuvre vivent, de la fleur à la racine, les jardins du Brabant, et se prolongent le va-et-vient familier des proches, l'intimité avec un fils trop tôt disparu... ».

« Dans l'œuvre, faisait remarquer Pierre Gilbert, vivent, de la fleur à la racine, les jardins du Brabant... ». On pourrait, pour justifier cette assertion, citer quantité de vers extraits des différents recueils de Raymond Limbosch. Très attentif à se regarder vivre et à observer l'homme, le poète a toujours été très accueillant à la nature et certain « choix de poèmes » (45) en témoigne éloquemment. Toutefois, c'est dans un verbe allusif et sans les localiser que Raymond Limbosch a le plus souvent évoqué les bois et les eaux, le ciel et le vent, la rose et l'abeille. Un de ses recueils fait cependant exception. Il s'intitule : *Ballades brabançonnes* (45). Peu de jours avant sa mort, le 27 juin 1953, le poète, nous entretenant des petites pièces composant cette mince plaquette, nous écrivait : « Je les ai composées il y a un tiers de siècle en vue de participer au concours pour le prix littéraire du Brabant... que je n'ai d'ailleurs pas décroché ! Mais ce n'était là sans doute que le prétexte. J'habite le Brabant depuis cinquante ans et dans ma jeunesse j'ai été grand promeneur. En fait, ces petits poèmes n'étaient qu'une digression, une amusette, l'expression, si vous voulez, d'une de mes petites âmes... » (46).

Le poète considérait ses *Ballades brabançonnes* comme un simple divertissement. Si l'œuvre se situe effectivement en dehors des préoccupations qui lui étaient habituelles, elle vaut par sa technique aisée et par sa fraîcheur de vision. Par ailleurs, elle nous révèle combien Raymond Limbosch avait d'attachement pour sa province natale.

On trouve, dans les *Ballades brabançonnes*, des pièces évoquant Munneken-Pis, le ri du Bois-des-Roques — sous Virginal —, le goûter matrimonial des Ecaussinnes — dans le proche Hainaut — et certaine escapade amoureuse dans le bois de Hal ou « Halderbos » :

(45) Édition hors commerce, Imprimerie Weissenbruch, Bruxelles, 1920.
(46) Quatre jours après avoir écrit la lettre qu'il nous adressait, Raymond Limbosch disparaissait. Il est mort le 27 à 7 heures du soir, nous informait sa veuve en date du 3 juillet 1953, souffrant depuis longtemps, il passait par une crise comme il en a eu beaucoup et dont personne ne prévoyait l'issue fatale. Une de nos filles, après une absence de quelques minutes, le trouva inanimé dans son fauteuil ».

Maman dit que c'est mal,
Avec sa Dulcinée,
D'aller au Bois de Hal,
Jouer à Thyménée.

Au confessionnal,
Nous l'avons confessée,
La faute faite à Hal
Elle est donc effacée !

Rollons bien vite au mal
D'aimer sous la chênée :
La Belle, au Bois de Hal,
Aime sa destinée.

Toujours dans le même recueil, Raymond Limbosch, sur le même mode, invoquait Notre-Dame-de-Bonne-Odeur et consacrait, au bois de la Cambre et à la forêt de Soignes, quelques beaux poèmes dont un sur Groenendael :

Je vous évoque ici, Prieurs de la Vallée,
Flambeaux d'Amour, Clartés des siècles ténébreux :
Figures d'Augustins, dans la mort reculées,
Vos ombres, de ces lieux, à jamais envolées,
Semblent errer encor dans le soir caporeux...

Les deux plus beaux poèmes du recueil sont sans doute ceux qui s'intitulent : *Jardin brabançon* et *Ciels*. Dans le premier, Raymond Limbosch décrit un jardin, le sien peut-être :

J'aime ce vieux jardin plein de rumeurs et d'ombre,
Ses calmes eaux ont reflété des jours sans nombre,
L'herbe nouvelle, aux flancs arrondis d'un bassin,
Tremble dans l'or humide et bleuté du matin...

Le second poème magnifie la changeante variété des ciels du Brabant et trahit de penchant à la méditation de son auteur :

Vous êtes toujours beaux, nuages qui glissez
Au ciel aimé de mon Brabant, Linons plissés,
Ailes de libellule, eaux riant sous les brises,
Nuages qui lavez l'azur de vapeurs grises.

Nuages enfantins ! Nuages d'ouragans,
 Qui déferiez pareils aux eaux des océans !
 Vapeurs d'argent rosé, vous qui nimbez l'aurore,
 Comme elle, fleurs des nuits, que le jour fait éclore
 A l'heure où les chemins ont leurs gazons mouillés,
 Où la vigne, pleurant sur ses pampres rouillés,
 Sèche ses grappes d'or aux baisers du matin ;
 Nuages qui passez et repassez sans fin
 Au ciel de mon Brabant, que vos beautés m'émeuvent,
 Que vos beautés, toujours les mêmes, toujours neuves,
 M'entraourent brusquement les abîmes du cœur !
 Quand Bruxelles, là-bas, apaise sa rumeur,
 Echo frêle et lointain d'une clameur éteinte
 Où perce de la joie et qui tient de la plainte,
 Je me surprends souvent à perdre mes pensers,
 En vous suivant, là-haut, nuages qui passez,
 Voyageurs éternels sur l'océan des rêves
 Dont les clartés du soir sont le sable des grèves.
 Vos immobilités moucantes ont pour moi,
 La fascination pure et le pur émoi
 Des rêves qu'à vingt ans fait le cœur héroïque.
 Le soir couronne d'or votre beauté mystique :
 Vous semblez parcourir les abîmes bleutés
 Et violets de l'air, avec des libertés
 D'oiseaux et des langueurs de fleurs épanouies.
 Les soudaines odeurs, sitôt évanouies
 Que la brise en moucant laisse errer dans le soir,
 Serait-ce le parfum que vos roses font choir
 Quand vous vous effeuillez, nuages, dans l'abîme ?
 Qui dira la beauté de vos blancheurs de cime
 Au fond des horizons où brûle un soir d'été ?
 Et vous, brouillards de l'aube heureuse, aux tons lactés.
 Vous, qui vous élevez, graves, comme un grand rêve,
 De Soignie au front pensif, berçant au loin ses rêves
 Dans l'humide clarté des ombres de la nuit ?
 Joufflu comme un enfant et doré comme un fruit,
 Qui donc te chantera, joli petit nuage,
 Qui va doucement d'un petit pas bien sage,
 Pâtre crépusculaire aux prés maures des cieux ?
 Mènes-tu tes brebis vers l'étable des Dieux,
 Ou bien médites-tu, sans crainte des désastres,

De laisser ton troupeau, ce soir, brouter des astres ?
 Mais plus encor que l'azur clair veiné d'argent
 Où montent des vapeurs comme s'élève un chant,
 Où se dresse soudain sur l'horizon cuprique,
 Le cabrement muet d'un monstre chimérique,
 J'aime les ciels moucants, uniformément gris,
 Où roule obscurément, parmi les brusques cris
 Et les plaintes d'un vent brutal et monotone,
 L'océan tourmenté des nuages d'automne.

Ce poème, soutenu par une ferveur dont on éprouve à la fois la force et la profondeur, ne suffirait-il pas à prouver, s'il en était encore besoin, combien le Brabant a de puissance inspirante ?

De Rode Saint-Genèse à Linkebeek, village aimé des artistes et — aussi — des écrivains, il n'y a pas loin.

Le village — dont le nom, selon Albert Carnoy, signifierait « ruisseau aux berges herbeuses » — comptait il y a trois siècles, si nous en croyons Alphonse Wauters, vingt-quatre chaumières, six boutiques, deux brasseries, une auberge et un château. Plusieurs historiens, dont l'abbé Jean Bols, Hubert Henry, Constant Theys — auteur, en collaboration avec Jules Geysels, d'une *Geschiedenis van Linkebeek* publiée en 1957 —, Arthur Cosyn et Louis Quiévreux — auquel rien n'est étranger —, ont précisé le passé de la localité qui se consacra, pendant longtemps, au brassage de la bière et à la fabrication du papier. Charles le Téméraire vint à Linkebeek le 12 décembre 1469 et offrit, à la confrérie de Saint-Sébastien, un précieux livre d'or.

C.J. Derie-Debrunquez s'est également intéressé au Linkebeek d'autrefois. Outre quantité d'articles sur le vieux village, on lui doit des ouvrages qui éclairent certains aspects du passé local : *La Comtesse Monique Didon, Roses de la Belle Epoque*. Dans ses articles, C.J. Derie-Dubrunquez, qui vécut à Linkebeek de 1894 à 1918, a mis en évidence la prédilection manifestée, pour ce coin du Brabant, par de très nombreux artistes. Enfant et adolescent, il suivit quelques uns de ceux-ci et fit, avec Rodolphe et Juliette Wytzman, son apprentissage de peintre et de dessinateur. Il s'est principalement consacré à l'aquarelle (47).

(47) Voir *Linkebeek de nos Rêves* dans *Brabant*, n° 7-8, juillet-août 1961 et, en outre, *Chantres du Brabant*, dans *Brabant*, n° 1, janvier 1962.

Parlant de Linkebeek, Arthur Cosyn écrivait au sujet de Rodolphe Wytsman : « Il est le premier citoyen qui alla s'y fixer » (48). Suivant l'exemple de ce remarquable artiste — qui devait épouser son ancienne élève Juliette Trullemans et léguer sa villa de Linkebeek, baptisée « Les Tournesols », à une association d'artistes — des peintres, des musiciens, des littérateurs devaient s'établir à demeure à Linkebeek ou y venir travailler. Citons Henri Roidot, Fernand Schirren, Alfred Pietercelie, Louis Thévenet — dont il a déjà été question et dont nous reparlerons —, Jehan Frison, Lismonde, Olivier Strebelle et, en outre, le sculpteur Dolf Ledel, les pianiste et violoncelliste Marcel et Robert Maas, le chef d'orchestre Jean-Baptiste Bellemont, etc.

Le lieu, nous l'avons fait remarquer, a également attiré les écrivains. Nombre de ceux-ci ne s'y sont pas installés mais ils s'y sont promenés souvent, au hasard de ses chemins rustiques, par la campagne, les collines et les bois. Comment, ici ne pas se souvenir d'Alfred Mabilie qui disait, si nous en croyons Maurice Cosyn (49), que « Jamais nom ne fut plus mérité que celui de « Perle du Brabant » décerné un jour au village de Linkebeek » ? Georges Garnir, lui aussi, aimait le village puisqu'il fait dire à l'un de ses personnages du *Conservateur de la Tour noire* (50), Georges Sosson : « Pendant la bonne saison, j'irai habiter à Linkebeek... ». Félix Timmermans, venu à Linkebeek, se serait exclamé : « Linkebeek is een nest in de boomen » (Linkebeek est un nid dans les arbres). Et, dans un de ses livres (51), Jeanne Schoutedea-Wery n'a-t-elle pas écrit : « Voici le village de Linkebeek, l'un des plus jolis des environs de Bruxelles, groupé sur le coteau, autour de son clocher, et si bien abrité dans la verdure qu'on en fait le tour sans le savoir, pour ainsi dire » ? Toutefois, alors déjà, voici plus de cinquante ans, on pouvait déjà déplorer l'envahissement du village — et son enlaidissement — par la « villégiature ». Déjà, des villas s'inséraient dans le paysage qui, en dépit de la multiplication des constructions modernes, est parvenu à préserver une part de son charme ancien.

Parmi les écrivains qui vécurent pendant quelques années, séjournèrent ou résidèrent un certain temps à Linkebeek, il y a lieu de mentionner — outre le Flamand Herman Teirlinck, installé par la suite à

(48) Voir *Le Valon de Linkebeek*, dans le bulletin officiel du Touring Club de Belgique, XXVIII^e année, n^o 7, 1^{er} avril 1922.

(49) Dans son ouvrage *Environ de Bruxelles, I, Bruxelles-Forêt*, Ed. Guides Cosyn, Bruxelles, 1925.

(50) Ed. *Établissements généraux d'imprimerie*, Bruxelles, 1908.

(51) *En Brabant*, 2^e édition, Ed. Lambert, Bruxelles, 1913.

Beersel, qui y écrivit plusieurs de ses œuvres — Edmond Picard, Prosper Roidot et, enfin, Constant Burniaux.

On sait qu'Edmond Picard aimait la forêt de Soignes et le Brabant des collines avec — comme il l'écrivait dans *La Forge Roussel* — ses « chemins creux, aux herges abruptes et ombragées, aux ornières profondes » et ses crêtes qui « se chargent de bois où poussent, en haute futaie, les hêtres ». Par ailleurs, dans *Mon Oncle le Jurisconsulte*, il a évoqué les scieurs et les hûcherons de Rode Saint-Genèse et d'Uccle-Saint-Job ainsi que les gardiens de coupe buvant « le café clair en découpant des tartines de pain bis comme les semelles de leurs chaussures ferrées ». L'écrivain est venu à Linkebeek et, selon C. Dehair (52), il « a jadis occupé le Castel Sainte-Cécile ». Moins affirmatif, Louis Robyns de Schuedauer a écrit : « La Castel Sainte-Cécile passe pour avoir été habité par un locataire de choix : Edmond Picard, le célèbre juriste et avocat, l'un des fondateurs de la « Jeune Belgique », qui entretenait avec le châtelain de Linkebeek, le baron d'Aueghan, les meilleures relations ». Malgré toutes nos recherches, nous ne sommes pas parvenus à en savoir davantage sur Edmond Picard à Linkebeek. Combien de fois et pendant combien de temps le polygraphe séjourna-t-il dans le village où le castel Sainte-Cécile, Beukenstraat, se souvient — avec précision cette fois ! — d'avoir abrité les jeunes années d'une célèbre vedette de l'écran : Audrey Hepburn (53) ?

On possède beaucoup plus de détails au sujet des années passées à Linkebeek par Prosper Roidot et par Constant Burniaux.

Prosper Roidot, dont nous avons déjà parlé, demeura à Linkebeek de 1915 à 1919. Il s'installa d'abord, avec sa femme, dans une petite villa dominant les sablonnières qui, à l'époque, descendaient vers Uccle. Les époux abandonnèrent bientôt cette demeure pour en louer une autre, toujours située sur le territoire de Linkebeek, rue des Sources-à-Vin, tout près de la Vallée des Artistes. Signalons que Prosper Roidot, qui avait passé une partie de ses jeunes années à Rode Saint-Genèse, avait vécu, pendant trois ou quatre ans, avec sa mère et ses frères et sœurs, dans une vieille ferme située à Beersel (40).

(52) Dans la revue *Brabant*, décembre 1965, article sur *Les Sept Fontaines* (introduction).

(53) La citation qui précède et d'abondantes informations concernant les jeunes années d'Audrey Hepburn nous ont été fournies par Louis Robyns de Schuedauer : *Les souvenirs bruxellois d'une vedette internationale, Audrey Hepburn, cette Ixelloise*, article publié dans le journal *Le Soir* du 31 juin 1965.

Prosper Roidot connaissait Linkebeek avant de s'y installer à demeure. Ne trouve-t-on pas en effet, dans *Le Jeu des Dix-huit Ans* (41), publié en 1909, cette évocation du vieux village :

On voyait Linkebeek poindre des sapinières ?

Installé à Linkebeek, le poète devait y composer la plupart des pièces réunies sous le titre : *Les Poèmes d'Automne* (31). Le recueil porte d'ailleurs, in fine, la mention : « Sources-à-Vin, 1918 ». Le Brabant est présent, en permanence, dans ces poèmes sensibles, adroits, alertes et originaux qui évoquent les travaux de la berse et du rouleau, la maison et le jardin, les fleurs et l'herbe, le soleil et l'averse, le vent et le ciel toujours changeant, le faro « au goût épouvantable » et la bonne hière de houblon, les chemins de terre s'en allant à l'aventure et, bien entendu, le village perché sur sa colline :

*Dans la maison luisante au fond de la vallée,
le poète rêveur entend la voix ailée
d'un piano.
La barrière de bois le sépare du monde.
L'église tout en haut d'une colline ronde
semble glisser au ciel et flotter sur de l'eau,
et son cœur frémissant d'air frais et de sanglots
est comme cette église et soupire comme elle
à chaque heure qui fuit une plainte éternelle...*

Rappelons, ici, que Prosper Roidot est, sans conteste, l'un des poètes les plus attachants de la terre brabançonne. Il a chanté Linkebeek et, nous l'avons dit, Rode Saint-Genèse et Sept-Fontaines. Il a aussi évoqué Alsemberg, célébré Waterloo et ses grandes ombres, brossé un délicat tableau du vieil Uccle, rêvé devant le site du Rouge-Cloître et dit les séductions d'un village : Beersel, auquel nous rendrons visite par la suite :

*... Beersel est un village,
où partout on a l'air d'avoir un grand bonheur.*

*Le village est dans le sureau
Comme une flamme dans la lanterne.
On entend braire un âne.
On a quitté les prés
et les pesants troupeaux*

*ivres de vent et de luzerne
dans les étables sont rentrés... (41).*

Ayant vu le jour à Bruxelles, au Nouveau-Marché-aux-Grains, le 1er août 1892, Constant Burniaux, fils d'un père ardennais d'ascendance française et d'une mère flamande, a vécu pendant plusieurs années, depuis l'âge de huit ans, à Linkebeek. Cette transplantation, décidée par « un père converti aux théories naturalistes » — a écrit Albert AYGUESPARSE (54) —, n'a pas manqué d'influencer celui qui devait devenir, outre un novelliste et un poète de talent, le romancier de l'enfance tarée, des temps inquiets et de la vie plurielle. Nous savons, grâce à l'auteur lui-même, grâce aussi à ses biographes et ses exégètes, dont Albert AYGUESPARSE, ce que fut son enfance à Linkebeek. Il se familiarisa, là-bas, avec la campagne, courant à travers les prairies, dévalant les chemins creux, grimpant aux arbres, franchissant les ruisseaux et prenant tous les jours le train pour se rendre à l'école. A neuf ou dix ans, une hématurie mit son existence en danger. Pendant plusieurs jours, il resta entre la vie et la mort. On le crut même passé dans l'au-delà et, si nous en croyons Pierre NOVELIER (55), « un employé de l'état-civil de Linkebeek — sans doute trop pressé — rédigea... son acte de décès ! ». Ayant triomphé de la maladie, l'enfant, pour occuper sa convalescence, se mit à dévorer « des bibliothèques entières, en pleine nature, dans la paix et le silence » (55).

« Comme chez beaucoup d'écrivains, a fait remarquer Albert AYGUESPARSE (54), ami de longue date de Constant Burniaux dont il est le collègue à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, « tout s'est joué pendant ces années d'enfance où Constant Burniaux a puisé ce qu'il y a peut-être de plus original en lui ». N'est-ce pas, en effet, constatait le même auteur, « cette providentielle enfance villageoise qui donne à tant de pages sa lumière lustrale » ?

Dans ses livres, Constant Burniaux ne cite jamais le nom du village ayant été témoin de ses jeunes années mais il évoque fréquemment les particularités de son décor. Dans l'abondante production de l'écrivain, trois titres méritent plus spécialement de nous retenir ici : *Le Village*, *Clémence* et *Route Minée*.

(54) Préface aux *Meilleures Pages* - Constant Burniaux, Ed. La Renaissance du Livre, Collection anthologique belge, Bruxelles, sans date.

(55) Chronique : *Airs de chez nous - A Linkebeek*, dans le journal *Le Soir* du 30 avril 1965.

Le Village (56) est un recueil de contes et de brefs récits où se trouvent rassemblées les images de l'enfance compagne de l'auteur, peintes avec les couleurs indélébiles du souvenir. Constant Burniaux excelle à broder de petits tableaux. Celui où il est question de la mise à mort d'un cochon est particulièrement poignant.

Clémence (57), premier roman de la série des *Temps inquiets*, est — en fait — une étude de psychologie infantile. Jean Chenevière, le personnage principal du cycle des *Temps inquiets*, n'est encore qu'un enfant vivant dans un village — et celui qui possède la « clé géographique » de l'œuvre sait qu'il s'agit de Linkebeek — proche de la grande ville. Il se rend quotidiennement à l'école en chemin de fer et rencontre fréquemment une gamine de son âge, Clémence, déjà coquette et un peu perverse. Les deux enfants écriront les premières pages d'un roman d'amour inquiet, jaloux, nostalgique. Il est également question, dans ce roman vraisemblablement autobiographique, de l'entrée en littérature de Jean Chenevière dont les premiers écrits acceptés et publiés par une revue, lui donneront une joie ambitieuse et le goût de continuer.

On trouve, dans *Clémence*, de très nombreuses références à Linkebeek, à son « église, qui se tenait sur une colline, avec les principales maisons du village », aux « escaliers qui s'éloignaient de l'église et de la place », au « petit pont jeté sur le ruisseau, qui actionnait la grande roue à palettes de la cartonnerie », à telle « petite chapelle crâpie », aux talus dont les « campanules balançaient leurs clochettes bleues », à la petite gare avec son étroite salle d'attente où « il y avait une odeur lourde et cette lampe, cette triste lampe... », à la « vague odeur de purin qui venait de la campagne », aux « deux tilleuls, dressés devant la grille du cimetière » (où dort, notamment l'épouse de l'ex-abbé Renard, le serviteur qui a sa statue non loin des étangs d'Ixelles), au « ciel rouge et tourmenté » et au « sentier sablonneux qui menait à la route du village », où le jeune Constant Burniaux, sans doute, rencontra plus d'une fois C.J. Derie-Dubroquez.

Plusieurs pages de *Clémence* mériteraient d'être reproduites intégralement. Recopions celle-ci :

(56) Editions de Belgique, Bruxelles, 1935.

(57) Tome I de *Les Temps Inquiets*, Ed. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1944.

« Un matin, repris par ses rhumatismes, M. Chenevière envoya son fils
 « porter un télégramme à la gare et faire des courses au village. Lors-
 « que Jean se trouva dans l'allée de marronniers qui menait au château,
 « devant l'église dressée sur la colline avec son geste naïf, il se mit à
 « marcher plus lentement. Pour la première fois, le village lui parlait
 « de sa voix profonde. L'enfant s'assit dans l'herbe, le dos appuyé con-
 « tre un arbre. Il regarda le cadran doré de l'église, il regarda l'église
 « au milieu des maisons. L'une d'elles était habitée par Clémence. Et
 « tout autour de cette maison-là, venus des confins du village, des sou-
 « venirs s'attroupèrent. L'enfant revit la ferme où vivait l'image de
 « Clara, un petit lézard, le ruisseau, le bois, la cachette, la cartonnerie,
 « l'étang de M. Germanès, la gare : il retrouva l'odeur des pins au so-
 « leil, une odeur de musc, des parfums de la prairie... Après, de nou-
 « veau, il regarda l'église, les maisons, des souvenirs... Il allait quitter
 « tout cela ! Sans réfléchir, Jean chercha dans sa poche un crayon. Il
 « trouva d'abord un papier, celui sur lequel étaient inscrites les courses
 « à faire, puis un petit bout de crayon. Alors, il commença de dessiner
 « l'église, mais, subitement, il se mit à écrire, à écrire sans plus lever
 « les yeux. Les mots se bousculaient à la pointe de son crayon, frêles
 « esquifs dont les voiles se gonflaient d'une étrange tristesse douce...
 « Jean couvrit le papier d'une écriture ardente, sauvage, inspirée, puis
 « encore un autre papier qu'il trouva dans sa poche. Une grande joie
 « mélancolique l'habitait, une joie semblable à celle qu'il avait éprou-
 « vée en dessinant, un immense espoir accouru d'au delà de ses rêves,
 « et qui entraînait en lui soudain comme un coup de vent, y déchainait
 « une admirable, une harmonieuse tempête... »

On retrouve le paysage de Linkebeek dans *Route minée* (58). Jean Chenevière est devenu un homme et le vert paradis des amours enfantines est loin désormais. Accompagné de celle dont il rêve de faire son épouse, Thérèse Embourg, le héros — au demeurant assez terne — de *Constant Burniaux* revoit le village et la maison où il a passé ses jeunes années :

« — Nous arrivons, interrompit Jean. Regardez, voici déjà l'église, au
 « sommet de la colline, parmi les maisons... On a redoré le cadran
 « Et là-bas, c'est ma rue... Il y a tellement de souvenirs autour de moi
 « que je ne les distingue plus les uns des autres... »

(58) Tome III de *Les Temps Inquiets*, Ed. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1946.

Plus loin, nous lisons encore :

« — C'est ici le bois aux lézards, dit-il à voix haute. Oh ! j'y suis tant venu. Cette sapinière, c'était alors, pour moi, le bout du monde... En réalité, je vois maintenant combien c'est facile à atteindre, et pas mystérieux du tout, et petit, petit !... Mais les chemins sont demeurés dans mon cœur... Ils y forment un plan, dont les moindres lignes sont émouvantes comme les traits d'un être qu'on aime... ».

Sans être cité, Linkebeek, ainsi, est présent dans plusieurs œuvres de Constant Burniaux, œuvres dont le climat particulier est en concordance avec celui des lieux. N'est-il pas vrai que les paysages qui nous entourent finissent toujours par se refléter en nous, en surface parfois, souvent en profondeur, et par se refléter, si nous faisons métier d'écrire, dans ce qui sort de notre plume ?

..

Quittons Linkebeek et ses valonnements pour aller retrouver la Senne, abandonné du côté de Buizingen.

On n'ignore pas que, avilie et soustraite aux regards lors de sa traversée de Bruxelles, la petite rivière est souvent traitée avec dédain. Avant d'atteindre les faubourgs de la capitale, la Senne possède encore, ici et là, de réelles séductions, généralement ignorées par les poètes et les écrivains.

Un auteur, cependant, a beaucoup écrit au sujet de la Senne, plus particulièrement de la partie de la vallée comprise entre Hal et Bruxelles. Il s'agit d'Ege Tilmns, pseudonyme d'Eugène Thielemans. Celui-ci qui a vu le jour à Laeken en 1892, a vécu pendant de longues années à la limite d'Uccle, non loin des territoires de Drogenbos et de Beersel.

Ancien professeur agrégé de l'enseignement moyen, Eugène Thielemans — qui est décédé en 1966 — avait fait ses études à l'école normale de Bruxelles où il avait eu, comme professeurs, Ferdinand Bouché et deux autres écrivains ayant beaucoup aimé le Brabant, Herman Teirlinck et Georges Eckhoud. Entré en littérature dès 1910 — collaborant alors à la revue *Le Souvenir de J.-J. Van Dooren* —, il fit la guerre de 1914-1918 comme brancardier au 5^e régiment de chasseurs à pied. Par la suite, tout en se consacrant à l'enseignement, tout en demeurant fidèle

à la littérature, il s'intéressa au sport à la fois comme joueur de football, arbitre, dirigeant de société et journaliste.

On doit, à Ege Tilmns, outre un livre *Calme sur le Front belge*, dont il a été fréquemment question dans les précédents chapitres de cette « Géographie littéraire du Brabant » et qui rencontra un succès assez rare puisqu'il connut six éditions, des romans et recueils de contes ou de récits : *Hodomur*, *l'Homme de l'Infini*, *Gens de Guerre*, *Baltica*, *Gens de Faubourg*, *Ostrevent*, *Les Gens de la Banlieue*, etc. Dans certains de ses ouvrages, dont — en particulier — *Les Gens de la Banlieue*, ainsi que dans un grand nombre des articles qu'il a donné aux périodiques, dont *La Revue nationale*, Ege Tilmns a décrit les paysages et les gens de la vallée de la Senne en amont d'Uccle et de Forest. Il a souvent parlé, ainsi, du Wolvenberg et du Nekkersgat, du Dachelenberg, de Beersel et de Lot, de Hal, d'Alseberg aussi. Il a évoqué la Senne noyée dans les brouillards de la préhistoire. Il a rappelé le temps où la petite rivière était navigable. Dans son roman sur *Guidon d'Anderlecht*, Maurice des Ombiaux a, lui aussi, évoqué cette lointaine époque (1). Ege Tilmns a aussi ressuscité le passé légendaire de la région souvent parcourue depuis l'enfance, qu'il connaissait mieux que quiconque et qui, littérairement, peut-être considérée comme constituant son fief particulier.

Cette région s'appelle le Bempt. Dans les pages liminaires de son recueil de contes et de légendes : *Les Gens de la Banlieue* (59), Ege Tilmns en a défini le climat. Il écrivait :

« Au sud de Bruxelles, on trouve le Bempt, le plat pays qui occupe toute la vallée basse de la Senne : il s'insère entre deux vieilles chaussées, dignes de jadis probablement ; le Bempt, entité géographique peu connue et pourtant ayant son caractère propre, spécifiquement original. En tout temps, il reposait lourdement dans une molle torpeur et semblait se complaire dans un sommeil que de nombreux siècles respectèrent.

« Il s'étendait (pourquoi cet imparfait ?) des limites d'Anderlecht aux confins de Hal, par des terres laborieusement conquises sur les marais, les terres lourdes et gluantes des fonds, fécondées par un labeur surhumain et qu'il fallait protéger contre les débordements de la folle rivière... ».

(59) Ed. Dutilleul, Bruxelles, sans date.

Après avoir regretté l'édulcoration de la région de plus en plus grignotée par l'industrie, après avoir rappelé les inondations périodiques qui la recouvraient autrefois, Ege Tilmns poursuivait :

« Parfois, au soir, depuis le hameau d'As, jusqu'au delà de Buysinghen, le brouillard s'élevait lentement des fossés et des terres fraîchement remuées formant une grisaille mélancolique, noyant les chaumières perdues : par endroit, des lambeaux de brume opaque et des brumes oasis d'éclaircies, des bruits feutrés et imprécis, le sifflement angoussé d'une locomotive créaient une atmosphère à la Simenon. Le Bempt : c'était le rapide de Paris qui le traversait la nuit comme une flèche lumineuse entre deux taches obscures, c'étaient les bateaux lents qui défilaient comme des revenants dans le canal de Charleroi : c'était le pays de féerie quand le givre recontraît toutes les surfaces et la végétation de blancs cristaux merveilleux ».

L'auteur évoquait ensuite la « caste fermée » des maraichers et le peuple des métayers ainsi que les villagenois des lisières : petits commerçants, artisans et ouvriers. Et il se souvenait des châteaux disparus, des guinguettes jadis célèbres, des us et coutumes oubliés, des légendes auxquelles on ne croit plus à présent, de la mystérieuse poésie du beau pays de sa jeunesse.

Les Gens de la Banlieue, nous l'avons dit, réunissent contes et légendes. On y lit d'histoire de l'avare Dore, de Pit Tulp le revenant, de l'assassinat de Jan, du pré aux merveilles, de Magloire et Adeline. Tout cela est narré dans un style simple, aisé, vigoureux et très évocateur. Les allusions et les références géographiques sont nombreuses. Et, comme dans les romans de Georges Virrès ou de Georges Eekhoud, le lecteur est mis en présence d'une humanité fruste et vraie, très caractéristique.

Le recueil d'Ege Tilmns se clôt sur un texte qui est un authentique poème en prose. Le voici :

« Ce matin, je suis descendu au jardin : des fils de vierge flottaient partout : je me suis demandé comment on pouvait ne pas aimer le pays que je contemplais. Au-dessus de moi, sous l'ardeur du soleil d'août, le ciel avait des tonalités de Toscane. Devant moi, le Mont des Loups (ou Wolvenberg) que jadis je croyais parcouru par des bêtes malfaisantes, écrasé par des bâtiments d'école, barrait l'horizon et montrait la mosaïque curieuse de ses petites cultures aux teintes diverses, son

« sentier minuscule qui semblait monter en paradis. A gauche, s'étendait le Château de l'Antre des Gnomes (il s'agit du Nekkersgut) : plus loin, on devinait le vieux moulin à eau sous l'épaisse ramure d'un grand marronnier d'Inde. Sur le Bempt, se dissipait un écheveau de brouillard : dans le lointain, des écoliers en promenade chantaient. Je regardais éperdument cette contrée que, dans mon imagination d'enfant, j'avais peuplée d'être fantastiques, de nains et de fées, comme si je la voyais pour la première fois. Dans ma naïveté extrême, dans la candeur du casanier, les yeux brillants et heureux, profondément ému et satisfait de moi-même, je crus voir le plus beau pays du monde ! ».

Ainsi que nous l'avons dit, Ege Tilmns a également parlé du Bempt ailleurs que dans *Les Gens de la Banlieue*, notamment dans les textes donnés par lui aux revues et, aussi, dans ses conférences. Comment, longeant les rives de la Senne, ne pas se remémorer certaines de ses pages ?



Nous revoici donc aux rives de la Senne. Avant de se glisser entre Beersel et Ruisbroek et de s'immerger dans les prés de Drogenbos, la petite rivière passe à Lot.

Sur le plan de la géographie littéraire, Lot — qui releva jadis, en tout ou en partie, de la seigneurie de Beersel — n'offre que fort peu d'intérêt. Il y a plus d'un demi-siècle déjà, parcourant la région, un « touriste » (60) notait :

« Loth est une localité industrielle en formation. De tous côtés s'élèvent les murs tristes et monotones de castes usées. Qu'il fait bon, échappant à leur atmosphère étouffante, de se retrouver en la libre campagne, si fraîche, avec ses pentes jolies et ses arbres qui entourent les prairies !... ».

La « libre campagne » subsiste du côté de Beersel dont « Le paysage, lisons-nous sous la plume du même excursionniste, m'évoque, en petit, les heureuses vallées d'Argelès et de Saint-Jean-de-Luz, dans les Pyrénées, où des grands arbres laissent voir, à travers leurs lignes, les nuances vertes de la vallée et des collines. ».

(60) A. Michel : *Promenades pratiques, historiques et esthétiques aux Environs de Bruxelles, Ruisbroek - Beersel - Linkebeek*, Ed. Albert De Boeck, Bruxelles, 1910

La nature, à Beersel, a gardé effectivement beaucoup de son ancien prestige. Nous pourrions rappeler, ici, les vers — cités précédemment — de Prosper Roidot. Témoigne aussi, du charme des lieux, un poème de Blanche Flament dont voici les deux premiers quatrains :

*Par les pâturages,
Au pied du château,
Comme un serpent d'eau,
La Senne zigzague.*

*Son chant idyllique,
Les grands peupliers,
Et l'odeur des prés,
Font note lyrique... (1).*

Vieux village, Beersel — où demeura Prosper Roidot et où s'installa voici déjà longtemps, quittant Linkebeek, le romancier, essayiste et dramaturge Hamand Herman Teirlinck, dont la maison s'accrochait au flanc de l'Uwenberg (61) — a souvent attiré, en raison précisément de la fraîcheur de ses paysages, les artistes. Eugène Laermans y a peint. D'autres, après lui, ont planté leur chevalet sur les bords de la Senne ou aux alentours du château médiéval. C.J. Derie-Dubrunquez, déjà rencontré à Linkebeek, y a réalisé plusieurs aquarelles et les compagnons d'Uccle Centre d'Art y sont venus travailler et, aussi, y participer « dans une sympathique auberge », durant l'entre-deux-guerres, à de mémorables

(61) On a, de là, un admirable panorama sur la vallée de la Senne. Signalons, ici, que Herman Teirlinck, né à Molenbeek Saint-Jean en 1879, a décrit de manière enjouée et spirituelle, dans *Mijnheer Serjuszoon*, la vie d'un rentier brabançon du XVIII^e siècle. Il a quelquefois, par la plume ou par la parole, évoqué la vallée de la Senne.

Au lendemain du décès de l'écrivain, survenu le 4 février 1967, Adrien Jans écrivait dans le journal *Le Soir* du 8 février 1967 :

« Herman Teirlinck, qui tint de mourir, a écut son enfance au milieu des pays-sages breughéliens du sud des Flandres. Plus tard, il choisit, à Beersel, une colline dominant la vallée de la Senne : une jolie maison, un intérieur chaleureux dont il fit décorer l'entrée par Irène Vander Linden. « Venez admirer cela », nous disait-il en nous conduisant vers la fenêtre. Et nous pouvions contempler un autre décor cher à Pierre Breughel.

« Cela même définissait un certain aspect de celui qui unit, dans son œuvre, aux thèmes les plus larges et les plus profonds, l'âme du peuple qu'il aimait et dont il trouva volontiers l'expression dans ses traditions, dans son folklore... ».

De son côté, dans *Le Plume d'oiseau* du 12 février 1967, Jacqueline Balluon faisait remarquer : « Virtuelle Brabançon, Teirlinck eût intensément, proche de la terre, été à elle, pareil, content de l'être, heureux de l'être... ».

« *banquets de tradition breughélienne* » auxquels assista souvent le poète Georges Marlow que nous retrouverons lors de notre visite à Ruisbroek (62). On sait que, autrefois et naguère encore, comme le rappelle Frans Fischer (17), la dévotion à Gambrinus s'épanouissait avec allégresse dans le vieux village.

Si Beersel doit à la Senne une part de son charme, la localité est redevable, à son château, de la renommée dont elle est fière. En fait, l'histoire du village coïncide avec celle de la solide froteresse. Il suffit, pour en posséder la preuve, d'interroger les spécialistes. Ils sont nombreux, depuis Molinet, Rutkens et Puteanus, à avoir évoqué le passé seigneurial de Beersel, ce passé auquel ont rêvé tant et tant d'écrivains.

On pourrait, ici, citer Emile Leclercq qui, dans l'ouvrage collectif *La Belgique illustrée* publié sous la direction d'Eugène Van Bemmel (63), évoquait le « *manoir ouvert aux vents et aux oiseaux de nuit* » dont des personnages légendaires « *hanent les coins humides et les décombres* ». On pourrait rappeler ce que Camille Lemonnier écrivait (15) au sujet de « *la féodalité partout dormante dans l'ancien nid de vautours* » et de « *ce passé plein d'ombres* ». Mais, moins connue est la page écrite par le romancier J.-H. Rosny, qui fut président de l'Académie Goncourt et qui était Bruxellois de naissance, au lendemain d'une visite à Beersel :

« *C'est alors que nous aperçûmes le château de Beersel, enveloppé d'eaux livides, demeure des hommes cuirassés de fer battu, ardents au massacre, au viol et au pillage. Celui qui les commandait était le maître souverain de vingt villages et des habitants misérables qu'il pouvait, à sa guise, rançonner, battre, torturer, pendre ou ensevelir dans les oubliettes...*

« *Dans ce jour finissant, les hautes tours, les murailles trapues, le pont-levis, les eaux sinistres et le noir paysage dont on ne voyait pas la fin, ce fut une belle apparition des temps abolis que nous vécûmes, hal-lucinés, dans la nuit médiévale.*

« *Nous chevauchâmes avec Henri de Witthem sous la bannière où brillaient le Lion de Brabant et la Croix d'Azur. La cavalerie hérissée de lances, la rude piétaille, mousquet à l'épaule, glaive au hallebarde au poing, alourdie par l'armure, entraient dans les villages, pillaient les demeures, violaient les femmes, égorgeaient les hommes ou leur mettaient la hant au cou, dans le tumulte, les rires, la ripaille.*

(62) Voir l'*Hommage à G. Marlow*, rendu par la revue *Le Thyse*, numéro du 1^{er} septembre 1955, discours de Henri Quittelier.

(63) Ed. Bruylant-Christophe et Cie, Bruxelles, 1880.

- et laissaient à l'arrière la fête sinistre de l'incendie. Répandant autour
- d'eux l'épouvante, ils festoyaient dans les bourgs, villages et hameaux,
- jusqu'aux remparts de Bruxelles.
- Vainqueur jovial et féroce. Henri de Witthem savourait les fruits sang-
- glants de la victoire. Mais la guerre a ses tournants : qui est vainqueur
- n'a point d'assurance contre la défaite.
- Il advint que les gens de Bruxelles, sous Monseigneur Philippe, mar-
- chèrent à leur tour sur Beersel pour « assiéger, battre et démolir, as-
- saillir, ardre et détruire le château de Beersel ».
- La saison suivante, ils revinrent et, cette fois, le château subit le sort
- des huttes, des chaumières et des fermes...
- L'horreur épique s'estompait dans le crépuscule magnifique, solennel
- et sinistre qui s'abattait sur Beersel, la vie se ranimait à nos yeux,
- dans ces salles funèbres, humides, où la lumière ne pénétrait que par
- des issues avares. L'hiver, des arbres entiers, engloutis dans les hautes
- cheminées, faisaient d'immenses feux de joie pour le seigneur et les
- hommes endurcis à une existence presque aussi rude que celle de
- l'homme des cavernes.
- S'il vous plaît de remonter à l'amont des âges, vers les temps médié-
- vaux, vous ne trouverez pas de meilleur « révoir » que ce terrible
- château de Beersel — demeure des ours —, tanière des pauvres hu-
- mains. Longtemps, les vainqueurs l'habitèrent, puis, abandonné aux
- vicissitudes, la pluie, le vent, l'orage, le chaud, le froid, les bêtes et les
- hommes y exercèrent leurs forces destructives.
- L'heure était proche où tout le monument deviendrait un amas infor-
- me, lorsqu'on se décida à venir à son secours... ».

On n'ignore pas que le château de Beersel a été sauvé à l'initiative de Charles Merrens — auquel on doit une étude sur *Le Château féodal de Beersel et ses Seigneurs* (65) — et restauré par Raymond Pelgrims de Bigard dans le respect du passé.

Outre maints prosateurs, le château de Beersel a attiré des poètes. En 1877, lors d'une visite à la forteresse alors en lamentable état, Victor Hugo crayonna, sur l'un des murs de la salle de la herse, des vers — depuis longtemps effacés — qui ne comptent pas parmi ses meilleurs :

Il gît là dans le val, le manoir solitaire ;
Le moindre bruit s'est tu sous ses mornes arceaux
Et chaque heure du jour voit tomber une pierre
De ses sombres créneaux.

(65) Ed. Historia, Bruxelles, sans date.

Le corbeau s'est logé dans ses antiques salles,
La chouette y redit sa plainte tous les soirs
Et le brin d'herbe croit entre les froides dalles
De ses vastes couloirs.

D'autres poètes, par la suite, sont venus au château. Nous nous souvenons d'un poème de Lina Gabriel et d'un autre de Robert Montal commençant ainsi :

Oh ! mes départs ancrés dans ce chemin de ronde,
Quand je buvais mes soifs à la bouche du monde !

Beersel. Des épaules d'azur. Un saut de carpe
Dans le fossé. Et puis le vent, comme une écharpe.

Tu coiffais mon sommeil d'un chapeau de brouillard
Où le spectre d'Hamlet conjurait le hasard

D'un glaive aussi léger qu'un rameau de glycines ;
Le ciel autour de moi dénouait ses racines,

Et je rêvais

Et se terminant de la sorte :

J'ai collé mon front pâle à toutes les croisées
Que mes désirs ouvraient sur les villes brûlées,

Et je me suis baigné dans l'humide poussière
Que soulève en fuyant vers ses palais de verre

L'enfant désenchanté que la fable a trahi.
J'ai tout perdu cent fois, et puis tout reconquis ;

Et ce soir, ô Beersel, du haut de tes murs bleus,
J'épelle l'univers avec la voix de Dieu (66).

Mais Beersel, où des écrivains et des poètes ont rêvé, mérite de nous retenir pour une autre raison encore. Pendant dix ans, de 1949 à 1958, son château n'a-t-il pas été, en effet — selon l'expression de

(66) Dans le recueil *Patience de l'Été*, Ed. du Versant, Bruxelles, 1965.

Jacques Biebuyck (67) — « *transfiguré par l'art* » — Grâce à deux hommes de théâtre : Aimé Declercq — co-directeur d'une grande scène de la capitale et auteur dramatique de talent — et Jean-Pierre Rey — directeur de la *Compagnie des Galeries* —, fondateurs des *Spectacles de Beersel*, le château fut, pendant tout ce temps-là, le lieu d'un festival dramatique estival où furent données au total, devant quelque deux cent mille spectateurs, environ quatre cents représentations. La reconduction du festival dramatique de Beersel, malgré les incertitudes d'un climat capricieux, a été décidée naguère.

Déjà présent dans les Lettres grâce aux écrivains et aux poètes cités et à plusieurs autres sans doute, le château de Beersel est entré dans la littérature dramatique grâce au festival dont nous venons de parler. Beersel n'a pas seulement prêté son décor aux représentations. Il a inspiré les auteurs qui ont conçu et écrit, pour le château, des pièces « sur mesure », à caractère plus ou moins historique. En 1949 fut créée une pièce d'Herman Closson : *Yolande de Beersel*, et l'on put se rendre compte, alors, combien le décor naturel ajoute à l'action. Fille du comte de Beersel parti à la croisade depuis de longues années, Yolande vit au château en compagnie de sa tante Ysabeau et de son amie Berthilde. On annonce le retour du père. Celui-ci est accompagné d'une princesse d'Orient, sournoise et perfide. Yolande se cabre devant l'étrangère. Et le drame ne tarde pas à éclater...

Suivirent, écrites à l'usage de Beersel, d'autres pièces fertiles en péripéties : *Le Prisonnier de Beersel* — qui oppose le véritable sire de Beersel à un usurpateur — de Louis Boxus, *Thyl Ulenspiegel à Beersel* de Jean Francis — dont c'était là la première œuvre représentée — et *Les Mousquetaires à Beersel*, de Louis Boxus également, où l'on voyait le vaillant duc de Valleroy, exilé à Beersel sur ordre de Louis XIII, se battre avec le traître Charles d'Ypermay, assassin à gages au service du cardinal de Richelieu.

Ensuite, l'imagination des auteurs étant apparemment quelque peu épuisée, on joua, à Beersel, des pièces shakespeareiennes dont, outre *Hamlet* — dans la remarquable adaptation de Romain Suvvée, qui aimait beaucoup le vieux château et fut un précieux conseiller pour les organisateurs du festival —, *Richard II*, *Romeo et Juliette* et *Henri V*. On donna aussi, toujours dans la cour du château, *Pelleas et Mé-*

(67) Chapitre : *En sa ceinture de châteaux*, dans *Bruxelles en forme de Coeur*, Ed. Universitaire, Bruxelles, 1972.

Isande de Maurice Maeterlinck et *La Belle au Bois* de Jules Supervielle. Parfois, la pluie survenait. Parfois, le vent mêlait, à la voix des acteurs, la rumeur des feuillages agités ou le cri de quelque oiseau nocturne. Et, pour se garantir contre la fraîcheur du soir et l'humidité des lieux, les spectateurs s'enveloppaient dans une couverture ou un manteau.



Après nous être attardés à Beersel, remettons-nous en route et gagnons Ruisbroek. Un poème d'André Aebly (68) pourrait nous servir, ici, de transition. Il a été écrit à l'époque héroïque du vélocipède :

*Pédalons par la drève. Une douce lumière
Filtrant par le feuillage éclabousse le sol.
Une vieille regarde au seuil de sa chamière ;
Un poirier tortu lui sert de parasol.
Les insectes en joie exécutent leur danse,
Enivrés de plaisir au calice des fleurs,
S'accompagnent du bruit de leurs ailes en démençe,
Striant l'azur des cieux de leurs vives couleurs.
Nous tournerons à droite, à la chapelle blanche ;
Ce chemin ravissant est bordé de vieux troncs
Rongés jusqu'à l'écorce et pourtant chaque branchio
Trouve un feuillage épais pour couronner leurs fronts.
Par le Dacheleberg ralentissons l'allure
De notre pur acier. Les cerfers sont en fleurs ;
Les pétales défunts tombent sur la verdure
Et semblent des pommiers les angéliques pleurs.
Près du Vogelenzang un sentier monte à droite
Pour dominer la plaine et les beaux horizons ;
On voit dans la prairie un ruisseau qui miroite
Tandis que le soleil s'endort sur les gazons.
Demeurons un instant, contemplons la vallée
Où la Senne s'étend comme un lambeau d'azur ;
Dans le lointain la ville est à peine voilée,
Les toits rouges, les verts chantent sous le ciel pur.
Au sortir du sentier pédalons vers l'église ;
Sur le sable chauffé la vive cicindèle
Reprend cent fois son vol et de s'en lasse pas.*

(68) Publié dans le bulletin du Touring Club de Belgique de mai 1908 et reproduit dans la revue *Brabant*, 8e année, n° 4, avril 1956

L'arbuste sur le mur a fixé ses racines,
 Des crevasses partout déchirent chaque tour.
 Allons, j'arret d'acier, inlassable cycliste,
 Enfourche ta bécane, il est bon le bain d'air.
 Le canal par Ruysbroeck nous servira de piste.
 Retournons en chantant le soleil, le ciel clair...

C'est donc via le Duchelenberg — situé sur le territoire de Beerseel — que nous atteignons finalement Ruishroek en suivant la berge du canal. Allongeant son ruban d'eau vers l'horizon, celui-ci a sa poésie. Une poésie qui nous parle de glissante évasion, de perpétuel dépaysement.

Gros village dont l'industrialisation a altéré le caractère, Ruishroek fut donné en 1179, par Godefroid III, à son fils Henri à l'occasion de son mariage avec Mathilde de Bourgogne. Henri céda le domaine à son frère et le fils de ce dernier le transmit aux chevaliers de Stalle.

C'est alors que ceux-ci possédaient le village que naquit, à Ruishroek, le fameux mystique que l'on considère, avec raison, comme la plus haute illustration de la littérature flamande médiévale. Mais comment écrire le nom de celui que l'on a surnommé l'Admirable ? L'orthographe varie selon les auteurs consultés : Ruusbroeck, van Ruysbroec, van Ruysbroeck, de Rubrouck... Ici, une fois de plus, une question se pose : on a modifié les toponymes flamands, on a changé le visage des vieux mots qui déclinaient aisément leur étymologie. Faut-il, de même, adapter les patronymes à la mode nouvelle ?

L'Admirable a donc vu le jour à Ruishroek et plusieurs poètes s'en sont souvenu. Le Français Louis de Gonzague-Frick a écrit :

*Johannès Ruysbroeck, doctor admirabilis,
 Chapelain de l'église de Sainte-Gudule,
 Aux mains irradiant le doux feu du Seigneur,
 Tu naquis en le petit village flamand
 Dont tu portes le nom... (69).*

Et Lucien Christophe a évoqué (18) ce pays

*où Ruishroeck l'admirable
 Par les chemins longeant les enclos maraîchers*

(69) Extrait d'un poème intitulé *Prose* et publié dans la revue *Les Cahiers* Jean Troussel, 9^e année, n° 4, octobre-novembre-décembre 1954.

*Revient parfois errer sous le hêtre et l'érable
 Et répond à l'appel vespéral d'un clocher.*

Né en 1293 ou 1294 à Ruishroek, l'Admirable — auquel se sont intéressés quantité de chercheurs — « appartenait, si nous en croyons Jules Stecher (22), à une famille patricienne ». On croit que le domaine des siens se trouvait à l'endroit qu'occupe à présent la rue des Fabriques, là où s'élève actuellement un couvent. Il était constitué par un château-fort, assez grand, ceinturé d'un fossé rempli d'eau. Mais la famille de l'écrivain, de vieux actes de donation l'attestent, avait d'autres propriétés. On croit que cette famille descendait d'un des fils de Walter de Crainhem, Renaud de Ruysbroec.

On ignore si l'enfant a connu son père. Il semble que, veuve de bonne heure, la mère de l'Admirable aurait quitté Ruishroek à l'époque où son fils entreprit ses études à Bruxelles. Elle se serait alors retirée dans un béguinage proche de la grande ville, sans doute à Molenbeek Saint-Jean.

Enfant, l'Admirable aurait vécu dans son village natal qui ne comptait alors qu'une quarantaine de chaumières. « Cette vie, au milieu de la belle nature, a-t-on écrit (71), a laissé dans l'enfant une vive impression : vergers, champs pleins de fleurs auxquelles pendent des grappes d'abeilles, et, plus loin, le rucher ; les roses s'épanouissent ainsi que les lis, dont la blancheur est inséparable de cette opulence rouge ; les bois sur les pentes des collines, le ciel pur et haut, d'où le soleil inonde tout de ses rayons chauds et éblouissants ; tout cela a rempli l'imagination de l'adolescent et est devenu symbolique chez lui. Il s'en servira plus tard abondamment pour nous parler des mystères de la grâce divine dans les âmes... ». Nous n'évoquerons pas, ici, nous réservant d'en parler dans un chapitre ultérieur, l'existence de l'Admirable qui devant, on s'en souvient, se retirer à Gruenendael. Témoin d'un XIV^e siècle atrocement harcelé que traversait un grand courant mystique de source rhénane, alimenté par Eckhart, Tauler et Suso, l'Admirable devait faire école et voir ses sages enseignements, éclos en la forêt de Soignes, s'épanouir dans l'œuvre d'écrivains, dits « spirituels », appartenant à son siècle et aux suivants. A Ruishroek, le peintre A. Van Gamberen a évoqué, sur les murs de l'église, les principaux épisodes de la vie de l'écrivain mystique dont le nom, sous la forme « Jan van Ruishroec », sert d'enseigne au cercle d'art local.

(71) Article de Kertou, *Ruysbroeck*, publié dans la revue *L'Union bruxelloise*, organe de l'Union belge des anciens Elèves des Frères, sans doute en 1930.

Ruisbroek, ainsi que d'aucuns l'affirment — un peu à la légère semble-t-il! — aurait-il vu naître d'autres célébrités? On cite généralement les noms de Willem ou Guillaume de Ruysbroeck, plus connu sous le nom latinisé de Rubriquis, et de Jean de Ruysbroeck, dont le nom véritable aurait été Vandenberghe ou Vanderberghe.

Les recherches les plus ardues laissent subsister une profonde obscurité sur la vie de Rubriquis. On ignore, en fait, le lieu exact de sa naissance : Ruisbroek selon les uns, Rubrouk — en Flandre française — d'après les autres. Ayant sans doute vu le jour entre 1220 et 1230, Rubriquis — que l'on considère à bon droit comme l'un des plus grands explorateurs avant Marco Polo — nous a laissé, rédigé en latin, le meilleur récit de voyage que le moyen-âge ait produit. Séduit par le personnage, au demeurant assez breughelien, Albert E. Serstevens en a fait un malicieux portrait : « ...Un gros homme sanguin, éloquent, sinon même bavard, manifestement content de lui-même, n'ayant comme vertu de son ordre ni l'humilité ni la discipline, mais capable, comme tant d'autres frères de Saint François, de réussir dans les plus difficiles entreprises » (72).

Jean Vandenberghe ou Vandenberghe, dit Jean de Ruysbroeck, que d'aucuns ont fait naître à Ruisbroek, avait vu le jour à Bruxelles à la fin du XIV^e siècle (73). Peut-être vécut-il un certain temps dans le village qui devait passer, en 1393, à Nicolas De Swaef. Tailleur de pierre, il fut choisi comme chef d'entreprise pour la construction de la tour de l'Hôtel de Ville sur le marché de Bruxelles. Mêlé à la vie politique de notre actuelle capitale, il fut — par ailleurs — échevin de Vilvorde et travailla, en qualité de maître d'œuvre, à Louvain, Audenaerde, Vilvorde, Anderlecht... Une légende affirme qu'il se serait jeté du haut de la tour de l'Hôtel de Ville de Bruxelles après s'être aperçu qu'elle ne s'élevait pas du milieu de la façade. Or, Jean Vandenberghe mourut dans son lit, alors qu'il était âgé de quatre-vingt dix ans au moins, le 28 mai 1485.

Selon toute apparence, ceux qui ont fait naître Rubriquis et l'architecte de la tour de l'Hôtel de Ville de Bruxelles dans le village où nous sommes se sont trompés. Une autre erreur semblable a été commise,

(72) *Les Précurseurs de Marco Polo*, Ed. Arthaud, Collection « Clefs de l'Aventure, Clefs du Savoir », Paris.

(73) Voir Marcel Vanhamme : *Jean Van Ruysbroeck et son temps*, dans *Le Folklore brabançon*, n° 155, septembre 1962.

beaucoup plus récemment, par un essayiste flamand (74) qui a signalé Ruisbroek comme lieu de naissance d'Erik Van Ruysbeek, pseudonyme de Raymond Van Eyck, poète de *Van de Aarde die ook Hemel is* et d'autres recueils. Or Erik Van Ruysbeek a vu le jour dans une maison de la rue Washington, artère située sur les territoires de Bruxelles et d'Ixelles.

Patrie de l'Admirable, Ruisbroek ne paraît pas avoir donné le jour à d'autres écrivains mais le poète Georges Marlow y a été domicilié et Camille Lemonnier y a trouvé le sujet d'un de ses romans. Signalons, en outre, que l'un des pionniers de la Wallonie française et du mouvement fédéraliste européen, Charles Becquet, y a fait éditer un de ses ouvrages : *Sécurité française*, en 1949. La chose est sans doute assez inattendue. Il ne faut pas oublier que, actuellement encore, il existe, dans plusieurs des villages dont il est question dans la présente étude, de fortes minorités francophones plus sensibilisées que les Bruxellois de langue française aux problèmes linguistiques. Rappelons, à ce propos, que, à l'initiative de Charles Becquet, un recensement concernant l'appartenance linguistique des habitants d'un hameau de Rode Saint-Genèse a été organisé voici quelques années. Bien entendu, les résultats de cette consultation ont été sciemment ignorés par les autorités.

Georges Marlow, avons-nous dit, a été domicilié à Ruisbroek pendant un certain temps. Né à Malines en 1872, Georges Marlow, docteur en médecine, devait dédier ses loisirs à la poésie. C'est à Ruisbroek qu'il devait composer nombre de pièces de son recueil *L'Âme en Exil*, publié en 1895. « *Le jeune praticien*, » dit Léopold Rosy (75), *s'était laissé séduire par l'agrément de la région rurale brabançonne. Il y avait créé son foyer, ensuite fixé définitivement son destin au chef-lieu du canton : Uccle, aux multiples séductions agrestes...* ». De son côté, évoquant l'implantation du poète à Ruisbroek, le regretté Gaston-Denys Périer écrivait : « ...Les bourgeois parlent plutôt le français-belge, les maraîchers du Bempt humide et les autres terriens patoisent le flamand... Le docteur Tapinois, un Wallon, initie son jeune confrère de Ruysbroeck, un poète, dont la barbe blonde a déjà été aperçue précédemment et dont le patronyme britannique fait songer à Marlowe, le maître de Shakespeare... » (76).

(74) Karel Jonckheere : *De Vlaamse letteren vandaag*, uitgeverij Ontwikkeling, Antwerpen, 1958.

(75) *Hommage à Marlow*, discours de Léopold Rosy dans *Le Thyrsos* du 1^{er} septembre 1955.

(76) Voir *Les Flèches du Congo-phile*, Ed. L'Afrique et le Monde, Bruxelles, 1957.

Camille Lemonnier, quant à lui, a trouvé le sujet d'un de ses romans à Ruisbroek. Né en 1844, cet écrivain de culture française et de tradition flamande a souvent pratiqué ce que les peintres appellent le « pleinairisme ». Il a fait ce précieux aveu : « *Le paysage joue un rôle important dans mes livres. Je ne puis concevoir, en effet, mes personnages sans un entour, tantôt urbain, tantôt rural. Et par surcroît, je m'occupe de les situer dans une atmosphère déterminée, variable, selon le mouvement des saisons. On remarquera que celles-ci exercent toujours une influence sur les états d'âme décrits. Les subissant puissamment moi-même, je les fais subir à mes personnages, en sorte qu'il m'arrive souvent de leur attribuer une espèce d'évolution morale en raison de la mobilité des atmosphères et des paysages desquels ils font partie. C'est le signe en moi, je crois, de l'homme de nature apparenté par ma race aux paysans d'Uccle et de Saint-Job.* » (77).

Celui que l'on a surnommé le « Maréchal des Lettres belges » aimait la promenade. Il parcourait volontiers la région qui s'étend de la tour de Hal à la limite de l'agglomération bruxelloise, appréciait les bières locales et commandait souvent, pour se restaurer, des tartines au fromage blanc. Un jour, il devait excursionner de Zuen à Ruisbroek et suivre, pendant tout un temps, la berge du canal. C'est alors qu'il abordait Ruisbroek qu'il vit apparaître, à la fenêtre d'une pauvre petite maison, le type d'humanité élémentaire, le Quasimodo dont il devait faire, peu après, le héros de son roman *Le Mort*, publié en 1881. Il a raconté, dans *Une vie d'Écrivain* (77), comment son personnage lui a été donné, comment lui est venue l'idée de l'intrigue de ce « *résumé d'observation et d'analyse à la manière noire* » fait avec « *les terreaux pourris d'un coin de village brabançon* ». L'œuvre, qui obtint un succès extrêmement flatteur, évoque le Bempt d'autrefois tel qu'il revit dans *Les Gens de la Banlieue d'Ége Tilmus*. « *Le Mort* », a-t-on fait remarquer (78), « *c'est la terreur lugubre des soirs sur la campagne déserte, c'est le crime embusqué dans les trous d'ombres des maisons louches, c'est le frisson de peur qui fait penser au loup garou...* ». Il est bien évident que l'époque qui vit le roman paraître est, aujourd'hui, révolue depuis longtemps déjà. La région s'est dépouillée de son mystère. Elle a perdu ses légendes mais, comme nous l'avons déjà dit, elle a su préserver une part de sa poésie.

♦♦

(77) *Une Vie d'Écrivain* — Mes Souvenirs, Ed. Labor, Bruxelles, 1945.

(78) Henry Liebrecht et GASTON Rency : *Histoire illustrée de la littérature belge de langue française*, 2^e édition, Librairie Vanderlinden, Bruxelles, 1931.

Il nous reste, ultime étape de notre prospection, à nous rendre à Drogenbos.

À Drogenbos, nous sommes quasiment aux portes de la grande agglomération bruxelloise. Uccle et Forest ne sont pas loin. En dépit de la proximité des faubourgs et de la ville, le village a gardé quelque chose de typiquement rural. « *Le petit village de Droogenbosch, écrivait Arthur Cosyn (79), s'étage sur un coteau, au pied duquel la Senne serpente au milieu de prés qui s'étendent de Forest à Beersel et Loth, et que le printemps transforme chaque année en un vaste tapis d'Aubusson* ». De son côté, évoquant le temps où les Bruxellois y allaient manger des fritures et danser au son de quelque orchestre villageois, Frans Fischer (17) revoyait : « *Droogenbosch et sa jolie placette, semblable à un décor d'opéra-comique, encadrée par son manoir, l'élégant clocheton de son église et ses maisons à pignons en gradins...* ». En dépit du progrès, les choses n'ont pas tellement changé. La place, avec son église en gothique primaire dont les parties les plus anciennes datent du XIII^e siècle, forme un cadre pictural à souhait. Disons tout de suite que cette église a fait l'objet d'une étude fouillée du chanoine Thibaut de Maisières et que Constant Theys, grand connaisseur de l'histoire de toute la région, a fait paraître, en 1942, une *Geschiedenis van Drogenbosch*.

Des écrivains — parmi lesquels Léonard-Joseph Valentin, auteur dramatique — ont demeuré ou habitent Drogenbos où Louis Verniers a vu le jour. Auteur, en collaboration avec Paul Bonenfant, de quelques manuels d'histoire et de lectures historiques, Louis Verniers — qui a occupé d'importantes fonctions au Ministère de l'Instruction publique — s'est particulièrement consacré à l'histoire de Bruxelles, de ses faubourgs et de ses environs où il a trouvé par ailleurs, car il est également peintre, les sujets de ses tableaux. On lui doit un ouvrage sur *Bruxelles, Esquisse historique et une Histoire de Forest-lez-Bruxelles*. Il est également l'auteur d'un livre sur Koekelberg basé sur l'abondante documentation réunie par le regretté sculpteur Charles Stepman. Cet ouvrage a obtenu le Prix Edgard Spaelant. Louis Verniers, en outre, a fait paraître : *Les Dominantes du Passé de la Belgique, Le Bréviaire des Belges, Initiation civique ou Le Livre des Droits et des Devoirs des Citoyens belges*, etc.

(79) Article sur *Drogenbosch et Ruyshroeck*, dans le bulletin officiel du Touring Club de Belgique, XXXI^e année, n^o 9, 1^{er} mai 1925.

Drogenbos a également vu naître le peintre Félix De Boeck, par ailleurs fermier demeuré fidèle à l'exploitation familiale et dont la maison et l'atelier ont toujours été largement ouverts à ses amis artistes, écrivains, médecins, ingénieurs, avocats... Né le 12 janvier 1898, ayant reçu les conseils de l'aquafortiste Paul Craps, Félix De Boeck peint des toiles qui sont autant d'interrogations. « Son œuvre picturale, a fait remarquer le regretté Jan Walravens (80), ne se limite pas au jeu des couleurs et des lignes ; le fond d'idées et de sentiments qui lui fut fourni par sa vie la plus intime, est d'égale importance ».

Félix De Boeck, nous l'avons signalé, a réuni et rassemble fréquemment, autour de lui, ses amis. Dans les rangs de ceux-ci, nous découvrons de nombreux écrivains et poètes. Charles Plisnier, Jan Walravens et Pierre-Louis Flouquet sont morts. Il reste Edmond Vandercammen, Pierre Bourgeois, Paul Caso, Georges-Marie Matthijs et d'autres. Plusieurs d'entre eux ont parlé plus d'une fois de l'homme et de l'artiste. Georges-Marie Matthijs a évoqué (81) la première rencontre de Félix De Boeck et de Pierre-Louis Flouquet, il y a très longtemps déjà. Pierre-Louis Flouquet était alors « un jeune soldat français, convalescent au Val-de-Grâce, un soldat tout de bleu horizon vêtu qui, chéchia rouge sur la tête, fera le voyage de Drogenbos à l'occasion de sa première permission... ». Georges-Marie Matthijs, de plus, a mis l'accent sur l'influence exercée par le créateur de *La Maison du Poète*, qui est peintre, poète et esprit très ouvert à toutes les formules nouvelles, sur celui que l'on a appelé « le sage de Drogenbos » : « Par Flouquet, Félix De Boeck va — dès 1920 — participer à la vie artistique européenne. Ses œuvres figurent aux cimaises d'expositions à Paris, à Genève. Félix De Boeck suit les cours d'histoire de l'art d'Auguste Vermeylen, à l'Université Libre de Bruxelles. Il travaille. Il vit. Il souffre aussi... ».

Parmi tous ceux qui ont parlé de Félix De Boeck, il faut citer d'abord, outre Jan Walravens qui a consacré à l'artiste maints articles et deux ouvrages dont l'un est un véritable monument, Albert Guislain. Celui-ci a fait visite, plus d'une fois, au peintre « dans la ferme qu'il dirige et qui se trouve à l'entrée de Drogenbos, à peu de distance de la petite église dont les origines remontent au XIII^e siècle... » (82). Il a

(80) Dans son ouvrage sur Félix De Boeck, Ed. Talon et Musée communal d'Ixelles, 1981.

(81) Dans son article « Peintre et Payan... Félix De Boeck », publié par *Martini Nouvelles*, n° 41, juillet 1965.

(82) De Vincent Van Gogh à Louis Thévenet, dans *Le Soir* des 29 et 30 août 1965.

tiré, de ses conversations avec l'artiste, une série d'articles éclairants (83) qui évoquent aussi le passage, à Drogenbos, de Vincent Van Gogh et, par ailleurs, l'ombre de Louis Thévenet. Le pauvre Vincent aurait fait allusion à Drogenbos dans une lettre adressée à son frère Théo : « ... J'y ai aperçu de nombreux tilleuls encore plus enchevêtrés que ceux que nous avons vus dans le parc et le long du chemin menant au cimetière, des souches et des racines comme celles burinées par Albert Durer dans « Ritter, Tod und Teufel » ... ».

Albert Guislain a aussi parlé de Louis Thévenet qui aurait jeté l'ancre à Drogenbos en 1915 et aurait occupé, avec sa femme et sa fille adoptive, une petite maison qui appartenait aux parents de Félix De Boeck. Il devait s'en aller peindre quelquefois, en compagnie de ce dernier, du côté de Beersel et de Tourneppe. « Dans son patois mi-flamand, mi-français, émaillé de mots qu'il forgeait naïvement, notait Albert Guislain se référant aux propos de Félix De Boeck (82), il traduisait son admiration pour la nature. Au point que ses voisins lui avaient donné le surnom de « Louitje-Natuur ». Un rien l'exaltait. Un rayon de soleil sur un coin de table. L'objet le plus usuel baigné de lumière. Il y allait de tout son cœur et cet homme qu'on aurait imaginé assez fruste, avait, la palette à la main, une sensibilité extraordinairement raffinée... ».

Les écrivains et les poètes, qui sont souvent en matière d'art d'une clairvoyance étonnante, ont toujours été attirés par les peintres, peut-être parce que ceux-ci matérialisent sur la toile certains de leurs rêves. A Drogenbos comme par la suite, à Hal, Louis Thévenet accueillit, ainsi, des écrivains et des poètes : Georges Ramaeckers, F.H. Elslander, René Lyr... On se souvient que celui-ci a signé une monographie sur Louis Thévenet. Par ailleurs, dans un de ses recueils intitulé *Rétrospective* (84), qui est une suite poétique sur dix tableaux de maîtres belges — parmi lesquels *Le Chapeau à Fleurs* de Louis Thévenet — il a, jonglant avec les mots, les couleurs et les rimes, évoqué le souvenir de son ami et fait allusion à Drogenbos comme à d'autres lieux :

Oleffe Auderghem le jardin
les conciles de la clairière
Oleffe le Maître le Père
comme le nommaient les dahins

(83) Dans le journal *Le Soir*. Outre l'article cité en (82), mentionnons ceux intitulés : *Chez Félix Deboeck, à Drogenbos*, publié dans l'édition des 22 et 23 août 1965, et *De « l'impressionnisme » au « synthétisme »* dans celle des 12 et 13 septembre 1965.

(84) Ed. Les Ecrivains Réunis, Lyon, 1954.

Louis Thévenet Brusselmans
Philibert Cockx Rik Wouters
les en-allés des mil neuf cents

L'église Draogenbosch Calevoet « La Chapelle »
le taiseux Philibert parle de Kamerdelle
avec ses émaux bleus son rouge ardent des ors
ici parmi la nuit sonnante le glas des morts

La sensibilité des artistes a stimulé celle des poètes et des écrivains. C'est là un phénomène qui, en Brabant, s'est renouvelé maintes et maintes fois.

Le secteur du Brabant compris entre la Senne et la forêt de Soignes, nous l'avons vu, a donné le jour à un certain nombre d'écrivains, mais assurément plus nombreux sont ceux qui, issus d'autres régions brabançonnnes, voire d'autres provinces, lui ont voué un attachement qui s'est exprimé dans leurs œuvres. On ne choisit pas son lieu de naissance mais on choisit celui qui répond le mieux à un désir profond, à une secrète espérance, à un besoin informulé. Certains lieux dispensent une sorte de magie qui agit d'elle-même sur l'écrivain, sur le poète et, plus généralement, sur tout homme attentif et sensible. Le secteur du Brabant que nous venons de parcourir ensemble n'est-il pas de ceux-là ? N'offre-t-il pas des paysages capables d'impressionner la sensibilité ? Ne propose-t-il pas, au romancier, au conteur, des cadres littéraires dignes d'être exploités ?

Plusieurs des auteurs que nous avons cités ne sont pas nés dans la large vallée qui forme le Bempt ou dans les villages limitrophes mais ils y ont passé leur enfance ou leur jeunesse. Nous pensons, écrivant ceci, à Prosper Roidot, à Constant Burniaux, à d'autres encore. Le climat où ils ont grandi, les aîtres qu'ils ont hantés les ont marqués. Si — comme l'écrivait Gustave Vanzype (85) — « La nature accorde à l'homme cette grâce de le faire naître harmonisé à ce qui l'entoure et de faire

(85) Dans son conte : *Nuages*, figurant dans le recueil : *L'Instinct*, Ed. Georges Balat, Bruxelles, 1901. Rappelons ici, en passant, que Gustave Vanzype a souvent — et fort bien — parlé du Brabant. Précisément, dans *Nuages*, il évoque le caractère varié, sans cesse changeant, de nos ciel's qui sont sans doute parmi les plus « picturaux » du monde. Peut-être est-ce pour cela qu'il y a tant et tant de peintres dans notre pays. Peut-être est-ce aussi pour cela que nos écrivains sont, parfois, plus « visuels » et partant, plus « descriptifs » que vraiment « narratifs » ?

de ce qui est à sa portée sa personnelle conception du beau », il est bien évident qu'elle l'adapte, d'autant plus facilement qu'il est plus jeune, au milieu où elle le place, aux gens et aux paysages dont elle l'entoure. Ce serait une erreur de défendre la primauté du lieu de naissance. Celui-ci compte beaucoup moins, parfois, que le milieu familial, certes, et, surtout, que les décors et l'atmosphère au sein de quoi l'âme s'est formée. L'homme a appris à voir et à sentir.

Plus ou moins que d'autres régions, celle d'entre Senne et Soignes a eu la chance d'attirer des écrivains et des poètes, de leur fournir des thèmes d'inspiration, de leur donner des paysages, de conférer à leurs œuvres une certaine tonalité. N'est-ce pas là l'essentiel ? Désormais, lisant ou relisant tel ou tel des auteurs dont nous avons parlé, n'entendrons-nous pas s'éveiller ou se prolonger, dans notre cœur, les échos retrouvés d'une portion du Brabant qui n'est pas, assurément, parmi les moins attachantes ?

Joseph DELMELLE

B E E R S E L

Vous évoquez, Beersel, mais pour d'autres que moi,
Le temps des chevaliers aux genoux des princesses,
Des soirs illuminés par de grands feux de bois,
Des festins paysans et des grasses kermesses.

J'évoque, quant à moi, celui des tyranneaux,
Du mauvais sort, du ventre creux, de la misère,
Des chaumes consumés, du tocsin, des corbeaux
Et des rats qui suivaient les soldats à la guerre.

Je pense aux jours brumeux des durs affrontements,
Du plomb fondu, du fer, des échelles dressées,
Des bûchers, des gibets et des corps pourrissant
Dans la glaise automnale ou les mares glacées.

Je songe au vent d'hiver dévidant son rouet,
Aux déluges gonflant soudainement la Senne,
Aux charognes que l'eau du reflux déposait
Au milieu des épis morlus par la gangrène.

Témoin de ce temps-là, voici le château-fort,
Ses trois tours sans guetteurs, le silence des pierres
Et les pas des vivants sur la cendre des morts,
Et le cri d'un ramier, au loin, dans les fougères

Joseph DELMELLE

A L S E M B E R G

Dans l'axe de la route, au loin, ta tour impose
Un clocher plus ardent qu'une aiguille de feu.
Je revois Chartres qui, par-dessus la Beauce,
Monte d'un même élan sur un fond de ciel bleu.

Qui donc a fixé là, forteresse de grâce,
Ton arche ayant l'éclat des formes sans défaut ?
Notre-Dame t'a-t-elle assigné cette place
Au milieu d'un Brabant de bois et de coteaux ?

Voici se déployer, en suspens sous ta flèche,
Un pays tout ensemble agreste et forestier
Où, captive à jamais d'une profondeur fraîche,
Brille discrètement l'eau morte des viviers.

Les villas, en désordre au large des villages,
Emergent à demi du vert des frondaisons
Et semblent s'en venir, comme en pèlerinage,
Vers toi, qui leur fais signe au cœur des horizons.

Ainsi que des bateaux qui larguent leurs amarres,
Les maisons, les chemins et les arbres ont l'air
D'être tendus vers toi qui paillais comme un phare,
O Vierge d'Alsemberg, « Etoile de la Mer » !

Joseph DELMELLE

Les sièges du principe vital dans les croyances des peuples

par

M. GOUWELOOS

Les peuples les plus primitifs ne se sont guère torturé l'esprit afin d'assigner à l'âme, au principe vital, un siège dans l'organisme.

Cependant, déjà dans certaines cultures très archaïques, telle celle de certains Australiens, le principe vital a été logé de manière curieuse et originale dans la graisse des régions lombaires sans qu'en réalité, l'on connaisse la raison qui a permis aux indigènes d'émettre pareille assertion.

Parmi les tribus australiennes du Victoria, « la plus terrible de leurs superstitions est qu'ils croient que, s'il n'était tué, l'homme ne mourrait jamais; que s'il est malade, c'est que son corps a été ouvert, et qu'on lui a enlevé les reins et leur graisse, ce qui a causé la mort; et que rien n'apaisera celui-ci, (le défunt) sinon les reins et la graisse d'un autre. Ils croient aussi, puisque les reins et leur graisse sont la vie de l'homme, que le fait de les manger, double la force et la vigueur de celui qui s'en repaît. Aussi ne tueront-ils jamais un « noir sauvage » comme ils l'appellent, sans enlever cette partie de son corps. » (1)

Brough Smith raconte une histoire à peu près semblable.

« Un indigène rentre à son camp en disant que la graisse de ses reins lui a été enlevée. Consternation générale. L'homme se

(1) L. Lévy-Bruhl : *L'Âme primitive*, Alcan, Paris, citant *Letters of Victoria pioneers*, p. 68.

croit déjà mort. Malcolm, magicien et très savant docteur, qui croyait posséder le pouvoir de voler et de fendre l'air comme un aigle, se mit alors au travail. Il disparut dans l'obscurité; des branches craquèrent et bruyèrent au moment où il prit son vol vers le ciel à travers les arbres ... Enfin il reparut. Sans mot dire, il empoigna le moribond de la façon la plus brutale, et se mit à le frictionner violemment, en s'attachant surtout aux flancs du pauvre malheureux qu'il frappait et enfonçait sans pitié. Il annonça alors que la cure était achevée. Tous les hommes sautèrent sur leurs pieds ... Le malade se leva, alluma sa pipe, et se mit tranquillement à fumer au milieu des siens. - (2)

R. Firth nous apprend que chez les populations de la rivière Daly, le vol de cette graisse de reins se dénomme : « mamak-pik ». (3)

Par un curieux parallèle, les Andamanais identifient, selon Brown, la force vitale tantôt avec le pouls et la respiration, tantôt avec le sang et la graisse, particulièrement la graisse des reins. Ils brûlent le corps de l'ennemi abattu afin que le sang et la graisse s'évanouissent en fumée. Ainsi transformée la force vitale du guerrier défunt ne présente plus de danger. (4)

De nombreux peuples appartenant aux civilisations primaires, secondaires et tertiaires, ont imaginé comme siège de l'âme ou de certaines qualités psychiques, soit :

- 1) la tête et l'œil soit aussi
- 2) certains organes internes tels le cœur et le foie ainsi que
- 3) le sang et
- 4) le souffle.

La tête. — Dans les civilisations primaires, la tête a été souvent considérée comme un des sièges de l'âme ou tout au moins de

(2) Brough Smith : The Aborigines of Victoria, 1, pp. 469/471, cité par L. Lévy-Bruhl dans l'Âme Primitive.

(3) R. Firth : Social Anthropology, Aula-Boeken, Utrecht, Anwerpen, 1962, pp. 139/140.

(4) H.L. Sell : Der schlimme Tod bei den Völkern Indonesiens, Mouton et C^o, Gouvahang, 1955, p. 87.

la force et du courage d'où, dans la sculpture des peuples sans écriture, sa grosseur par rapport au reste du corps et son importance prouvée par les soins apportés à sa finition. Tous ceux qui se sont penchés sur les arts plastiques des populations primitives ont été unanimes à admettre cette hypothèse émise par le grand ethnologue allemand Frobenius.

L'examen des coutumes funéraires en usage au paléolithique a permis à certains savants de penser que les hommes de ces âges lointains possédaient déjà ces croyances. Certains préhistoriens vont même jusqu'à estimer que c'était déjà là le fait du pithécantrophe de Chou-Kou-Tien. Si les crânes avaient été brisés, c'était afin d'en extraire la substance de l'âme. (5) Selon nous, cependant, il faudra attendre le mésolithique, pour que soit attesté l'existence d'un culte des crânes.

Chez nombre de peuples contemporains (Indonésie, Océanie), les têtes momifiées des parents ou leurs crânes décharnés reçoivent un culte car ils sont persuadés que l'âme du mort habite cette relique.

Schurtz pour sa part, affirme que selon les croyances de certaines populations, « l'âme du mort demeure attachée entièrement ou partiellement à ses reliques corporelles et leur confère un pouvoir magique. On comprend que la boîte crânienne particulièrement passe pour le siège de l'âme de sorte que, au cours de retraites rapides, on cherche à sauver tout au moins les têtes des compagnons tombés, ou à emporter celles de ses amis lorsqu'on entreprend de longs voyages. On invente ensuite toutes sortes de moyens pour les fumer, les embaumer ou, plus couramment, pour en conserver l'ossature décharnée. Ces crânes sont alors suspendus dans la maison des hommes. » (6)

A propos des îles océaniques, Martin Gusinde écrit : « Le crâne est considéré comme le siège de l'âme du disparu et il est honoré, soit qu'il provienne d'un ancêtre, ressortissant de la même tribu, soit qu'il ait été conquis sur un ennemi dont on espère ainsi s'assujettir la « force vitale ». Par après encore, au sujet des têtes-trophées d'Amérique, il note : « En effet, la tête-trophée garde en

(5) E.O. James : La Religion préhistorique, Payot, Paris, 1959, p. 14/15.

(6) Revue Ciba, 63, Culte des crânes, Têtes-trophées et Scalps, p. 2260.

elle, selon la croyance des Indiens, l'âme du défunt avec sa force invisible ». (7)

Les Indiens *Mandan* parlaient avec les crânes de leurs parents. (8)

Les *Pangwe* de l'Afrique équatoriale affirment que l'âme qui réside dans la tête ressemble à l'ombre ou au reflet. (9)

Une tribu algonkine, les *Menomini* considérait l'homme comme possédant deux âmes dont l'une était placée dans la tête et l'autre dans le cœur. (10)

Les *Koryak* de l'Est de la Sibérie en faisaient résider une dans la tête, une deuxième dans le souffle et une troisième dans l'ombre. (11)

L'œil a retenu chez certains primitifs les mêmes attentions.

Les Indiens *Macousi* de la Guyane affirment que le corps périt mais que « l'homme qui est dans nos yeux » ne meure pas et qu'il erre çà et là. » (12)

Cœur et foie. — La grosseur ou l'étrangement d'un organe ont pu entraîner la conviction que l'âme ou le principe vital résidait dans ce viscère.

Chez la plupart des peuples, le cœur paraît avoir été le lieu où était logée la vie et le courage de l'homme. Cette conception était déjà celle de nombreux groupements humains relevant des études ethnographiques. C'est elle qu'il faut invoquer lorsque l'on veut connaître la raison pour laquelle les chefs dévoraient plus particulièrement cet organe au cours de rites anthropophagiques.

(7) Ibid., p. 2251 et 2271.

(8) R.R. Hays : *Zelen en Gewoonten van primitieve Volken*, Deel I, Prisma-Boeken, Utrecht-Amsterdam, 1900, p. 91.

(9) B.A.G. *Volksgeschiedenis* - Algemene Inleiding en de Godsdienst der Primitieven, Rome, Boermond en Massak, 1949, p. 231.

(10) B.A.G. *Volksgeschiedenis* - op. cit. p. 232.

(11) B.A.G. *Volksgeschiedenis* - op. cit. p. 233.

(12) E. Tylor : *La Civilisation primitive*, Paris, Reinwald et Cie, 1976, T. I, p. 500 citant Cassin : *Les Bassoutos*.

« Les Bassoutos disent d'une personne qui vient d'expirer : son cœur est sorti : et d'un malade qui a été sur le point de mourir et qui se rétablit son cœur revient. » (12)

« Chez certains peuples d'Amérique, l'âme et le cœur étaient désignés par un seul et même mot. C'était le cas chez les Caraïbes de l'Amérique du Sud et chez les anciens Mexicains. » (13)

« Dans la théologie musulmane, le cœur (qalb) apparaît comme dernier refuge de l'âme; au moment de la mort c'est du cœur que l'ange la fait sortir. Ainsi Ghazâli, décrit dans son traité d'eschatologie, les derniers moments d'un mourant : « Lorsque l'âme se trouve reserrée dans le cœur... » (15)

Les vieux Egyptiens considéraient le cœur comme le siège des fonctions physiques, morales, intellectuelles et passionnelles. Ils s'adressaient à lui par delà la mort, comme à une entité distincte afin que ce dernier ne les accuse pas en la salle des deux Justices.

Les Accadiens feront aussi du cœur (libbu) auquel ils adjoindront le foie (kibittu), les deux organes où réside la vie passionnelle et d'où émanent tous les sentiments humains. (ina uggât libbia : dans la rage de mon cœur).

Dans l'Inde brahmanique, chez les penseurs des Upanishads, le cœur était le siège du *manas*, c'est-à-dire de l'intelligence et le centre de la vie consciente. (16) « Cette âme qui est au dedans de mon cœur est plus petite qu'un grain de riz, qu'un grain d'orge, qu'un grain de moutarde, qu'un grain de mil, cette même âme qui est au dedans de mon cœur est plus grande que la terre, plus grande que l'espace, plus grande que le ciel, plus grande que tous les mondes. » (17)

Les Hellènes avec une admirable intuition psychologique déterminèrent trois facultés de l'âme : 1°) le *Nous* : intellect, faculté de penser, 2°) le *Thumos* : ardeur vitale, déterminant la vie végétative, 3°) l'*Épithumia* (phrene) : faculté de désirer et de sentir.

(13) E. Tylor : op. cit., p. 500.

(14) A. Piankoff : « Le Cœur » dans les textes égyptiens depuis l'Ancien jusqu'à la fin du Nouvel Empire, Paris, Libr. Orientale Geuthner, 1930, p. 53.

(15) Piankoff : ibid. p. 53.

(16) P. Deussen : *Algemeine Geschichte der Philosophie*, Tome I, p. 258/259.

(17) Mundaka Upanishad, trad. J. Paury, II, 1, 3.

Le *Nous* a son siège dans la tête alors que le *Thumos* réside dans le cœur et l'*Epithumia* dans le foie ou vers le foie.

Platon et tous les penseurs grecs jusqu'à Plutarque se montrèrent encore hantés par l'idée de localiser le ou les sièges de l'âme. D'après Plutarque pour Pythagore, « la partie vitale de l'âme est dans le cœur et la partie raisonnable et l'intelligence dans la tête », pour Diogène, dans la cavité de l'artère du cœur où se fait le mouvement de la respiration, pour l'école entière des Stoïciens dans tout le cœur ou dans la respiration dont le cœur est le principe. (18)

Selon Aristote, le cœur était le centre qui recevait et percevait toutes les impressions. (19)

Nous encore, disons de quelqu'un qu'il a bon ou mauvais cœur.

Sang. — De nombreux primitifs ont eu la croyance que le sang était ou contenait le principe vital. Lorsque nous répétons que le sang est la vie, cela signifie quelque chose de totalement différent de ce que les primitifs entendent à ce sujet. Pour nous, cela implique l'idée que le sang est essentiel à l'activité de l'organisme et que la vie est impossible sans sa présence. Mais le primitif affirme que la vie est le sang et vice-versa, ce qui fait qu'en s'échappant du corps, il charrie la vie dans son flot. Il représente d'ailleurs à la fois, la source réelle de vie et le lien héréditaire sacré, le siège de la force physique et du courage moral.

La mort par perte de sang était si naturelle dans certaines régions où florissaient des cultures primaires et secondaires qu'il était tenu pour impossible de mourir d'autre manière sinon par sorcellerie et par des moyens magiques. C'était le cas dans l'Ouest de l'Afrique. (20) L'essayiste anglais Geoffrey Gorer qui voyagea, il y a quelques années dans ces régions (Dahomey, Côte d'Ivoire, Côte d'Or) et en rapporta un livre attachant « Africa Dances » écrit notamment : « La seule mort naturelle - et ceci pas encore toujours - est celle qui résulte d'une hémorragie. Pour les Dahoméens, le sang est la vie (pour les Achantis : le cœur) et si

(18) Plutarque : *Opinions des Philosophes*, ob. V, livre IV.

(19) A. Pankoff : *op. cit.*, p. 52.

(20) M. Kingsley : *Travels in West Africa*.

une personne meurt sans perdre de sang, c'est évidemment l'œuvre d'un sorcier hostile. » (21)

Plus au Sud, dans l'ex-Congo belge, même croyance.

Le missionnaire J. Van Wing, qui a fait de magnifiques études relatives aux *Bakongo*, s'exprime de la manière qui suit dans son ouvrage : « De geheime Sekte van Kimpasí » : « Le sang est répandu par tout l'organisme et dans le sang habite l'âme. Si le sang s'écoule, alors l'âme souffre, si tout le sang s'échappe du corps alors l'âme s'en va. L'âme est encore définie par le cœur, - ce centre de tout le sang - Le cœur *mbundu* se trouve près du foie, *kimoya* et tous deux sont les organes principaux de la vie. » (22) Beaucoup plus primitives que les peuples noirs d'Afrique mentionnés ci-dessus sont les tribus de l'Australie centrale, les *Arunta* et les *Luricha* et celles de l'Australie du Nord, les *Kakadu*, L. Lévy-Bruhl décrivant leurs rites écrit : « Le sang est donc un ingrédient nécessaire dans ces cérémonies, mais non pas comme nous l'entendrions d'abord. Il agit par sa vertu mystique. De même que la graisse des reins n'est pas seulement, pour ces Australiens, une substance molle et blanchâtre, mais aussi, et surtout, un principe de vie, une « âme », de même, le sang n'est pas seulement le liquide rouge et vite coagulé qui leur sert à faire tenir sur la peau les décorations de plumes et de duvet, mais en même temps, et principalement, un principe de vie, lui aussi, et de force. Il transfère donc aux hommes âgés la vigueur des jeunes qui le tirent de leurs veines pour le faire couler sur eux. » (23)

Si, pour de nombreux groupes humains, le sang est la vie, on peut en déduire, que la formation de l'enfant se fait à partir d'un caillot de sang. C'est ce que nous enseignent certains contes émanant des mondes primitifs.

Dans une histoire *Tami* de la Nouvelle Guinée, lorsque « la sœur se trouva seule, elle s'en alla chercher du taro dans sa plantation. Elle alla voir ses bananes et ses cannes à sucre, sarcla, lia

(21) G. Gorer : *Africa Dances*, Penguin Books, Middlesex, Engl. 1945, p. 130.

(22) J. Van Wing : *De geheime Sekte van 't Kimpasi*, Goemaere, Brussel, s.d., Congo-Bibliothek, p. 23.

(23) L. Lévy-Bruhl : *Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité primitive*, Alcan, Paris, 1931, p. 325.

les cannes, en arracha les feuilles sèches, et, ce faisant, il arriva qu'elle se fit une coupure au doigt, avec une feuille de canne à sucre. Comme elle saignait beaucoup, elle creusa un petit trou dans la terre et y laissa couler son sang. Le trou se remplit; il lui fallut en creuser un second, qui se remplit aussi aux trois quarts.

Elle couvrit de terre ces deux trous, et se leva; elle s'aperçut alors que son ventre n'était plus gros... Quelque temps après, elle remarqua qu'on lui vole ses bananes. Elle fait le guel dans sa plantation : les voleurs sont deux jeunes garçons qu'elle parvient à surprendre. ils se débattent. Alors la mère leur dit : « Je m'étais coupée au petit doigt, le sang qui a coulé de la blessure, c'est vous deux. » (24)

L. Lévy-Bruhl ajoute que « ce merveilleux, pour les Papous qui entendent ce conte n'a rien d'absurde ». Il cite d'ailleurs des histoires similaires dans d'autres régions de la Nouvelle Guinée, (Marind-anim) relate encore un conte zoulou et un conte des Indiens du Sud-Est de l'Amérique du Nord. Lisons-le. M. Wirz rapporte une histoire analogue qui a cours chez les Marind-anim (Nouvelle-Guinée hollandaise), avec cette différence qu'il s'agit du sang d'un homme. « Dorek voulut planter des ignames et commença par faire une clôture de bambous. Pendant qu'il disposait cette clôture, il se blessa au pied avec un bambou coupant, et fut obligé de quitter son travail pour le moment. Il recueillit, dans une feuille de taro pilée, le sang qui coulait de la blessure. Le sang s'étant coagulé, il y apparut, à sa grande surprise, un visage humain. Peu à peu la formation devint plus nette, et il se développa enfin un garçon complet. » (25) « Dans un conte zoulou, une femme, désolée de ne pas avoir d'enfants, confie sa peine à des pigeons. Ils lui conseillent de se tirer du sang en se scarifiant. Elle leur obéit, et de son sang caillé il se forme un enfant. Son mari s'étonne et lui dit : « cet enfant, comment vous l'êtes-vous procuré ? De qui est cet enfant ? » Elle lui répondit : « C'est mon enfant, l'enfant d'un caillot de mon sang, l'enfant des pigeons qui m'ont donné un sage conseil. Ils m'ont dit de me scarifier avec des ventouses, de prendre un caillot

(24) R. Neuhaus : *Deutsch Neu-Guinea* III, p. 540/542, cité par L.L. Bruhl : *Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité Primitive*, Alcan, Paris, 1931, p. 403/404.

(25) P. Wirz : *Die Marind-anim*, II, p. 146, cité par L.L. Bruhl, op. cit. p. 404/405.

de mon sang, de le mettre dans un pot, et qu'il deviendrait un enfant. Et ainsi il est devenu un enfant. » Le mari se réjouit et la remercia. Il dit : « Je suis heureux, et Je me réjouis de ce jour. Maintenant vous avez un enfant. C'est très bien. » (26) « Dans un conte des Indiens du Sud-Est de l'Amérique du Nord, « une vieille femme vivait en un certain endroit. Un jour qu'il pleuvait, elle trouva un peu de sang dans l'eau, le mit soigneusement de côté, et le couvrit. Quelque temps après, elle ôta le couvercle, et trouva un enfant mâle. Elle l'éleva, et quand il fut assez grand pour parler, il l'appela grand-mère. » (27) Dans un autre conte, on voit une simple goutte de sang devenir un enfant. « Une vieille femme vivait seule. Elle suivait un sentier... un tronc d'arbre le barrait à un certain endroit. Un jour, comme elle passait par-dessus ce tronc, elle vit une goutte de sang dans la trace de ses pas. Elle se baissa, recueillit soigneusement le morceau sur lequel était le sang, et l'emporta chez elle. Elle mit dans un vase ce sang et la boue qui l'entourait. Elle le regardait de temps en temps et elle découvrit que le caillot de sang grossissait. Au bout de quelques mois, elle vit qu'il commençait à avoir l'aspect d'un être humain. En dix mois, il devint un garçon. Elle le retira du vase, et l'habilla. L'enfant grandit... » (28)

Dans certaines cultures supérieures, le dieu créateur donna vie à l'homme au moyen de sang. Les mythes babyloniens sont significatifs, à cet égard.

Selon certains d'entr'eux, l'homme aurait été modelé au moyen d'argile à laquelle on ajoutait le sang d'un dieu.

Ainsi dans le texte du British Museum, « *Ninhursag* établit en argile les contours de l'homme à créer, et lui donne vie à l'aide de la chair et du sang d'un dieu mis à mort dans ce dessain, par ordre d'*Ea* :

« *Ea* ouvrit la bouche et déclara aux Grands-Dieux :

Que l'on immole un dieu !

(26) H. Callaway : *Zulu nursery tales*, p. 72-3, cité par L.L. Bruhl, op. cit. p. 405/406.

(27) J.B. Swanton : *Myths and tales of the S.E. Indians*, E.D. Bulletin 88, p. 10 (1929), cité par L.L. Bruhl, op. cit. p. 406.

(28) *ibid.*, p. 15-6.

Qu'avec sa chair et son sang, *Ninhursag* mélange de l'argile :

Un « dieu-et-homme » en sortira, réuni en l'argile ! ... »

On retrouve la même idée dans le « Bilingue d'Assur » :

« Ce double-dieu (hermaphrodite ?) *Lamga*, tuons-le !

Avec son sang, créons l'humanité ! ... »

Et dans l'*Enuma elish*, c'est pareillement avec le sang du dieu *Kingu*, tué en châtement de la révolte de *Tiāmat* par lui suscitée, que *Marduk* crée l'homme. » (29)

Arroser de sang un cadavre le ressuscite. C'est ce que nous enseignent certains Australiens et certains Dayaks, (30). Cette croyance apparaît aussi dans des contes appartenant à la tradition.

Selon un récit araucan du Chili :

« Conupulli (Dos-de-ramier) était devin et méchant. Il avait un fils pire encore, Agénuhuel (Face-de-tigre) et deux filles que cour-tisaient deux amoureux. Pour les éconduire l'un et l'autre, il leur imposa une condition irréalisable : avec une hache de bois couper les plus gros arbres de sa forêt.

L'amour croit tout possible. Ils partirent. Or, Agénuhuel prit les devants pour leur nuire, et se cacha sur la pente du mont volcanique, demeure du Pillan, et au pied duquel s'étendait la futaie.

A leur arrivée, les deux amis aperçurent le dieu endormi sur l'herbe. Au même instant, un grand fracas et un cri sarcastique retentirent plus haut. C'était Face-de-Tigre qui faisait rouler vers le Pillan un quartier de roche. Le malandrin comptait bien que le

(29) J. Bottéro : La Religion Babylonienne, P.U.F., Coll. Mythes et Religions, Paris, 1952, p. 85.

(30) A.C. Kruyt : Het Animisme in den Indischen Archipel, p. 58.
Spencer et Gillen : Native tribes of central Australia, p. 464.
Howitt : Native tribes of South East Australia, p. 380, cité par Paul Hermant et Denis Brotons : La Médecine populaire, Bulletins du Service de Recherches historiques et folkloriques du Dahaut, août à décembre 1928, 8ème année, n° 43, 14-45, Bruxelles, p. 106.

dieu bousculé s'en prendrait aux jeunes gens et les étranglerait. Lui, déjà s'était éclipsé dans un trou.

Mais ils virent le danger. Rapides comme la pensée, ils jetèrent sur le passage du bloc de grosses pierres qui le firent dévier. Le Pillan les remercia de leur heureuse intervention, et leur promit son aide pour leurs entreprises : ce serait leur récompense.

Hélas, au premier coup sur un hêtre, la hache de bois vole en éclats. Aussitôt, les bûcherons invoquent le génie du volcan. Et voilà qu'une hache d'acier sort du cratère, et dans un vol rapide descend jusqu'à leurs mains. Ce fut merveille. D'une seule entaille, ils abattaient les arbres géants.

Dos-de-ramier survint alors. Prétextant qu'il y avait là une tricherie, il dit aux prétendants : « Ceci ne vaut pas. Pour devenir mes gendres, il faut me débarrasser d'un taureau sauvage mangeur d'hommes. » Ils se mirent donc à la recherche du monstre. Allant par monts et par vaux, ils découvrent soudain Agénuhuel ébranlant un roc à l'ombre duquel dormait le Pillan. Ils s'élancent, s'arc-boutent à la masse granitique déjà instable et réveillent le dieu à grands cris.

A ce moment, un mugissement épouvantable retentit derrière eux : c'était le taureau anthropophage qui arrivait au galop. Le bon génie leur jeta un lasso enchanté. Ils eurent tôt fait de prendre dans le nœud coulant la bête énorme, et avec la hache de lui trancher la tête. Ils emportèrent celle-ci comme trophée. Dos-de-ramier ne pouvait en croire ses yeux. Mais, devant l'évidence, il dut tenir parole, et le double mariage fut célébré.

Face-de-tigre en fut transporté de rage, et un jour, pendant l'absence de leurs maris, il étrangla ses sœurs et disparut. A leur retour les deux héros s'élançèrent sur les traces du fratricide, le prirent également au lasso et lui coupèrent le cou. Le Pillan les avertit alors qu'une punition des forfaits de Conupulli le soleil resterait invisible quatre années durant. De fait, la nuit commença peu après. Tous les animaux en gémissaient, et vinrent assiéger la hutte du sorcier, cause de tout le mal. Les deux gendres se joignirent à eux, enfoncèrent la porte pour chercher à tâton le bandit, et l'emmenèrent à leur cabane, bien ficelé sur le dos d'un cheval.

Là, près du cadavre de ses filles, ils le décapitèrent, le sang jaillit sur les deux mortes. A son contact, elles tressaillirent et se relevèrent pleines de vie.

Tout aussitôt le soleil brilla, et il n'y eut bête qui ne voulut dévorer un morceau du corps du magicien. Voilà comment le dieu du volcan punit les scélérats et récompensa les deux braves jeunes gens. » (31)

Dans un conte allemand recueilli par les frères Grimm, « Der treue Johann » qui illustre le thème du dévouement et de la reconnaissance poussés jusqu'à des sommets non-humains, il est aussi question de résurrection opérée par le sang.

Le fidèle serviteur d'un couple royal risque sa vie trois fois successivement pour sauver le prince et son épouse. L'ingratitude, née de l'ignorance du monarque, le fait condamner à la potence et au moment de monter au gibet, le bon serviteur avoue enfin les mobiles qui l'ont fait agir ce qui a pour effet de le transformer en statue de pierre. Un jour que le roi contemplait tristement cette statue, celle-ci parla et lui apprit qu'en égorgeant ses enfants, le prince pourrait faire revenir à la vie son brave serviteur. « Le roi fut pris d'effroi en entendant qu'il devait tuer lui-même ses très chers enfants; pourtant il pensa à la parfaite fidélité de Jean et qu'il était mort pour lui, il tira son épée et de sa propre main abattit la tête de ses enfants. Et lorsqu'il eut frotté la pierre de leur sang, la statue se ranima et le fidèle Jean fut devant lui, dans toute la fraîcheur de la santé. Il dit au roi : « La fidélité que tu m'as montrée ne restera pas sans récompense », et il prit les têtes des enfants, les replaça sur leurs épaules et frotta la blessure avec leur sang. Au même moment ils revinrent à la vie, et se remirent à sauter et à jouer comme s'il ne leur était rien arrivé. La joie du roi était donc complète et lorsqu'il vit venir la reine il cacha le fidèle Jean et les deux enfants dans une grande armoire. Lorsqu'elle rentra, il lui dit : « As-tu prié à l'église ? — Oui, répondit-elle, et j'ai constamment pensé au fidèle Jean, si malheureux à cause de nous. — Chère femme, lui dit-il alors, nous pouvons lui rendre la vie, mais il nous en coûtera la vie de nos deux fils, qu'il nous faudra sacrifier. » La reine pâlit et son cœur fut saisi de crainte; cependant elle dit : « Nous

(31) R.P. Housa : Une Épopée indienne, Les Araucans du Chili, Plon, Paris, 1939, p. 93/94.

le lui devons à cause de sa grande fidélité. » Alors il se réjouit qu'elle eût pensé comme lui-même avait pensé. Il alla ouvrir l'armoire, en fit sortir les enfants et le fidèle Jean, et dit « Dieu soit loué, il est délivré et nos fils aussi nous sont rendus. » Et il raconta à la reine tout ce qui s'était passé. Et ils vécurent tous heureux ensemble jusqu'à la fin de leurs jours. »

Aux époques préhistoriques, on recouvrait le cadavre d'ocre, substitut du sang afin de maintenir en lui une vie latente. Dans des cérémonies de caractère magique, certains groupes d'Australiens parmi les plus primitifs s'enduisent également d'ocre. Selon une tradition, l'ocre ne serait que le sang qui aurait coulé de la vulve de deux femmes kangourous aux premiers temps du monde. (32)

Cette croyance à la vie ou à l'âme contenues dans le sang existe également dans certaines cultures supérieures.

Dans la Chine archaïque, l'ensemble des principes de vie qui ressortissent du sang et de toutes les humeurs du corps, s'appelle le *Po* (yin) et s'oppose au *Houen*, lot de principes de vie émanant du souffle et de toutes les exhalaisons de l'organisme. (33)

L'interdiction de manger le sang, principe de vie, est fréquente chez nombre de peuples.

A. Bros dans son livre « La Religion des Peuples Non Civilisés » note : « Les Esthoniens ne mangent pas de sang, par crainte de l'âme qu'il contient. Les Indiens Dénés, les habitants de la côte des Esclaves, du Lièvre et du Chien, les Arabes, les habitants de la Nouvelle Guinée, ne mangent pas d'animaux étouffés parce qu'en pareil cas, le sang de la bête reste dans son corps, et qu'ainsi l'esprit qu'il contient pourrait leur nuire. » (34)

Chez les anciens Hébreux, l'âme — la « *nephesh* » réside dans le sang. Déjà dans le livre de la Genèse, Yahveh ordonne : « ... vous

(32) L. Lévy Bruhl : Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité primitive, Alcan, Paris, 1931, p. 328, citant Spencer et Gillen : The native tribes of central Australia, p. 464/465.

(33) M. Granet : La Pensée chinoise, Albin Michel, Paris, 1934, cit. L'Évolution de l'Humanité, p. 401.

(34) A. Bros : La Religion des Peuples Non Civilisés, P. Lethielleux, Paris, 1907, p. 46.

ne mangerez point de chair avec son âme (nephesh) c'est-à-dire son sang. (Genèse IX, 6)

Le Deutéronome et certains textes parmi les plus récents du Lévitique enlèvent cette croyance : « Evite avec soin de manger le sang; car le sang c'est la vie et tu ne dois pas absorber la vie avec la chair. Ne le mange point ! Répands-le à terre comme l'eau. Ne le mange point ! afin que tu sois heureux toi et tes enfants après toi ... (Deutéronome XII, 23, 24, 25).

« Et tout homme, qu'il soit de la maison d'Israël ou un étranger parmi vous qui mange du sang, je tournerai ma face contre lui et je l'exterminerai du milieu de son peuple. Car le sang c'est l'âme, et je vous l'ai donné pour l'autel afin que vos âmes fussent ainsi pardonnées. Car le sang fait l'expiation par l'âme. Voilà pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Que nulle âme entre vous ne mange du sang et nul étranger non plus qui demeure parmi vous. Et tout homme, qu'il soit de la maison d'Israël ou un étranger parmi vous, qui prend à la chasse une bête ou un oiseau qu'on peut manger doit en verser le sang et le recouvrir de terre ? Car l'âme de toute chair est dans le sang et j'ai dit aux enfants d'Israël : « Vous ne mangerez pas le sang d'aucune chair; car l'âme de toute chair est dans son sang; quiconque en mange sera exterminé. » (Lév. XVII, 10-14)

La législation juive ultérieure renchérit encore sur ces préceptes. (35)

C'est en raison de cette croyance trois fois millénaire que les bouchers juifs pratiquent encore actuellement l'égorgeage rituel des animaux. (schechita)

Chez nombre de peuples, les contrats se scellaient parfois par l'échange du sang qui détermine une identité de substance entre les individus.

L. Lévy Bruhl écrit : « Avoir le même sang, c'est avoir le même principe de vie. Tous ceux qui ont le même sang ne font donc, en ce sens, qu'un seul être vivant. C'est en cela précisément que con-

(35) L. Strack : Le Sang, Paris, Société française d'éditions d'art, p. 137 et suivantes.

siste la parenté clanique, la plus étroite et la plus claire, et qui fait des relations sexuelles entre personnes du même clan, descendant d'un même ancêtre une autopollution, un inceste. — Les Arunta utilisent en diverses circonstances cette vertu du sang. « Boire ensemble du sang rend la trahison impossible. » On en fait boire de force à un membre d'un groupe que l'on veut attaquer : il n'y a plus, dès lors, à craindre d'indiscrétion de sa part ... On boit aussi du sang lors de certaines réunions de réconciliation, où se rencontrent deux groupes qui étaient en mauvais termes sans en venir aux mains ... Pour commencer, chacun des deux groupes boit du sang de ses propres membres, ensuite un combat plus ou moins simulé a lieu, avec des boomerangs, sans grand dommage pour personne. (36)

Chez les Dayaks, « si deux hommes se sont querellés, ils s'entendent des sang (manjaki) en se réconciliant. (37)

Qu'on se souvienne également du passage d'un poème de l'Edda où Loki qui détient déjà tant de traits du diable chrétien — ruse, hypocrisie, intelligence, — invective railleusement le chef des Ases : « Souviens-toi Odin, qu'à l'aurore des temps, nous mêlâmes nos sangs. » (38)

Le mariage par le sang que pratiquent les gitans est basé sur des conceptions identiques. « Ils se font, homme et femme, une entaille au poignet, collent les deux plaies lèvre à lèvre. Les deux sangs mélangés infusent dans chacun le principe vital de l'autre, créent en somme le couple qui le demeure pour la vie. » (39)

Le prêtre catholique par le miracle de la transsubstantiation du vin en sang participe journallement à la nature même du Christ.

Au Moyen-Age et plus tard encore, sorciers et sorcières écrivaient ou signaient le pacte diabolique avec le sang tiré de leur bras gauche. L'écrit exécuté au moyen de leur propre substance vitale, les vouait irrémédiablement à Satan. Déjà, au XIII^{ème} siècle, Rutebœuf écrit dans son Miracle de Théophile :

(36) L. Lévy Bruhl : op. cit. p. 328/327.

(37) L. Lévy Bruhl : op. cit. p. 332

(38) Lokis Zankreden : voir Die Edda, Eug. Diederichs Verlag, léna, 1940 p. 68.

(39) Marie Maurem : Eternelle Magie, Libr. Académ. Perron, Paris, 1964, p. 73.

« De l'anel de son doit scela ceste lettre: »

« De son sanc les escrist, autre enque n'i fist mettre, »

Une miniature du psautier d'Ingeburge de Danemark représente la scène où Théophile remet son pacte au diable. Son histoire est contée au tympan de l'église abbatiale de Souillac et au portail nord de Notre Dame de Paris où cinq tableaux illustrent l'histoire du diacre d'Adana. (40)

Par après, la légende faustienne consacra à tout jamais l'usage de signer le pacte infernal avec son sang.

« L'historien français, Palma Cayet avait fait un pacte avec le Diable pour être toujours vainqueur dans ses disputes avec les protestants; on en trouva le contrat, signé de son sang, après sa mort. » (41)

La Bibliothèque Nationale Française (Fonds français, manuscrit n° 7619 page 126) conserve le pacte autographe du fameux curé de Loudun qui se termine par ces mots : « Signé Urbain Grandier de son sang. »

Le livre de sorcellerie « Le Dragon Rouge » nous donne aussi le conseil suivant :

« Alors, vous lui jetterez votre pacte, qui doit être écrit de votre propre main, sur un petit morceau de parchemin vierge, qui consiste en ce peu de mots ci-après, en y mettant votre signature avec votre véritable sang : Pacte; Je promets au grand Lucifugé de le récompenser dans vingt ans de tout ce qu'il me donnera. En foi de quoi, j'ai signé

X...

Le souffle. — Le souffle humain a souvent été considéré comme le principe de vie ou le véhicule de la vie, l'étymologie des mots âme, esprit nous le prouve.

Indo-Européens. — Dans la langue du Moyen Age, on trouve au 8e/9e siècle, la forme latine *anima* reprise textuellement par les clercs et dès le 11ème siècle, *anema*. La chute du e central donne

(40) R. Villeneuve : Satan parmi nous, La Palatine, Paris-Genève, 1961, p. 78.

(41) Grillat de Clèves : Le Musée des Sorciers, Magas et Alchimistes, Paris-Tchou, 1960, p. 127.

anime et *âme* dès le 12ème siècle avec des variétés locales telles que *alme* (cf. espagnol *alma*) et *arme*. L'origine remonte au latin *anima* et *animus*. (racine *an*) *Anima*, le souffle, l'haleine désigne des facultés affectives quelquefois aussi le principe de vie d'où *animare* : animer par le souffle, rendre vivant par l'insufflation. *Animus* désigne des facultés intellectuelles, jamais, ils n'est usité avec la signification de souffle. De la racine *an*, les Hindous ont fait leur mot sanscrit *anas*, *anilas* : souffle, vie et également *aniti*; les Grecs *anemos* : vent, souffle. Chez les Hellènes, *Psukè* : âme vient du verbe *psuzo*, signifiant souffler, respirer, provenant lui-même de l'ancien *psuô*, *psuzâ*. *Psuzô* a comme racine le radical *pû* qui a donné en sanscrit *pawâkâ*, souffle, air. On a encore le mot grec *sphudzô*, battre, palpiter. On a vraisemblablement alors mis *sphu* pour *psu* par métathèse. (Voir le latin *futum*). Dans les langues slaves, *duch*, *duzsa* en russe, *duzcha* en serbe, *duch*, *duzsa* en polonais, *dufha* en slovène et *duse* en tchèque ont la double signification d'âme et de souffle. L'origine en remonte au sanscrit *d'ûkas* signifiant vent, souffle et provenant lui-même de la racine *d'u*, frapper, secouer, agiter, le vent étant essentiellement ce qui frappe, secoue, agite. Le lithuanien *duzsia* et le letton *dwehsele* emploient le même radical pour désigner le mot âme.

Sémites. — La langue accadienne nous donne *napashu* : respirer, *napishtu* : vie Liechtenstein présume que le mot *napashu* aurait signifié primitivement s'élargir, s'étendre, se dilater, ce qui est la caractéristique de l'air dont le principe est d'occuper un espace toujours plus grand. D'après Dhorme, *napishtu* dans le sens de gorge serait une transposition métonymique de *napishtu*, souffle vital parce que la gorge ou le cou en tant que canal de la respiration ou du souffle en a reçu le nom. L'araméen a conservé au mot *naphsha* son sens d'âme et au verbe *attapash* le sens de respirer. Pour les Hébreux *nepshu* (cf. *napasu*) est le principe animateur vital renfermant en lui toutes les activités animales telles que la faim et la soif et tous les phénomènes affectifs de la vie psychique, l'amour, la joie, la crainte, la confiance, la mélancolie. Il n'est cependant pas l'âme car il disparaît, s'anéantit à la mort de l'animal ou de l'homme. Par la suite, il en vint à désigner l'être animé tout entier, homme ou bête et finalement jusqu'à s'appliquer au cadavre et aussi à faire figure de simple pronom réfléchi. Signalons encore que le cunéiforme d'Ugarit nous fournit déjà les mots *nepshu* et *barix* pour désigner l'âme végétative qui menait une existence pénible et re-

plée dans le tombeau. Plus tard, une inscription cananéen-araméenne d'une statue du dieu *Hadad* mentionne : « Que la nephesh de Panamu... ». Chez les Arabes, le souffle, l'haleine se disait *nafs* mais chez les poètes antéislamiques *nafs* signifiait déjà le moi ou la personne tandis que *ruh* désignait le vent, le souffle. Dans le Koran, le mot reprend son sens traditionnel, *nafs* désigne l'âme humaine. Il garde cependant aussi son sens de pronom réfléchi : nous-mêmes, toi-même, eux-mêmes, quelquefois encore, il signifie l'être humain. La langue sacrée d'Axoum dont les plus anciennes inscriptions remontent au IV^e siècle de notre ère possède les mots *anfasa* pour respirer, le souffle et *astanfasa* pour insuffler la vie. Mais en Canaan postérieurement à la *nephesh*, un nouveau mot allait surgir pour désigner l'âme humaine. C'est la *Ruah*. *Ruah* est tantôt le vent, tantôt le souffle respiratoire. C'est aussi « l'esprit » de Dieu, agissant au dehors pour donner la sagesse ou pour punir. En tant qu'âme, c'est l'expression du penser et du vouloir, des aspirations les plus hautes de l'individu.

Egyptiens. — Chez les Egyptiens, le *ba* tenait souvent en main le signe *ankh*, symbole de vie et le *taou*, petite voile, symbole de la respiration et du souffle.

Peuples d'Afrique noire. — Le mot qui sert à désigner l'âme dans les langues bantoues est emprunté à deux racines : *ima*, se tenir debout, au figuré, être vivant et *aya*, respirer. (Tonga) mu-oya, air vent, (Vili) m'onyo, vie, âme, (Herero) emu-in yo, vie, âme.

Peuples primitifs d'Amérique et d'Australie ainsi que Javanais. — Esquimaux Caribous; chez ces Esquimaux *tarne* ou *tarneq*, est le nom qui désigne l'âme que l'enfant possède en naissant par opposition à l'*etka* (âme-nom) qui lui est donnée peu de temps après sa venue au monde par sa mère. *Tarne* est le souffle ou mieux la respiration. Mots apparentes : grand Esprit : *Anemerk*; Dieu : *Anernealuk*. Ces mots sont issus de la racine *anore* : le vent. *Tarne* correspond exactement au *nappan* des Esquimaux du Cuivre. Dans les langues de l'Amérique du Nord, la même racine a donné naissance au mot âme et à celui qui désigne l'air, le vent, le souffle. En Californie, dans la langue netela, *pius* signifie à la fois respiration et âme. Les indigènes de l'Australie occidentale et ceux de Java emploient un seul et même mot désignant la respiration, l'esprit et l'âme : *wauq* chez les Australiens *hawa* chez les Javanais.

Cette croyance que la vie est liée au souffle a déterminé parfois de bien bizarres usages. Ainsi aux Marquises (à Nukuhiva), on comprimait durant l'agonie, le nez et la bouche du moribond afin de maintenir la vie en lui. (42)

C'est ce souffle de vie que l'on a quelquefois cherché à recueillir de la bouche des mourants.

« Chez les Séminoles de la Floride, quand une femme mourait en couches, on plaçait l'enfant sur son visage, afin qu'il reçut l'esprit qui s'échappait, et qu'il put ainsi hériter de la force et de l'expérience de la mère. (43)

« Au lit de mort des anciens Romains, le plus proche parent se penchait pour aspirer le dernier souffle du mourant. (et exclips hanc animam ore pio) » (44)

On trouve encore à notre époque, ajoute Tylor, des traces de telles idées chez les paysans tyroliens, qui s'imaginent que l'âme d'un homme de bien s'échappe de sa bouche, au moment de la mort, sous la forme d'un petit nuage blanc. » (45)

Le sorcier doué de pouvoir particuliers souffle sur la partie malade afin de la guérir. Cette coutume a été en usage chez certains Indiens de l'Amérique du Nord : Hurons, Cherokees, Pomos, Cahuillas. On la retrouve également en Floride et plus bas encore dans le domaine caraïbe. (46) Cette action de souffler sur la partie malade existe aussi en certains lieux du Sud-Est de l'Asie et en quelques régions d'Indonésie. A Bornéo, « chez les *Bajous*, comme chez les *Chinois*, les guérisseurs soufflent sur la partie malade. » (47) Bastian l'a relevée à son tour chez les *Hottentots* et *Cranz* chez les *Esquimaux* du Groenland. (48)

(42) Radiguet : Les derniers Sauvages, p. 251, cité par Letourneau : op. cit. p. 148.

(43) E.B. Tylor : La civilisation primitive, Reinwald et Cie, Paris, Vol. I 1876, p. 502/503.

(44) E.B. Tylor : ibid. p. 503.

(45) E.B. Tylor : ibid. p. 503.

(46) P. Hermant et D. Boomans : La médecine populaire, Bruxelles, 1926, p. 66.

(47) P. Hermant et D. Boomans : op. cit. p. 69.

(48) P. Hermant et D. Boomans : ibid. p. 69.

C'est aussi par le souffle que les dieux animeront et feront vivre les êtres qu'ils créeront. Dans la Genèse, Elohim amena à l'existence Adam en soufflant sur le limon qu'il avait façonné.

Lorsque l'homme meurt, l'âme-souffle s'échappe dans l'air et se joint à la troupe des autres âmes qui chevauchent sans repos dans le vent. Lorsqu'on a voulu se représenter cet essaim de souffles-âmes, on a dû avoir recours à une image; aussi leur a-t-on donné de vagues apparences humaines flottant dans une sorte de brouillard et emportées dans le tourbillon des vents nocturnes. Leur présence se fait surtout sentir dans les souffles tumultueux d'automne, plus particulièrement du 1er au 11 novembre et du soir de Noël à la fête des Rois. Dans l'Allemagne du Sud, elles errent, sans chef, poussées par les bises glacées, dans l'Allemagne du Nord ou en Scandinavie, c'est Wotan ou Odin qui les conduit dans une chasse furieuse et démente. (die wilde Jagd, das Wilde oder wütige Heer, das wilde Geschrei, Nachtvolk, Nachtgload (geleit) (49). La France connaît également ces croyances :

(Forez) : Chasse royale (Bourbonnais) : Chasse gayère ou Chasse maligne (Jura) : Chasse du roi Hérode (Normandie) : Chasse Arthur, Chasse caïn (Landes) : Chasse du roi Artus (Guyenne) : Chasse Artu (Vosges) : Mesnie Helquin (Manche) : Chasse Hel-Chien (Normandie) : Chasse Hennequin (environs de Belfort) : Haute Chasse (Saintonge) : Chasse galerite (Franche Comté) : Chasse sauvage (Touraine) : Chasse du roi Huguet (Bretagne) : Chasse du fantôme volant (Bas-Poitou) : Chasse Galery (Béarn) : Chasse du géant Rayarcus (Autres provinces) Chasse de St Hubert, chasse du Mau-piqueur, Chasse du Grand Veneur, Chasse à Rigaud ou à Ribaud, Chasse Hellequin, Menée Hellequin, Chasse volante, Chasse Gallery, (Centre) Chasse à Bôdet (Loire) : Chasse Briquet. (50) La plus célèbre de toutes les visions décrivant l'inférieur cortège est celle du prêtre *Gauchelm*. (51)

Ces croyances ont été défigurées par le Christianisme qui, devant l'impossibilité de les détruire les a transformées et leur a donné un sens plus conforme à ses vues et à ses conceptions. Odin et Wotan y sont devenus des démons, quelquefois même Satan en

(49) P. Zarnert : *Deutsche Natursagen*, Ister Reihe, Diederichs, Jena, 1921, p.16

(50) Guide de la France mystérieuse, Les Guides Noirs, Tschou, 1984, p. LVI.

(51) J. Van den Ghoyen : *Essais de Mythologie*, Bruxelles, Paris, Palmé, 1885 : voir article sur Arlequin, p. 107 à 131.

personne, conduisant une troupe de réprouvés, d'âmes damnées devant errer pour l'éternité dans l'atmosphère en punition de la vie maudite qu'elles ont menée ici-bas. S'amenuisant encore, le mythe devient légende et se fixe alors, à des endroits déterminés. Il ne s'agit plus que du seigneur d'un lieu bien spécifié qui, ayant mené vie grandement coupable, se voit en un soir de rouge orgueil, condamné par la justice de Dieu, à courir avec sa suite pour toujours bois et landes. Rapidement l'imagination populaire adjoignit à cette troupe d'âmes rejetées, les sorciers et sorcières du pays environnant.



Nous pensons avoir, dans les pages qui précèdent, réuni les principales tentatives faites en vue de pouvoir conférer un siège à ce principe vital que l'homme a désiré de nature indestructible. Les essais entrepris pour le loger dans un organe ou une partie du corps humain conféraient une assise solide et matérielle à la croyance.

M. GOUWELLOS.

LES DELICES DE BRUXELLES

L'ingrat Baudelaire aurait-il réussi à nous affliger d'un complexe d'infériorité ?

Où méritons-nous réellement ce réquisitoire que nous trouvons voici quelques temps dans un quotidien bruxellois ? Selon ce reportage, qui se voulait l'interprète des étrangers de passage et plus encore, des résidents du Marché Commun, notre capitale ne serait qu'un immense bonnet de nuit et ses habitants des ronges cœur pressés de rentrer chez eux pour ruminer toute la soirée leurs griefs imaginaires.

Bruxelles du temps jadis, as-tu donc tant vieilli ? Toi qu'on ne pouvait quitter qu'avec grand-peine et grand regret, comme le poète français Eustache Deschamps en 1383 :

- Adieu, beauté, liesse, tous deliz,
- Chanter, danser et tout esbatement.
- Cent mille fois à vous me recommans.
- Brusselle, adieu, où les bains sont jolys,
- Les estuves, les fillettes plaisans !
- Adieu, beauté, liesse et tous deliz !
- Belles chambres, vins de Rin, moiz lis,
- Connins, pluviers, et capons, et faisans,
- Compagnie douce et courtoises gens,
- Adieu, beauté, liesse et tous deliz !

F. Sc.

De la Palette du Peintre à la Rame du Galerien

(Vie de Conrad Schotte)
par Robert Van den Haute
(2^e suite et fin)

VI.

DETECTIVE AVANT LA LETTRE

Le 6 juillet Conrad était à Malines avec quatre compagnons. On visita les boutiques des fripiers et les lombards de la ville. N'ayant rien trouvé, on revint au point d'embarquement des voitures pour Anvers et Bruxelles.

Quel ne fut leur étonnement d'y trouver Henrick flanqué d'un homme portant un grand paquet sur l'épaule! « Voilà celui que je suspecte, dit Conrad. Approchez-vous de lui et tâchez de surprendre leur conversation ». On lui rapporta bientôt que Henrick avait demandé au portefaix combien il réclamerait pour porter le colis à Anvers. Après discussion, ils avaient convenu de deux « stuyvers » mais, pour être certain que la commission soit faite avec célérité et discrétion, Henrick lui en avait donné deux de plus. Le porteur avait pris l'engagement de ne pas quitter le paquet des yeux et de ne pas prendre place à l'intérieur de la voiture mais de s'installer près du précieux colis dans le panier à bagages (de mande).

Conrad s'installa dans le véhicule qui, à quelques minutes de là, emprunta le même itinéraire. Il escomptait pouvoir rattraper ainsi l'homme au paquet.

Nerveux et agité, il estima que le coche roulait trop lentement. Il sauta à terre et courut le plus vite qu'il pût.

Arrivé au vieux pont de Waelhem, il apprit que la première voiture était passée depuis un moment. Un cavalier arrivant sur les lieux, il lui donna un carolus pour filer l'homme au paquet et lui indiquer où ils descendaient. L'homme eut vite fait de rejoindre la voiture publique, mais au lieu de remplir sa mission d'espion il crut bon de crier : « Y a-t-il ici quelqu'un porteur d'un colis de vête-

ments appartenant à un jeune monsieur de Bruxelles? ». Comme maladresse on ne pouvait faire mieux. Il en résulta une discussion où les insultes allèrent bon train. Se rendant compte toutefois qu'il avait fait une bévue, le cavalier préféra retirer son épingle du jeu et poursuivre son chemin. En cours de route, il rencontra des routiers allant à Malines et leur demanda de dire à Conrad qu'il devait rejoindre en toute hâte la voiture.

Le malheureux volé arriva à Anvers en même temps que le coche. Il accosta le porteur du paquet et demanda à pouvoir vérifier le contenu de ce dernier. L'homme refusa, menaça de le pourfendre, disant : « Je vous ferai arrêter! ». « Très bien, répondit Conrad; allons ensemble trouver les autorités et si je me suis trompé sur ce que tu transportes, je te dédommagerai ». L'autre ne voulut rien entendre. « Il n'y a dans ce colis que du velours et de la toile de soie que je dois déposer chez les Bombergen ». Sur ces mots, il replaça le paquet sur son épaule et partit comme une flèche.

Conrad le suivit mais l'autre accéléra le pas. On joua à cache-cache jusqu'au moment où le portefaix disparut comme par enchantement, étant entré furtivement dans quelque maison ou venelle.

Le volé courut chez les Bombergen. Ceux-ci tombèrent des nues en l'entendant raconter son histoire; ils n'attendaient aucun envoi de Bruxelles!

Déçu, Conrad, erra dans la métropole jusqu'au moment de prendre la barge de nuit qui accosta à Malines vers les quatre heures du matin et de là un autre coche d'eau lui permit de rentrer à Bruxelles.

Ce même vendredi Henrick s'était rendu tôt le matin chez les pères carmes pour voir celui que, l'autre jour, il avait éconduit de verte façon et même menacé de mort. Calme et déférent cette fois, il avoua n'avoir jamais pensé qu'on ferait tant de rumeur autour de ce vol et il avoua que Conrad voyait clair dans cette histoire. « Qu'il vienne me voir, dit-il, je sais où son bien est caché ». Il se frappa la poitrine et ajouta respectueusement : « Tout est clair! » (Alle dingen es claer).

Le religieux, heureux de ce revirement, courut annoncer la bonne nouvelle à son protégé qui, sur le champ, prit deux témoins et alla trouver Henrick. Il n'était pas chez lui; on l'attendit donc dans la rue. Mais quand on le vit arriver, ce n'était plus le même homme que celui qui, ce matin-là, avait parlé au père van Gent. Henrick, on l'a deviné, venait de chez Marie et il faut croire que le clerc du sang et son hégérie lui avaient fait un « lavage de cer-

veau ». Il nia tout, absolument tout. On eut beau le prévenir que le religieux rendrait compte de leur entretien, rien n'y fit. La-dessus on se quitta et Henrick courut derechef chez Marie.

Deux semaines durant, le clerc du sang chercha le moyen de sortir sa femme de l'impasse dans laquelle elle s'était mise. Le couple pendable n'avait pas compté sur une telle ténacité de la part de Conrad, lui, qu'à l'ordinaire, on menait pour le bout du nez. On échafauda un plan plus savant — on le croyait du moins — dont le déroulement devait présenter le caractère d'une indéniable véacité.

On fit rapporter à Conrad que la sage-femme de Marie avait surpris, au Marché-au-Beurre, la conversation de deux femmes. L'une d'elles avait demandé à l'autre si elle avait entendu parler du vacarme qui, il y avait cinq semaines de cela, au cours d'une nuit, réveilla le quartier du Fossé-aux-Loups (*by de bruerkens op de grecht*) (52) aux abords de la maison des « Trois Corbeaux » (*die drij crækens*). On avait entendu crier au voleur et le malfaiteur, craignant d'être arrêté, avait jeté un paquet par-dessus le mur d'un jardin. Arrêté et mis à la question, l'homme avait avoué, avant d'être pendu haut et court, être l'auteur de nombreux vols et méfaits.

Que voilà un scénario monté habilement; le personnage principal étant dans l'autre monde, il serait difficile de procéder à une vérification.

La sage-femme — car l'histoire n'est pas finie, — était allée dans le quartier des bruerkens et y avait rencontré une des comères dont elle avait surpris la conversation au marché. Celle-ci lui avait alors fourni une version complète des faits.

Conrad accompagna l'informatrice qui le conduisit dans le jardin situé derrière le mur incriminé, jardin appartenant à Monsieur van Wemmel. On lui montra le paquet « abandonné » que personne n'avait daigné ramasser ni ouvrir et, comme par hasard, il contenait une partie des vêtements volés!

Trop heureux de récupérer ceux-ci, Conrad donna une gratification à la femme mais poursuivit néanmoins son enquête. Il apprit ainsi que durant la nuit incriminée il n'y avait eu ni vacarme ni tapage dans le quartier; personne n'avait été troublé dans son sommeil. D'autre part, la sage-femme lui ayant dit qu'à la porte dudit jardin une planche avait été arrachée au cours de cette même nuit, Conrad apprit que cette planche manquait depuis plus d'un an.

(52) Les Frères du Fossé : frères du Tiers-Ordre dont le couvent était en bordure de l'ancien Fossé-aux-Loups, près de l'actuelle place de Trouwère.

Il se demanda aussi pour quelles raisons, alors que le vol avait eu lieu voilà plus d'une mois, la vieille femme qui remarqua la présence du paquet n'avait fait aucune publicité autour de cette découverte. Pourquoi ne l'avait-elle fait annoncer au prône (*kerckgeboden*)?

Tout cela sentait à pleines narines la mise en scène. De surcroît, la nuit du pseudo-vacarme était celle où Henrick était allé à Malines, voyage à l'issue duquel il était allé trouver le père carme pour lui dire qu'il savait « pertinnament » où était le bien de Conrad.

Marie, pour dire vrai, ne savait où donner de la tête maintenant que son beau-frère ne la ménageait plus. Celui-ci, avec le concours de la servante de son père, alla déterrer les pials en étain qu'elle avait fait enfouir sur les remparts près du *Wollendriesloren*. Il les restitua à son propriétaire qui lui pardonna d'avoir été dans tout cela l'instrument de la virago.

La famille Schotte ne contient plus sa rancœur. Le père ne manquait aucune occasion pour dire ouvertement ce qu'il pensait de sa belle-fille. Un jour qu'il était avec son fils Jean au cabaret « *In de Wintmolen* » sur la Grand'Place (53), il lui rappela que sa vraie femme était la servante et que tous les enfants qu'il tenait de Marie étaient des bâtards. Il était décidé, avait-il ajouté, dut-il lui en coûter dix couronnes d'or ou plus, de faire casser son mariage pour lui faire épouser celle qui, à ses yeux, était sa véritable belle-fille devant Dieu et devant les hommes.

Étant attablé, une autre fois, dans la même auberge et voyant, par la fenêtre, qu'on pilorait une femme sur la Grand'Place, il s'enquit de son crime. Lorsqu'on lui eut dit pourquoi la justice s'était emparée d'elle, il dit à haute voix, que sa belle-fille, « *de valsche mie* », méritait bien plus et il répéta que les enfants de son fils le clerc du sang étaient adultérins et que Marie méritait d'être exposée sur l'échafaud et marquée au fer rouge (*aen eenen staeck gebrant te zyn*), cette infâme gourgandine et impénitente voleuse!

Il réitéra les mêmes imprécations en pleine séance des chafstuteurs et confia à ces messieurs que tout serait mis en œuvre pour que l'ignominieuse conduite de sa belle-fille soit étalée au grand jour.

(53) Actuel n° 16 de la Grand'Place. Pour l'aspect ancien de cette demeure, voir la gravure donnant la décoration de la Grand'Place lors de l'arrivée de l'Archiduc Ernest en 1524 (reproduite dans L. Hymans : BRUXELLES ANCIEN ET MODERNE, t. II, p. 17).

LE DEFILE DES TEMOINS

Le clerc du sang et son épouse adoptèrent la tactique, vieille comme le monde, qui consiste à charger l'accusateur. Ils firent la chasse aux témoins et nombre de comparses iront répéter devant le procureur général la petite leçon qu'on leur avait apprise préalablement, d'autant plus que du témoignage véridique à la calomnie il n'y a parfois qu'une différence de ton.

Il fut avancé qu'ils n'avaient pas « attiré » Conrad chez eux mais que, répudié par ses parents et le voyant si malheureux, ils l'avaient recueillis par pure compassion et l'avaient soigné comme leur fils. Pas un instant ils n'avaient compté avec l'ingratitude de leur protégé qui, après s'être mis en ménage, s'était permis de diffamer Marie et s'était enhardi jusqu'à présenter une requête au procureur général, requête dans laquelle il avançait de nombreux faits entachant l'honorabilité et la bonne réputation de sa belle-sœur. Aussi Jean Schotte le jeune exigeait-il que sa femme fut « purgée » de ces accusations et calomnies. Conrad, disait-il, avait manigancé tout cela sous l'instigation de Maître van den Dycke dont il était l'instrument.

Maître de Fallals, ancien amant de Marie ou qui l'était encore, vint raconter que Conrad depuis son enfance était méchant, bourru et peu intelligent (*soo bot ende slecht van conditien endedverstand*), un anormal somme toute dont Messire van Waterdyck s'était débarrassé en hâte après qu'il l'eut eu quelque temps à son service à Bergen-op-Zoom. Chose curieuse mais significative, on ne chercha pas à se procurer le témoignage écrit de ce dernier personnage alors que Conrad put présenter ceux des peintres Antonio Moro et Jean Maes!

Nul homme n'étant jamais blanc comme neige au regard de la justice et de sa conscience, certaines dépositions ne furent à l'honneur de Conrad; encore faudrait-il pouvoir faire la part du vrai et du faux.

En 1551, Conrad aurait emprunté à la servante de Marie — témoin à la solde de celle-ci — un ducat pour se faire tailler un habit;

l'argent ne fut jamais restitué. Il aurait aussi extorqué huit florins au drossard de Brabant, Thomas Naegels, prétendait-on, étant allé trouver ce dernier pour lui annoncer que son fils naturel, résidant à Anvers, avait un pressant besoin d'argent pour pouvoir payer sa note d'auberge, des honoraires de médecins et reprendre ses chevaux qu'il avait donnés en gage. Ledit fils, qui se portait comme un charme, fut invité à venir à Bruxelles et lorsque Conrad se représenta, pour rééditer son petit manège, celui-ci lui avait administré une belle correction.

Jean et Marie avancèrent aussi qu'un jour il leur avait subtilisé une bague en or avec rubis pour la donner en gage à la servante des Schotte pour obtenir un prêt d'argent. Il lui avait raconté que le bijou appartenait à un compagnon d'Anvers qui cherchait à payer son retour dans la métropole. Le pot-au-roses découvert, Conrad avait déclaré qu'il s'agissait d'une bague volée par la servante dont il disait pis que pendre, entre autres qu'elle se débarrassait de ses enfants naturels en les brûlant dans le four!

Autre fait à charge : Conrad s'était présenté, il y avait deux ans de cela, chez une demoiselle âgée, Lysbeth van den Dale; il lui avait racheté pour cinq florins du Rhin, un tabard en satin ayant appartenu à feu son frère, le peintre Jaspar van den Dale (54).

Conrad fit mine d'avoir oublié sa bourse et promit de régler son achat dans le courant de la journée. Ne le voyant pas revenir, Lysbeth alla réclamer son dû mais il nia avoir acheté quoi que ce soit chez elle. Une seconde démarche eut comme réponse que le vêtement avait été cédé à un Anversois ayant fait « *banqueroupte* » depuis.

Marie affirma y être allée de ses propres deniers pour sauver la situation.

Une autre fois il avait demandé à cette même Lysken de jeter un coup d'œil sur les dessins et esquisses (*patroonen*) de feu son frère. Mise en confiance, elle l'avait fait monter, lui et son compagnon, dans l'atelier du défunt après quoi elle était redescendue vaquer à son ménage. En partant, les deux visiteurs avaient exprimé le désir de pouvoir poursuivre un jour prochain l'examen

(54) S'agirait-il d'un fils de Jan van den Dale, soldate, cité de 1507 à 1513 (Arch. de l'Assistance publique de Bruxelles, B. 1326).

des documents en cause. Elle ne les revit jamais mais constata que pas mal de « patroonen » avaient disparu.

Marie se rangea aux côtés de Lysken et déclara qu'à cette même époque elle avait remarqué dans la chambre de son beau-frère la présence d'une foule de dessins et cartons qui ne s'y trouvaient pas avant.

Pour ce qui était du vol de l'argenterie et des bijoux du père Schotte, la sage-femme, Jenneken Overtys, vint déclarer qu'un jour au cimetière de l'église de la Chapelle, Conrad lui avait confié que Marie l'avait chargé de cette besogne et qu'il l'avait exécutée en s'introduisant dans la maison paternelle à l'aide de fausses clés. Scandalisée, Jenneken avait répondu qu'à sa place elle aurait jeté lesdites clés au feu plutôt que d'aller voler.

Autre fait accablant pour Marie, Lybrecht Tymmerman avoua avoir vendu pour compte de celle-ci, à un orfèvre établi près du « Papegaeyken », là où se voyait naguère le cabaret « Rupelmonde » de l'argent fondu et laminé ainsi que des plaques de plomb. Par contre, un comparse raconta que Conrad lui avait dit que Lybrecht avait été chargé de vendre à Bruxelles l'argenterie d'un célibataire malinois qui cherchait à réunir quelque argent pour pouvoir se marier.

Le même Lybrecht affirmera que Conrad et son beau-frère Charles Ronserot, peu après la Saint-Bavon (Bamisse lestleden), l'avaient convoqué dans la maison de Charles sous prétexte qu'un certain Monsieur van Bredomme désirait l'entretenir de la vente de quelques rentes pour se procurer de l'argent.

Lybrecht se rendit à quatre reprises au lieu indiqué mais ne vit jamais M. van Bredomme. La dernière fois les deux comparses l'avaient retenu à dîner. Après le repas on l'entraîna dans une chambre voisine où Conrad lui aurait dit : « Tu dois me rendre un service et mieux que mon frère je saurai te témoigner de la reconnaissance. D'ailleurs, je vais toucher sous peu 300 à 400 florins du Rhin et je compte t'en confier 50 ou 60 à faire fructifier ».

Comme il n'avait pas l'air de marcher, Charles Ronserot se mit à l'importuner à propos des bijoux volés chez les parents, à croire qu'on voulait l'amener à faire des confidences, voire des aveux. Mais à ce moment-là Lybrecht aperçut huit pieds sous la tenture accrochée à la hotte de lâtre. La présence de ces témoins insolites l'offusqua et il partit en vociférant.

Il s'agissait probablement d'une mise en scène peu heureuse pour obtenir, avec témoins à l'appui, des renseignements qui auraient permis de faire inculper Marie, stratagème qui échoua à cause d'une impardonnable négligence dans le détail.

Le vol des économies de la servante de Marie était, aux dires de cette dernière, une histoire inventée de toutes pièces.

Le clerc du sang vint déclarer, preuve à l'appui — à moins que le document ne fût apocryphe — que son frère Conrad s'était rendu coupable de faux en écritures et il exhiba une reconnaissance de dette, rédigée en espagnol, au nom d'un certain señor Jarome Albasso qui avait logé chez le père Schotte, dette se montant à trois escudos.

Aux dires de Marie, Conrad était sacrilège.

Toujours endetté, il n'avait jamais reculé devant un faux serment et avait avoué qu'il n'hésiterait pas à le faire sur un morceau d'ivoire (beenken), voulant désigner par là le crucifix. Il aurait ajouté qu'il le ferait mille fois pour une mite si besoin était. Il comparait cela au serment de fidélité que les hommes, le jour de leur mariage, font au pied de l'autel mais qui, une semaine plus tard, trompent déjà leurs épouses (in spriesters hande dat zy om goet noch om gelt geen andere vrouwe nemen en sullen, ende gaen binnen acht dagen by andere vrouwen loopen). Il avait prétendu n'avoir pas été à confesse lors de son mariage et Marie exprimait le regret de l'avoir aidé à fonder un foyer.

A plusieurs reprises aussi Conrad aurait dit que, sans hésitation aucune, il enverrait quelqu'un de vie à trépas, même s'il s'agissait de son meilleur ami ou de quelqu'un qui ne lui aurait pas fait le moindre mal.

Comme ces propos ressemblent curieusement aux imprécations coutumières du clerc du sang! A croire que Marie se contentait de répéter ou de faire répéter par autrui en les imputant à Conrad les phrases chères à son mari.

Que doit-on ou que peut-on retenir de tout cela? Peu de choses, croyons-nous, bien qu'il ne faille pas tenir Conrad pour un modèle de toutes les vertus. Que de fois, par pure fanfaronnade ou

sous l'empire de la colère, les humains ne se laissent-ils aller à proférer des propos blasphématoires, sacrilèges, immoraux, voire criminels! De nos jours, nombre de ces témoignages feraient hausser les épaules mais en ce XVI^e siècle, cela pouvait conduire sans rémission à la torture et à la potence, tandis que le faux serment sur le cricifix menait droit au bûcher, chose que Marie souhaitait vraisemblablement.

On chercha aussi à endosser à Conrad la responsabilité d'une mauvaise plaisanterie du clerc du sang et dans laquelle il n'avait joué qu'un rôle secondaire.

Cela s'était passé en octobre 1552.

A l'auberge « A Sainte Gudule », sise entre les deux portes de Coudenberg (Iusschen beyden de coudenbergh poerten), logeait un certain Pantaleon, sujet italien selon toute probabilité.

On ignore tout des raisons pour lesquelles celui-ci allait être victime d'une sinistre facétie.

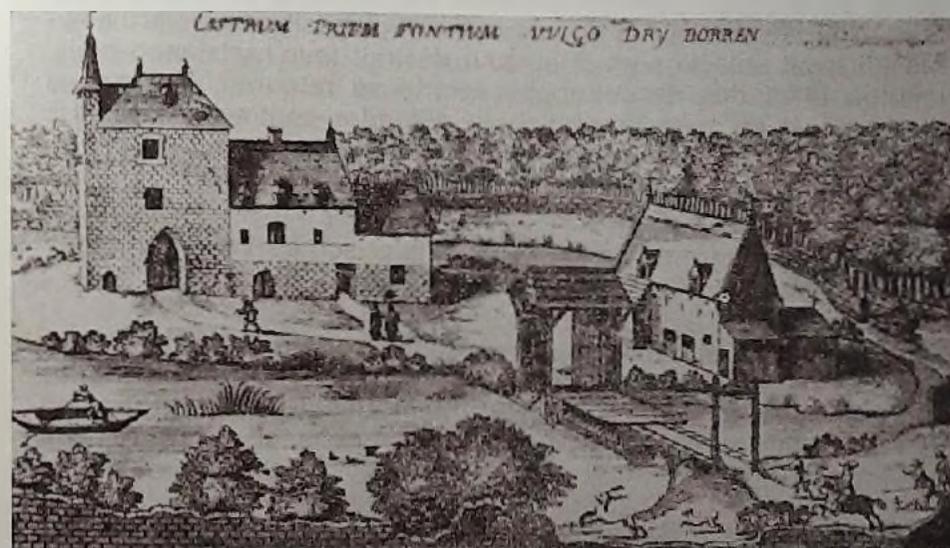
Le clerc du sang avait demandé à Charles Ronserot — la bonne entente régnait à cette époque dans la famille — de venir le trouver un soir avec une vieille cape et une nappe (syn quade cappe en een amelacken). Ils emballèrent la première dans la seconde non sans y avoir ajouté quelques briques pour donner du poids et ipso facto de l'importance au paquet (off een costelyck pack geweest hadde).

Conrad se rendit avec le tout à l'auberge précitée. Il se fit servir un bon repas et tout en mangeant confia au tenancier qu'il cherchait quelqu'un qui, moyennant un pourboire (drinckpenninck) et un diner, voudrait bien l'accompagner pour porter le précieux colis à l'abbaye de la Cambre. Il savait pertinemment qu'à ce moment il n'y avait dans la maison, en dehors de l'aubergiste et de lui-même, que Pantaleon Lupi. On appela le pauvre hère qui accepta d'emblée, trop content de gagner quelques piécettes et de faire bonne chère (goede chueren doen).

Pendant ce même temps, le drossart, qui était de connivence, se postait avec ses hommes hors la porte de Namur le long du chemin conduisant au bas-Ixelles.

Conrad parut bientôt sur les lieux, précédé de Lupi.

Peu avant d'atteindre la bourgade, Conrad se mit à siffloter et à certain moment lança son chapeau en l'air. A ce signal, les ser-



La prison des Trois-Fontaines à Raitsfort



Comment le duc d'Albe faisait régner l'ordre.
(Détail d'un tableau de Brueghel.)

gents du drossart sortirent de leurs cachettes et se jetèrent sur Lupi. Conrad, derrière le dos de celui-ci, s'agitait comme si l'homme lui avait volé le paquet et qu'il désirait leur assistance mais, lorsque le dindon de cette plaisanterie se retourna, il changea d'attitude et fit mine de vouloir le défendre contre les policiers (al oft hy die sergenten hadde willen slaen, maeckende grimmaigen).

Le pauvre bougre fut conduit illico à la prison de Trois-Fontaines (dryenborre) en forêt de Soignes et y demeura longtemps.

La déposition du clerc du sang visant à rendre Conrad responsable de cette plaisanterie et abus de justice ne put être vérifiée, l'amman de Bruxelles, Willem le Tourneur, qui avait été au courant des faits, était mort depuis peu.

Jean et Marie trouvèrent des témoins pour attester — à tort ou à raison — des aventures galantes de Conrad qui, à les croire, n'avait aucune considération pour les filles d'Eve et professait la plus rebutante immoralité. Mais ici aussi l'exagération fut laissée les rênes sur le cou. De plus, Conrad, comme beaucoup d'hommes depuis que le monde est monde, semble avoir été un fanfaron sur le chapitre des conquêtes amoureuses réelles et surtout imaginaires. Il aurait avoué au drossart Thomas Naegels qu'il comptait tant d'amies (vreyerssen) qu'il ne savait où donner de la tête.

A Lybrecht Tymmerman, — créature de Marie, ne l'oublions pas, — il aurait raconté qu'il possédait un moyen infallible pour se concilier les bonnes grâces des jeunes femmes et en faire ses maîtresses. Il laissait entendre qu'il avait eu des relations coupables avec Adrienne, la camériste de Madame de Rivieren, et qu'il l'avait rendue enceinte sur la voie publique.

Et nous en passons...

Pour les faire tomber dans ses filets, il prétendait connaître des artifices infallibles; ainsi, il lui suffisait de déposer certaines herbes sous le seuil de la balle pour la faire languir après lui! Un jour qu'il était dans le coche de Malines, il aurait fait accroire à la servante de Maître de Fallais qu'il savait agir sur les grands de ce monde, fusent-ils « coninck ofte prinche » et cela grâce à un billet magique qu'il n'eut pas cédé pour mille florins. Il le sortit de sa bourse et le montra à la demoiselle. C'était un bout de parchemin couvert de caractères étranges que la jeune femme prit pour des petits bonshommes.

Intrigué, un autre voyageur voulut voir cela de près mais en essayant de prendre le billet, celui-ci échappa des mains de Conrad et s'envola. Pendant le reste du trajet il ne cessa de se lamenter, disant qu'il venait de perdre le grand pouvoir qu'il détenait, pouvoir qui lui permettait de tout savoir même ce qui se décidait chez le Très-Haut! On se pose la question de savoir si Conrad faisait le fendant ou si chez lui la superstition obéissait à une sorte d'orgueil comme à son père.

Il y eut aussi des témoins à la solde de Marie pour charger Conrad en ce qui regardait sa conduite vis-à-vis des siens.

Qu'il ait pendant quelque temps, au lendemain de son retour d'Anvers, détesté les membres de sa famille n'a rien d'étonnant. Marie avait bien orchestré cela. N'est-ce pas sous son instigation qu'il avait, à cette époque, raconté que son père tenait « bordeel » avec sa servante et qu'il en avait plusieurs enfants? Que, d'autre part, toutes ses sœurs étaient des prostituées et des méchantes diablasses (hoeren ende quade duyvelinnen)?

Un jour, ô scandale! il avait peint ou dessiné une chose affreuse, pièce que le clerc du sang s'empressa de montrer au procureur général. Songez donc, sur une feuille de parchemin il avait représenté des bêtes horribles (leelycke ende algrijsende beesten) à têtes humaines, en l'occurrence celle de la femme de Schotte le vieux, de Marguerite Schotte et de la servante des parents; le nom des intéressées était écrit à côté des visages. Au-dessus de l'abominable animal affublé de la tête de la servante — que Marie détestait plus que tout au monde, ne l'oublions pas — Conrad avait tracé le mot « mangai » qu'on nous accordera de ne pas traduire; la belle-mère ressemblait à une diablesse, Marguerite à une sorcière et la servante était chevauchée par un affreux mollosse.

Rares sont aussi les drames de famille qui échappent au burlesque. En voici un nouvel exemple.

On chercha à imputer à Conrad, à tort ou à raison, la responsabilité des tentatives d'empoisonnement de la belle-mère et aussi d'avoir cherché à l'abattre.

Voici ce que, à ce sujet, Diederick van der Bauwetten vint déclarer.

Conrad lui aurait demandé, un jour, s'il ne connaissait pas un marchand qui vendait une certaine poudre blanche qui, mélangée

à la charge d'une arme à feu, permettait de tirer sans que cela fasse du bruit. L'interpellé lui aurait fait remarquer que la vente et l'emploi en était severement défendus et il lui demanda pourquoi il désirait s'en procurer, à quoi Conrad aurait répondu : « Je cherche divers moyens pour rayer ma belle-mère du monde des vivants; elle me procure beaucoup d'ennuis, cette vieille prostituée, cette vieille pécheresse! Ne prétend-elle pas que j'ai volé son argenterie! Je veux bien être maudit si je l'ai fait. Cette poudre je la payerai une couronne d'or et plus s'il le faut ».

Diederick s'était alors enquis de la manière dont il comptait s'en servir et c'est ici que le burlesque fait son entrée.

La belle-mère, dont la santé donnait de grandes inquiétudes à cette époque, avait l'habitude d'aller à heure fixe, soir et matin, à la garde-robe. L'édicule s'appuyait contre le mur qui séparait la courette précédent la maison de la rue, comme cela se voyait encore, il y a peu d'années, dans les impasses de la rue Haute.

Conrad envisageait d'aller, de nuit, forer un trou dans ledit mur, et par ce trou tuer la vieille en lui tirant une balle dans le dos à hauteur du cœur. Ni vu ni connu...

Gageons que, là aussi, il n'y avait que des mots et des mots du bravache Conrad.

Une autre fois, il aurait dit que la belle-mère était près de « crever ». Scandalisée — c'est cela qui est étonnant — Marie aurait répondu : « Et si Dieu tout puissant lui rendait la santé? ». A quoi Conrad aurait rétorqué : « Je sais qu'elle n'en a plus pour longtemps; je puis vous dire, à un jour près, quand elle mourra. D'ici lors je tâcherai d'être à nouveau en bons termes avec mon père et ainsi je pourrai lui administrer quelque chose pour qu'il disparaisse également. Que fait-il encore sur cette terre? Il est pourri et très vieux. N'y a-t-il pas assez d'hommes dans la famille pour gérer nos biens? ». Outrée, à l'en croire, Marie aurait répondu que s'il tenait encore de tels propos, elle refuserait désormais de manger et de boire avec lui.

Un autre témoin certifia que Conrad, à certaine époque, étudiait les effets d'un certain poison sur un jeune chien qui mourut dans d'atroces souffrances. Comme on lui faisait des reproches, il aurait répondu que Marie lui avait donné la drogue pour supprimer sa sœur Marguerite et la servante du père Schotte.

Par contre, un témoin pro-Marie déposa qu'il avait refusé d'aller voir sa belle-mère malade, sous prétexte que s'il se rendait chez elle, il l'aurait étranglée.

Ils furent légion ceux qui défilèrent chez les procureur général pour certifier que Jean et Marie lui avaient donné le bon exemple, mais en vain; qu'il demeurait impoli, indiscipliné et brutal; qu'il était à moitié fou (*halff mal*) et qu'il avait récompensé ses bienfaiteurs par des flots d'ingratitude.

On parla de voies de laits et de brutalités prétendument perpétrées par Conrad sur Marie alors qu'elle était enceinte. Un matin d'août 1953, alors qu'elle quittait la Grand'Place et traversait le porche de l'hôtel de ville, elle s'était trouvée nez à nez avec lui. Il l'avait prise violemment par le bras et en un langage de corps de garde menacée de lui enlever l'enfant qu'elle portait dans son sein (« *Ghy sack hoe sal ick u dat kackhuys open snyden ende dat kindt vuyt uwen sack bedden enczal dat doen doen met Rabbouwen* »). Il l'avait également menacée, prétendait-on, de lui faire taillader le visage.

Rentrée chez elle plus morte que vive, elle avait raconté sa mésaventure à diverses personnes et quatre ou cinq jours après elle accouchait, deux mois et demi avant terme, d'un enfant qui mourut aussitôt après avoir été baptisé. La sage-femme vint déposer que le nouveau-né avait un bras noir, une tache de même couleur sur le front et une jambe contrelaite, toutes conséquences de la frayeur provoquée par Conrad. Elle ajouta que c'était un véritable miracle qu'on ait pu sauver la mère.

Interrogée sur le même sujet, l'ancienne servante de Marie avoua qu'un jour sa patronne était rentrée émue et harassée. Comme il faisait délicieux dehors, elle l'avait invitée à prendre le frais sur le seuil de la maison mais qu'elle n'osa, avouant que Conrad l'avait menacée. De l'accouchement prématuré et du décès de l'enfant elle ignorait tout.

Pour en finir avec cette sélection de témoignages, ajoutons pour le folkloriste, qu'on reprochait à Conrad d'avoir jeté un sort à une femme, disant que plus jamais elle n'aurait d'enfant. Fort heureusement, Marie sut conjurer cela en administrant à la malheureuse une mixture comprenant de la bouse d'âne mise à macérer dans de l'eau ou du vin additionné d'autres ingrédients!

Il fut difficile de tirer quelque chose des femmes que Marie avait employées pour attirer Maître van den Dycke le soir hors de sa maison. Et comme on les comprend!

Toutes étaient mariées depuis et pour la paix du ménage il importait de ne pas remuer ces vieux souvenirs. Parlant d'elles, Conrad invoqua l'adage qui veut que deux chiens ne se mordent jamais bien fort (*dat twee honden malcander nyet seer bylen en sulen*).

Il y eut aussi quelques personnes appelées à la barre qui avouèrent humblement — adeptes du principe : Et surtout pas d'histoires — que leur mémoire était « malade »...

Handwritten text in French, likely a legal document or court record. The text is dense and difficult to read due to the cursive script and some fading. It appears to be a judgment or a set of proceedings.

Sentence condamnant Conrad Schotte aux galères.
(A.G.R., Chambre des Comptes, Reg. 111)

DU DANGER DE JOUER AU GENDARME

L'information ouverte par le procureur général Henri de Boom n'eut pas de suites et l'affaire semble avoir été classée, à la demande de la duchesse de Parme vraisemblablement. Etalés au grand jour, les faits mettant en cause sa tante et son « beau-père » Maître van den Dycke, n'auraient manqué de redonner de l'actualité aux origines illégitimes de la princesse. Mieux valait laisser l'affaire pendante. D'autre part, les relations que Jean Schotte le jeune avait avec Dame Justice et les menaces qu'il avait pu faire planer sur les témoins à charge, favorables à Conrad, tout cela s'effondra comme un château de cartes lorsque l'ammann Guillaume le Tourneur au service duquel le clerc du sang avait été, mourut le 28 février 1554 (n.s.). Cet homme eut pu faire poids dans la balance en faveur de Marie. Jean de Locquenghien, qui lui succéda, se choisit un autre clerc du sang, comme il en avait le droit, et sa préférence alla à Guillaume Platynmaecker. Jean Schotte dut se chercher un autre emploi; pas pour longtemps, car un document de 1561 parle déjà de « feu Jan Schotte qui fut clerc du sang ».

Quant à Marie et ses enfants, ils disparurent de la circulation, à crine qu'ils quittèrent Bruxelles pour s'installer ailleurs. On ne trouve aucune trace d'eux dans les registres paroissiaux de la capitale ni des environs.

Et Conrad?

Il ne semble pas avoir repris la palette et les pinceaux. Il y a, dans ce que nous savons de lui, un hiatus d'une dizaine d'années et quand on le retrouve, enfin, il n'exerce pas de fonctions artistiques mais bien celles de clerc du sinistre prévôt des marchaux Jean Grauwels, mieux connu sous le sobriquet de « Spelleken », âme damnée du duc d'Albe.

**

Ancien fourrier de l'écurie de la gouvernante et ancien maître du chablis en forêt de Soignes, Jean Grauwels avait été promu pré-

Signature autographe de Conrad Schotte
 au bas d'un interrogatoire de prisonnier à la Steenpoort.
 (A.G.R., Conseil des Troubles, Registre n° 38.)

vôt des maréchaux le 15 décembre 1567 (55). Les fonctions afférentes à ce titre s'étaient limitées jusque là à « arrêter, juger, faire exécuter partout aux pays de par-deça, hors lieux saints et villes closes, les larrons, robeurs, vagabonds », mais plusieurs édits étaient venus élargir considérablement le champ d'action de cet officier de justice.

Avec le duc d'Albe, la prévôté devint une police privée du gouverneur des Pays-Bas. Grauwels et ses collaborateurs se muèrent en pourvoyeurs des potences et des échafauds. Les quelques années que Spelleken et Conrad Schotte travaillèrent ensemble sont précisément celles qui virent le plus d'exécutions. Des contemporains affirment qu'ils arrêtèrent et firent envoyer 3.393 personnes dans l'autre monde!

(55) H. Van den Haute - UNE AME DAMNEE DU DUC D'ALBE : JEAN GROUVELS DIT SPELLEKEN dans le FOLKLORE BRABANÇON, 1964.

A l'imitation des autres fonctionnaires, le prévôt s'était choisi un « clerc » ou secrétaire qui, en cas de besoin, déposait la plume d'oie pour prêter main forte aux sergents de son maître.

Pourquoi Grauwels avait-il jeté son dévolu sur Conrad Schotte? Lui avait-il été recommandé par Maître van den Dycke? Peut-être, mais on ne peut pas perdre de vue que le prévôt connaissait le jeune peintre, son beau-père ayant épousé en secondes noces Helwige Schotte, membre de la famille de Conrad.

D'autre part, on voudra bien se souvenir que lors du vol des vêtements, ce dernier était allé trouver le carmélite Jan van Gent qu'il connaissait bien et qui était précisément le confesseur du prévôt.

Il y a, aux Archives Générales du Royaume, quelques « confessions » de prisonniers, confessions spontanées mais plus souvent faites après avoir été « mis à la question ». Cette dernière besogne était dirigée par Grauwels à la prison de la Steenpoort. Il arriva même que, le prévôt absent, son lieutenant Joachim Coomans et son clerc Conrad Schotte le remplacent pour cette besogne peu édifiante.

Les hommes placés sous leurs ordres ne se contentaient pas de servir uniquement le duc d'Albe, mais ne manquaient aucune occasion pour tirer profil de leur appartenance à une police d'exception. Cupides au plus haut degré, ils composaient avec les prisonniers. On arrêtait arbitrairement aussi pour en tirer bénéfice, allant même jusqu'à abuser des femmes et jeunes filles chargées de leur apporter les sommes exigées pour l'élargissement d'un mari, d'un père, d'un fils ou d'un frère.

De tels excès émurent les autorités belges qui se trouvaient en conflit permanent avec Jan Grauwels, conflit qui irritait le duc d'Albe qui, hypocritement, feignait d'écouter et de recevoir leurs doléances mais donnait néanmoins raison à son zélé serviteur.

Mais les abus de ses sbires finirent, à la longue, par le mettre dans l'obligation de sévir. A plusieurs reprises Morillon avait écrit au cardinal Granvelle, qui estimait beaucoup Grauwels, que le duc était « altéré » contre son prévôt et notamment en juin 1568.

Au début de l'année qui suit, il dut se résoudre à l'arrêter ainsi que sa chambrière et trois de ses serviteurs, soit Scholte, Coomans et un autre lieutenant.

La lettre précitée de Morillon parle des circonstances qui amenèrent le duc à agir de la sorte. L'ancien de Bruxelles, Jean de

Locquenghien, était en très mauvais termes avec le prévôt; que de fois n'avait-il été brimé par celui-ci dans l'exercice de ses fonctions, au point même de devenir suspect aux yeux du gouverneur. Pour se venger, Locquenghien dévoila au grand jour les agissements de Grauwels et y donna une large publicité. Le 26 mars 1569 Morillon écrivit à son illustre correspondant qu'il craignait de voir bientôt le prévôt condamné à la hart. Un mois plus tard, il annonça que le lieutenant de ce dernier avait été pendu.

Le Conseil des Troubles reprocha à Conrad Schotte d'avoir « été ministre et proxénète des concussions, oppressions, grèfs et extorsions du Prévôt général son maître » et d'en avoir tiré profit, d'avoir aussi révélé « le secret de justice » et donné des saufs-conduits (geleyden). Il le condamna à « être mené avec la hart au col de la prison à la justice patibulaire et illecq attaché » à l'un des montants de la potence, l'autre étant réservé à Coomans. Une fois les trois complices sur les lieux de justice, en l'occurrence la place des Bailles, on commencerait par pendre Grauwels alias Spelleken à cette même potence, cependant que Schotte et Coomans seraient battus de verges « jusqu'au sang coulant ». Ils iraient ensuite ramer l'espace de huit ans sur les galères « sans retourner au pays de Sa Majesté sur peine de la hart ». Tous leurs biens meubles et immeubles étaient confisqués au profit de la couronne. L'acte stipulait aussi que le jour de l'exécution, les prisonniers se rendraient au lieu du supplice portant sur la poitrine un papier avec le motif de leur condamnation.

Le 10 février 1570, le successeur de Grauwels, le capitaine Jean de Bolea, vint au Treurenborch donner « insinuation et lecture » des sentences aux trois prisonniers et leur annonce que justice serait faite le lendemain sur la place des Bailles.

Ce jour-là il y eut affluence de monde dans cette partie de la ville, tous les Bruxellois et les gens des environs voulaient assister au supplice de ceux qui, pendant des mois, avaient envoyé tant de leurs compatriotes dans l'autre monde.

L'exécution terminée, les Espagnols de la garnison portèrent processionnellement la dépouille du prévôt jusque dans la chapelle des Dominicains où elle recut une sépulture. Schotte et Coomans réintégrèrent la prison du Coudenborch pour y attendre leur envoi aux galères.

Vers le milieu du règne de Charles-Quint, la peine des galères s'était substituée en règle générale aux peines corporelles infligées

aux voleurs et vagabonds. On en trouve mention dès 1535. Certains condamnés devaient « servir ausdites gallères sans expression de aucuns temps ou terme ». Néanmoins, la majorité d'entre eux se voyaient infliger cette peine pour une durée déterminée. Plusieurs édits vinrent régler cette nouvelle forme de répression. Celui du 4 décembre 1554 décida que personne n'y serait condamné pour moins de six ans parce que les capitaines de ces bâtiments ne voulaient recevoir de rameurs pour un moindre terme, attendu qu'ils ne couvraient pas leurs frais. Un autre, daté du dernier jour de février 1558, insista auprès des conseils de justice pour qu'ils envoient les vagabonds et malfaiteurs valides aux galères « pour y servir leur vie durant, sans jamais pouvoir Rentrer ny Retourner es pays de pardaca ». Seuls les cas « énormes » donneraient encore lieu à exécution sur les lieux du forfait pour servir d'exemple.

En 1562 on reprocha aux autorités de justice de ne pas envoyer assez vite les condamnés. A certains moments on en réclamait d'urgence; ainsi le 24 avril 1563, on en demanda beaucoup parce qu'on venait de perdre vingt-cinq galères en Méditerranée.

Vint alors l'édit du 23 novembre 1569 qui rappela que l'entretien des rameurs coûtait fort cher et qu'il était nécessaire de ne pas condamner à moins de huit ans.

**

Pour aller au lieu d'embarquement, les prisonniers étaient « lyez et ferrez et si besoin est vestu de vil drap que l'on appelle en thyois pyelaken » (56). Portant leur sentence épinglée sur la poitrine, ils gagnaient par la route soit Anvers, Middelburg, Flessingue, quelquefois Bruges, villes où siégeaient des « gens deputez et ordonnez pour les Recevoir et conduire aux basteaux » (57).

Durant des années ce fut le capitaine Johan Fernandez de Samara qui fut commis à la réception et à l'expédition des condamnés vers l'Espagne. C'était lui aussi qui réglait « les Despens de la garde nourriture vestements et ferraige et pour lamenaye » de la prison jusqu'au lieu d'embarquement qui, en ordre principal, était le Steen d'Anvers. Pour la seule année 1566 il en partit deux cents de cet endroit.

Ce fut le 3 avril 1572 que, pour la première fois, de Samara demanda aux officiers de justice de ne plus condamner aux galères jusqu'à nouvel ordre et il leur conseilla de commuer cela en une autre peine.

Schotte et Coomans quittèrent le Treurenborch quelques jours après leur fustigation publique. Vêtus de vil drap et la sentence sur la poitrine, ils prirent, en même temps que d'autres condamnés, la route d'Anvers ou de Middelburg.

(56) Pyelaken = bure.

(57) A.G.R., Papiers d'Etat et de l'Audience, n° 234 : Lettres aux Conseils de justice touchant les individus à envoyer aux galères.



WILLAERTS : Le départ d'une flotille de guerre - A gauche : une galère.
(Tableau du Musée Royal des Beaux-Arts, à Bruxelles.)



Galériens au travail.
(D'après une gravure espagnole.)

Arrivés au terme de cette première étape, on les embarqua dans d'inconfortables bateaux et après un voyage des plus incommodes, on les fit descendre dans un port de la côte cantabrique ou à la Corogne.

« Enfilés par le cou comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant des menottes, ils étaient conduits, écrit Cervantès, en parlant des galériens, par deux cavaliers armés d'escopettes à rouets, et deux fantassins armés de lances et d'épées ».

Quelques années passées à ramer sur les galères du Roi étaient considérées comme une peine plus grave que le bannissement à perpétuité. Lorsque Don Quichotte demande à l'officier convoyeur quelle peine était infligée au malheureux qu'il venait de questionner, il lui répondit : « Va por diez anos que es como muerte civil » (58).

Exténués par leur marche à travers la péninsule hispanique, ayant été exposés tant au froid qui balaie les hauts plateaux qu'à l'ardeur du soleil, les condamnés arrivaient dans un port militaire de la Méditerranée où les galères les attendaient. Ces bâtiments mesuraient en moyenne 46 mètres de long sur 6 de large; ils portaient deux mâts et deux voilures latines; de part et d'autre du bateau on voyait 26 avirons appuyés sur une lisse en saillie au-dessus du pont. De l'avant à l'arrière un passage élevé, la *coursle*, permettait la surveillance et la direction, *manu militari*, du travail des rameurs dont l'ensemble formait la *chiourme*.

Conrad Schotte et Joachim Coomans ne revinrent jamais au pays; on ignore le lieu et la date de leur décès, fut-ce en mer ou en captivité chez les Mores, on ne sait.

La sentence les condamnant prescrivait aussi, on s'en souvient, la confiscation au profit du roi, de leurs biens meubles et immeubles.

Les quelques objets qu'on trouva dans la maison qu'avait habitée Coomans furent vendus au profit des pauvres de la paroisse de la Chapelle à qui appartenait ladite maison et ce pour apurer les termes de loyer non payés. Pour Conrad Schotte on a noté simplement « n'ayant delaissez aucuns bien Immeubles ni meubles » (59).

Les autorités tinrent aussi à récupérer les sommes dépensées pour l'entretien et la nourriture des prisonniers durant leur captivité au Treurenborch. On ne sait comment elles s'y prirent pour Schotte. Pour Coomans il nous reste une déclaration autographe de Grauwels dans laquelle il reconnaît lui devoir de l'argent et autorise de prélever cette somme sur le produit de la vente de ses biens confisqués (60). Il en fut probablement de même pour Schotte mais il n'en demeure aucune trace.

(58) Cervantès : DON QUICHOTTE, chap. XXII.

(59) A.G.R., Chambre des Comptes, n° 18.384 (f° 35), 18.396 (f° 43 et 48), 18.398 (f° 51) et 18.390 (f° 43).

(60) Idem, Acquits, n° 3.635.

EPILOGUE

Qu'advint-il ou qu'était-il advenu des autres personnages qui avaient joué un rôle dans l'existence de Conrad Schotte?

De son épouse Elisabeth van den Voorde on ne retrouve nulle trace; aussi peut-on supposer qu'elle était morte fort jeune et que Conrad était déjà veuf au temps où il remplissait les fonctions de clerc du prévôt des maréchaux. On l'a vu, on ne trouva rien à confisquer, ce qui eut été anormal s'il avait encore eu sa femme ou un logis à lui.

De Marie van der Gheenst il n'est plus question nulle part après l'information judiciaire de 1553-1554. Fait curieux et peut-être significatif : dans les manuscrits de Houwaert (61), la branche des Schotte qui concerne les acteurs du drame qu'on vient de lire s'arrête au clerc du sang et sa femme; on ne cite pas Conrad ni ses frères et sœurs, alors que pour l'autre branche des van Ghersemoerter dits Schotte, on donne la descendance. On se demande si, après la mort du clerc du sang, Marie et ses enfants ne quittèrent pas la capitale. Le firent-ils en 1567 au départ de Marguerite de Parme pour accompagner celle-ci? On ne rencontre toutefois pas son nom dans les inventaires des archives farnésiennes.

Maître Jan van den Dycke mourut le 1er septembre 1572 et fut enterré, aux côtés de sa troisième épouse, à l'église du Sablon devant la chaire de vérité.

Quant à Hansken Broyaert, neveu et élève de Conrad, il aurait, d'après une généalogie dressée au XVIIe siècle, fait une brillante carrière. « Chevalier de l'Ordre Theutonique, comte palatin, Gentilhomme de la maison de feu de glorieuse mémoire l'Empereur Rodolphe II et son résident à Rome après la mort du comte Jean Frédéric Madruccu, ambassadeur, succéda en sa place. Mourut le 11e de mars 1602; enterré en l'église de St-Laurent à Rome où lon voyd son eplaphe » (62). Parlant de son père Lucas Broyaert, époux de Marguerite Schotte, sœur de Conrad, homme colérique suivant les déclarations de son épouse au procureur général, la généalogie précitée le qualifie de « seigneur de Grimerey; capitaine d'une compagnie libre de fantassins ou piétons; tué au siège

(61) Voir sub 23.

(62) B.R., Mss G. 934 (f° 109), L.002 (f° 276).

de Melz en Lorraine d'un coup de Musquet au service de l'Empereur Charles V et fut enterré après la reddition de ladite ville en la grande église sous une Tombe de Marbre où lon void ses armes. qui fut l'an 1552 ». Le même document qualifie Marguerite Schotte de « dame d'Overmeule ».

Toujours selon cette même généalogie, une fille de François (Hansken) Broyaert, Marie, « dame d'Asselt », épousa le 24 janvier 1647, Jean de Launay, « écuyer Sr d'Oisel », commandant d'une compagnie à pied de hauts Allemands et héraut d'armes. En cette dernière qualité, il fut le plus habile faussaire de son siècle. Il confectionna nombre de faux diplômes dont entre autres un de chevalier du Saint-Empire, accordé prétendument par Charles Quint à Lucas Broyaert, à ses fils héritiers et successeurs et même aux maris de ses filles à l'infini, et un autre par lequel l'empereur Rodolphe II aurait accordé, le 25 mars 1598, une concession du titre de comte palatin et du Saint-Empire à notre Hansken de la rue Haute et à son frère Pierrel

Puni comme contrefacteur, Jean de Launoy fut exécuté dans la prison de Tournai le 17 mai 1687 (63).

Il existe une autre généalogie de la famille Broyaert dressée par Houwaert, plus honnête, mais elle est malheureusement incomplète. Elle nous apprend que Lucas Broyaert remplissait les fonctions de « Rentmeester » de l'église de Notre-Dame de Hal. Son fils Pierre, frère de Hansken, y figure toutefois avec le titre de seigneur de Bousval (64).

**

Si désormais la biographie de Conrad Schotte n'est plus entourée d'autant de mystère que jadis, on ne peut malheureusement en dire autant de son œuvre, dont on ignore tout. Nous sommes pourtant convaincus qu'il doit y avoir de par les musées et collections des portraits attribués à Antonio Moro ou à son entourage qui sont de la main de notre triste héros ou auxquels il a collaboré.

Le catalogue de la vente de la collection A. De Ganay, faite à Paris le 16 avril 1907, renseignait sous le n° 55, un « Portrait d'homme », panneau de 30 x 25, attribué à C. Schot(te) (65). D'autre part on trouve dans Bénézit (66), sous la rubrique consacrée à ce même artiste, les mentions suivantes :

(63) Annuaire de la Noblesse, 1855, pp. 285 et ss.

(64) B.R., Mss II. 6.543 (f° 26 et 27).

(65) Renseignement communiqué par M. H. Gerson, directeur du Rijksbureau voor Kunsthistorische Documentatie, à La Haye.

(66) Edition de 1954, t. 7, p. 639.

« Paris, Vente X..., 16 avril 1917 : Portrait d'un gentilhomme, (700 fr.).

» Paris, Vente X..., 27 avril 1928 : Portrait de femme en buste (attr.) (5.000 fr.) ».

Il y a beaucoup de chances que la première de ces deux œuvres est celle de la vente De Ganay et qu'une erreur s'est glissée dans l'indication de l'année de vente.

On aimerait connaître les critères qui déterminèrent les experts à attribuer ces portraits à Schotte et il est fort dommage que nous n'ayons pu retrouver les propriétaires actuels de ces tableaux.

Jean Grauwels alias Spelleken devait posséder des œuvres de son clerc. L'inventaire des biens meubles, dressé lors de la confiscation, ne mentionne pas moins de vingt-neuf tableaux saisis dans la maison du prévôt des maréchaux dont douze portraits, y compris celui de leur propriétaire. Ce dernier panneau était, à n'en point douter, de la main de Conrad (67).

Un certain nombre d'œuvres de ce dernier durent disparaître au cours des siècles, mais on peut affirmer qu'il doit encore en exister. Celles-ci, depuis que leur auteur alla finir ses jours sur les galères, préférèrent garder l'anonymat et se cacher sous l'étiquette : « Maître des Pays-Bas méridionaux, XVIe siècle ».

(67) A.G.R., Chambre des Comptes, Acquis, n° 2635.

Bibliographie

LA REVUE NATIONALE

39e année, n° 389, octobre 1967.

J.M. Gilis : Les soldats belges aux armées de la République et de l'Empire.

L'auteur nous apprend que 175.000 Belges ont servi dans les armées françaises. Beaucoup se sont distingués par des faits d'armes. Des Belges enlevèrent aux Autrichiens les fameuses positions de Quaregnon ; sous le commandement du Belge du Monceau, ils s'emparèrent des lignes de Breda ; et sous celui du Belge Lahure, ils prirent la flotte hollandaise, engagée dans les glaces du Texel. Sous l'Empire ils se distinguèrent en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Russie et même aux Antilles.

E. Pouman : Dinant, fille de Meuse.

Cette ville existait déjà du temps des Romains, au bord de la route Bavai-Trèves. Au 15e siècle Dinant était devenue une cité prospère. On y fabriquait déjà des ouvrages de cuivre. Plus de huit mille dinandiers étaient alors au travail. Les chaudrons et autres dinanderie se vendaient sur toutes les foires européennes, notamment à Orléans, en Champagne et à celle du Lendit à Paris. Charles le Téméraire fit massacrer en 1466 tous les habitants et mit le feu à la ville. En août 1914 les Allemands tuèrent 674 personnes et en déportèrent 416.

L'auteur rappelle encore la naissance à Dinant du peintre Wiertz, mort à Bruxelles en 1865, et d'Adolphe Sax, l'inventeur de 35 instruments de musique, parmi lesquels le saxophone.

R. Merget : Europe 1900.

L'auteur parle de l'exposition, tenue au Kursaal d'Ostende « 1900 en Europe » et de cette atmosphère particulière de début de siècle où une bourgeoisie opulente influença un art appelé « modern-styl ».

BULLETIN

Bulletin trimestriel de la Société belge d'Études Napoléoniennes.
n° 60, septembre 1967.

Thén Fleischman : Dominique Larrey en Belgique.

Le président d'honneur-fondateur du groupement d'études napoléoniennes nous parle du chirurgien en chef de la Garde Impériale, Do-

minique Larrey, qui, après avoir servi Napoléon, continua sous la seconde Restauration à soulager la souffrance humaine.

Georges de Froidcourt : Encore « Le mot de Cambronne ».

Ce serait le baron Le Paige Dorsemme, colonel de la Garde Impériale, qui aurait opposé à la sommation anglaise à Waterloo la fameuse réponse toute crue, mais il n'a jamais voulu ôter à son chef, le général Cambronne, la renommée dont l'avait paré la Légende.

COMTE DE JETTE

Organe du cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du comté de Jette et des environs.
5e année, n° 1.

J. Anne de Molina : La population des anciennes paroisses de Berchem St.-Agathe et Jette St.-Pierre aux 17e et 18e siècles.

L'auteur a analysé les Tables des anciens registres paroissiaux de Berchem St.-Agathe, dont dépendait aussi Koekelberg et de Jette St.-Pierre, dont dépendait Ganshoren.

La commune de Jette a conservé des registres de baptêmes et de mariages débutant en 1556 et des registres de décès ne remontant pas au-delà de 1625. A Berchem Sainte-Agathe, le premier registre de baptêmes débute en 1601, celui des mariages en 1609 et celui des décès en 1621.

Dans l'étude ont été relevé les noms de toutes les familles ayant compté au moins dix enfants baptisés. Les noms de lieu prédominent dans les noms de famille, les noms dérivés de prénoms viennent ensuite. Les noms indiquant un métier viennent en troisième lieu.

Jacques t'Kint : Le monument funéraire de Villegas en l'église de Jette.

Ce beau monument de marbre noir et blanc, érigé à la mémoire de Gaspard Bernard Jean Dominique de Villegas, comte de Saint-Pierre Jette est un rempli, qui se trouvait primitivement au couvent des Annonciades à Bruxelles sur la tombe de son oncle Gérard, mort en 1745.

Les fils de Gaspard placèrent le monument, à la mémoire du comte, dans l'ancienne église de Jette. Il fut réédifié dans la nouvelle église sur proposition de la commission des monuments et des sites.

Robert Van den Haute : De watermolen te Jette.

Le moulin se trouvait depuis 1112 sur le Molenbeek. L'auteur a trouvé plusieurs documents, qui parlent des obligations des meuniers, entre autres de nettoyer quatre fois l'an le ruisseau.

En 1218 un nouveau moulin fut construit, remplaçant le premier. En 1306 le duc Jean II confirme que le moulin resta la propriété de l'abbaye de Dieleghem.

Christian Baeyens : Le culte de Sainte Agathe à Berchem.

L'introduction du culte de Sainte Agathe est un fait récent et unique dans la région. La première chapelle dédiée à la Sainte fut construite vers 1690 sur la route de Bruxelles à Gand, près d'une source.

WAVRIENSA

Bulletin du cercle historique et archéologique de Wavre et de la région.
Tome XVI, 1967, n° 4.

J. Martin : Nil-Saint-Vincent. Les curés de l'église de Saint-Vincent des origines à nos jours.

Le premier curé cité dans une charte du 27 mai 1250 fut Hugues. Son sceau y fut attaché. Dans la paroi extérieure du chœur de l'église sont gravés dans une pierre sculptée les noms de quelques curés de la fin du 15e et début du 16e siècle.

J. Martin : Wavre - Vieilles maisons du XVIIe siècle.

La plus ancienne lithographie de Wavre date des premières années du XIXe siècle. Heureusement, il existe quelques cartes figuratives, exécutées vers 1685 à l'occasion d'un procès, sur lesquelles sont dessinées quelques façades de maisons bourgeoises.

Pierre De Tiemme : Ottignies. Un ancien fief à Pinchart, noyau de la « Seigneurie de la Hutte ».

L'auteur établit une généalogie continue s'étendant sur six générations, de 1470 à 1644.

L'INTERMEDIAIRE DES GENEALOGISTES

Revue bimestrielle.
n° 131, XXIIe année, n° 5, 1967.

Dr. Emile Spelkens : Généalogie de la famille van Relegem.

La famille provient d'un rameau des Crainhem et descend probablement de Gilles I de Crainhem (vers 1210), sire de Wanghe, de Bouchout, de Saventhem et de Stertheke.

♦♦

Liste des numéros du FOLKLORE BRABANÇON encore disponibles

Année	Numéro	Prix unit.
1929	46	12
1932	69	18
1932	70	18
1932	71	18
1932	72	18
1933-34	73-74	30
1933-34	75-76	30
1934-35	81-82	30
1934-35	83	24
1936	89	36
1937	95	36
1937	96	30

1938	99-100	36
1940	114	30
1940-48	115-120	90
1949	121-124	100
1950	125	25
1950	126-127	50
1950	128	25
1951	129	50
1951	130	35
1951	131	35
1951	132	35
1957	133	35
1958	137	35

et tous les numéros des années 1958 à 1966 : 35 Fr. le numéro, le numéro 153-154 (1962), mars-juin à 70 Fr.

On peut mentionner tout ou une partie de ces ouvrages en versant les sommes citées au C.C.P. 255.94 du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, 4, rue Saint-Jean, Bruxelles 1 (mentionner le motif de paiement).